

JOSEPH LE JOLLEC S. J.

Errata

P. 34 - ligne 23: Boullé, non Bouillé

P. 38. - lig. 24. Fouquet de Chaloain
non Fouque de Chaloain

P. 39. l. 13: de Chaloain, non de Chaslain

Page 167. l. 11: 1871, non 1881

— ~~dern. l. 6~~ ^{26^{ème}} ligne: 22 août 1871
non 22 juillet 1881

P. 175 - Dern. ligne: Yvi, non Yves

Page 203. Dern. ligne: Barz, non Bargas

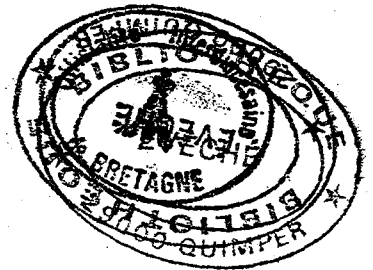
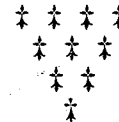
P. 209, l. 30: 1887 non 1886

— Dern. ligne: 7 non 6.

UN SIÈCLE
DE VIE CACHÉE
ET DE
LABEUR FÉCOND
E BREIZ-IZEL

Préface de Monseigneur DUPARC

Illustrations de Marc CHOISNARD



QUIMPER

LE GOAZIOU
Rue Saint-François

GUIVARC'H
Librairie Saint-Corentin

Nihil obstat
M. BITH, S. J.

Imprimatur
Quimper, le 12 janvier 1939
P. MESSAGER,
V. G.

Soumis aux décrets d'Urbain VIII et aux prescriptions du Saint-Siège, l'auteur déclare n'employer le mot de « Saint » que dans son acception courante et n'attribuer qu'une valeur historique aux faits rapportés dans ce volume.



Son Excellence Monseigneur DUPARC

Évêque de Quimper et de Léon



LETTRE - PRÉFACE

de Son Excellence Monseigneur DUPARC

Évêque de Quimper et de Léon

Révérands Pères,

Le Vénérable Père Maunoir a raconté qu'un jour il fit un rêve, où il se voyait portant sur ses épaules un paysan Cornouaillais, « facile à reconnaître à son petit bonnet de laine rouge, à son bragou-braz » et à tous les détails de son costume.

C'était un symbole émouvant de votre service apostolique. Dans vos missions paroissiales bretonnes, comme autrefois le bon Pasteur, vous portez au bercail de Notre-Seigneur les brebis égarées et retrouvées.

Le spectacle des missions est émouvant. Même dans les villes, les églises sont pleines de fidèles qui répondent à votre appel. Dans les campagnes, on peut dire que tous les travaux sont suspendus. Toute la vie de la paroisse se concentre à l'église et dans le cimetière qui l'entoure. Les prédications, en breton choisi et vivant, les chants, les confessions, les communions, développent dans le pays une atmosphère surnaturelle, qui rappelle la ferveur des foules évangélisées par le P. Maunoir et ses compagnons. Des conversions impressionnantes signalent ces grandes semaines de grâces, et la vie religieuse de la paroisse, retrouvant son unanimité, reconquiert aussi sa force et son ressort. Dans les cent ans qui s'achèvent vous avez ainsi répandu d'un bout à l'autre du diocèse la parole et la grâce de Dieu. D'autres vous ont imités avec succès, et je m'en réjouis pour le bien des âmes; nul ne vous a surpassés pour l'élan du zèle, l'ardeur de la foi, la science, l'expérience, et la sagesse spirituelle.

Vos retraites ne sont pas moins fécondes que vos missions. La chapelle Saint-Joseph de l'Evêché en a été le théâtre et ne l'oublie pas. Les hommes du voisinage venaient s'y sanctifier par centaines, et les allées de notre jardin gardent le souvenir de leurs processions chantantes. Vous appliquiez d'avance les principes de l'Encyclique Mens Nostra. Vos retraites actuelles à Roz-Avel sont plus restreintes. Mais elles permettent de travailler les âmes en profondeur. C'est là que la direction prend toute sa portée. Les âmes sentent qu'elles

sont en bonnes mains, fermes et paternelles. La tradition de Saint Ignace est sûre. Elle donne la droiture du jugement avec l'énergie et l'esprit de sacrifice. C'est ce dont le monde a besoin pour comprendre et réaliser l'Evangile, qui veut que la prière soit toujours unie à l'action. Vous avez inculqué cette règle à ceux qui vous demandaient conseil. S'ils y sont fidèles, aucun devoir du temps présent ne les étonnera, aucune épreuve ne les abattra.

Tous les évêques de Quimper vous rendront le témoignage que vous avez fait revivre parmi nous le P. Maunoir et son vieux maître Dom Michel Le Nobletz.

Toutes nos communautés religieuses, pour lesquelles vous avez été des guides éclairés et prudents, vous gardent leur confiance reconnaissante.

Sans doute les contradictions ne vous ont pas manqué, et Dieu a permis que la persécution vint deux fois vous disperser. Mais toutes les persécutions ne tuent pas. Elles vous ont fait simplement changer de domicile, par une spoliation qui n'a pas cessé de révolter toutes les consciences honnêtes.

L'injustice subie n'a pas ralenti votre zèle. Vos Pères ont semé courageusement le verbe divin. Vous nous rappellerez les noms de ces bons ouvriers. Les prêtres et les fidèles les connaissent encore. Vous nous raconterez leurs travaux dans le champ du Père de famille. Et nous remercierons le Maître de la moisson d'avoir pendant un siècle

fécondé leur apostolat. Nous lui demanderons d'en multiplier les fruits pendant des siècles nouveaux, pour sa plus grande gloire et pour le salut des âmes.

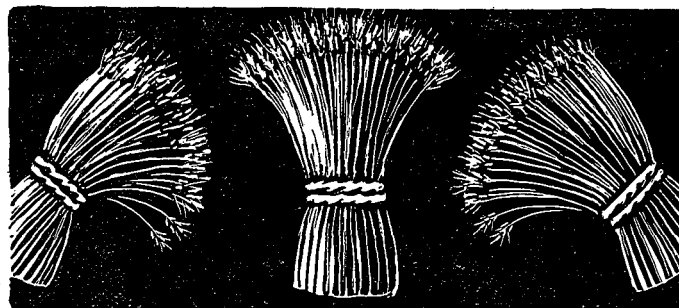
Je vous bénis tous et vous assure de mon paternel et respectueux dévouement en Notre Seigneur.

*+ Adolphe
Evêque de Quimper et de Léon*

Evêché de Quimper et de Léon

5 Avril 1938

en la fête de Saint Vincent Ferrier.



A LA GLOIRE DE SAINT JOSEPH

INTRODUCTION

Suscité par Dieu, Joseph, le fils préféré de Jacob, avait sauvé de la famine l'Egypte et les pays voisins. Après de rudes épreuves, il était arrivé au faite des honneurs. Transportées, les foules tombaient à ses pieds, en s'écriant : « C'est à vous que nous devons la vie ».

Dieu a fait choix d'un autre Joseph comme chef de la Sainte Famille, et confié aux soins de ce « Père » la Vierge-Mère et le Sauveur du monde. A travers les larmes, le Charpentier de Nazareth s'est acquitté fidèlement de sa mission. Le voici

exalté dans la gloire, constitué Intendant du Ciel. Les Saints chantent ses louanges; la terre fait monter vers lui des supplications. Le 8 décembre 1870, Sa Sainteté le Pape Pie IX le proclame Patron de l'Eglise universelle.

La résidence bretonne centenaire, dont nous écrivons l'histoire, eut le glorieux partage de trouver un Père, elle aussi, en saint Joseph. Il l'adoptait dès le berceau, et lui a donné son nom, en l'accueillant dans sa maison. Il a pourvu aux multiples besoins d'une existence, qu'il tint à préserver, en vérité, de la mort. Vingt-deux Supérieurs l'ont gouvernée: nul doute qu'ils n'adressent à l'Epoux de Marie la parole des Egyptiens au Patriarche: « C'est à vous que nous devons la vie ».

Dans cette esquisse nous voudrions évoquer le rôle providentiel de saint Joseph, et mettre en regard les témoignages d'aimante vénération que les enfants ont donnés à leur Père.

Son action tutélaire, saint Joseph l'a exercée non à coups de miracles, mais par des coopérateurs qu'il s'est choisis. Il en a suscité de tout âge comme de toute condition: évêques et vicaires généraux, supérieurs et simples religieux, prêtres séculiers, femmes pieuses, hommes du monde. Chacun a eu ses initiatives; tous ont donné ou se sont donnés sans compter. Leur dévouement mérite d'être connu.

*
**

Rouvrons la Bible. Dans sa jeunesse, le premier Joseph avait été favorisé d'un songe mystérieux. « Nous étions, racontait-il à ses frères, à lier des gerbes au milieu des champs; et voici que ma gerbe s'est levée et s'est tenue debout, et vos gerbes l'ont entourée et se sont prosternées devant elle. »

Comme toutes les maisons de la Compagnie de Jésus, la résidence de Quimper est essentiellement apostolique: elle doit moissonner des âmes pour le ciel. Depuis la fondation, 150 religieux environ — Pères ou Frères — ont collaboré à l'œuvre commune. C'est sous le regard de saint Joseph que tous ont travaillé; par son aide, ils ont porté le poids du jour et de la chaleur. Aussi nous semble-t-il les voir déposer leur gerbe à ses pieds.

Dans l'impossibilité où nous sommes de relever les noms et les travaux de tous ces bons ouvriers, nous devons nous contenter de mettre en lumière ceux dont la physionomie paraît plus expressive. Ils se sont particulièrement signalés au service de Notre-Seigneur et de l'Eglise. Ils furent, pour autant, de dignes missionnaires de saint Joseph.

*
**

Pour notre travail, nous avons exploité, de notre mieux, tous les documents mis avec tant de bienveillance à notre disposition; nous tenons, en particulier, à remercier ici l'évêché de Quimper et le scolasticat de Jersey, qui nous ont donné libre accès à leurs bibliothèques et archives. Nous avons également puisé aux sources orales. Ayant vécu

avec ceux qui ont été, à vrai dire, dès l'origine, témoins et acteurs, nous avons relaté ce que nous avons entendu. Quant aux trente-cinq dernières années, on nous pardonnera de faire appel à nos souvenirs personnels.

*
**

A tous ceux qui nous ont aidés, nous offrons l'expression de notre reconnaissance. Qu'il nous suffise de nommer les RR. PP. de la Brière et Dager, les FF. Fougère et J.-M. Bouvier. Nous ne saurions taire le nom de l'artiste, M. Marc Choisnard. Ses vignettes, dont la valeur instructive s'allie à un goût sûr, égaleront de leur agrément ce récit. De nouveau, M. Marc Choisnard a bien mérité de la résidence de Quimper.

Nous nous permettons de faire hommage de notre humble travail à ceux que Dieu a préposés à la garde des Eglises de « Breiz-Izel », aux successeurs des Corentin, des Pol, des Tugdual, des Patern :

Mgr Duparc, évêque de Quimper et de Léon,

Mgr Serrand, évêque de St-Brieuc et Tréguier,

Mgr Tréhiou, évêque de Vannes,

noms vénérés, auxquels nous nous en voudrions de ne pas joindre celui de Mgr Cogneau, évêque-auxiliaire de Quimper.

Et c'est justice encore de dédier ce récit aux amis et bienfaiteurs de nos œuvres, en témoignage de vive gratitude; au clergé et aux fidèles des paroisses, aux membres des communautés qui ont

eu recours à nos ministères. Puissent ces pages, en ravivant le souvenir de telle mission ou de telle retraite, en faire revivre les fruits apostoliques! Ce modeste ouvrage, nous l'offrons enfin aux parents et chefs d'établissements scolaires avec l'espoir que, sous l'action de la grâce, il stimulera leurs enfants à marcher sur les traces des Nobletz et des Maunoir!



SOURCES

a) Références utilisées dans l'ensemble de l'ouvrage.

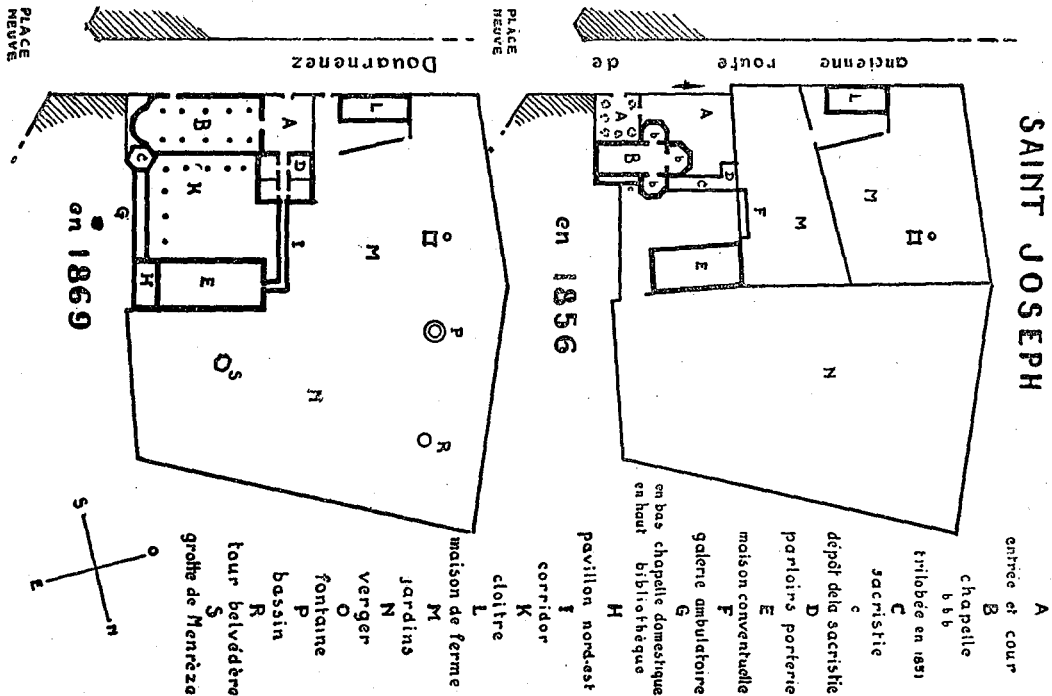
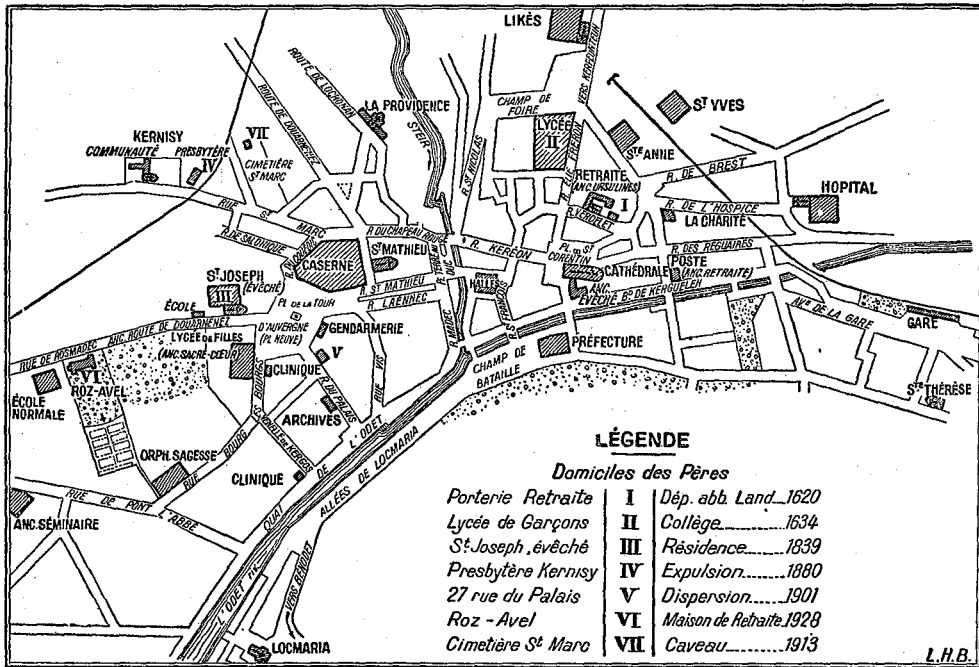
Archives de la maison.
Archives du scolasticat de Jersey.
Archives de l'évêché de Quimper.
Archives départementales.
Lettres annuelles, spécialement les nécrologies.
Lettres de Laval et de Jersey.
BURNICHON. — *Histoire d'un siècle*. 4 vol. Paris, Beauchesne.
MOURRET. — *Histoire de l'Eglise*. Paris, Bloud et Gay.
SÉJOURNÉ. — *Vie de Julien Maunoir*. Paris, Oudin, 1895.

b) Pour les divers chapitres :

FOUQUERAY. — *Histoire de la Compagnie en France*. Paris, Picard.
POCQUET. — *Histoire de Bretagne*. Rennes.
LOUIS NICOLAS. — *Historique du Collège de Quimper*.
PILVEN. — *Dombideau de Crouseilhes*. Quimper.
TÉPHANY. — *Vie et œuvres de Mgr Graveran*. Quimper.
TÉPHANY. — *Vie de Mgr Sergent*.
PÉRENNÈS. — *Mgr de Poulpiquet*. Quimper.
PÉRENNÈS. — *P. Rozaven*. Bulletin diocésain, 1925.
X... — *Vie de la R. M. Marie-Anne*. Paris 1865.
GUIDÉE. — *Notices biographiques*. Paris, Douniol, 1860.
CHATTON. — *Souvenirs de Plouguernevel*. Saint-Brieuc, Prud'homme.
CHATTON. — *Notice sur le P. Le Forestier*.
CHATTON. — *Notice sur le P. Rot*.
Alfred LE ROY. — *Mgr de Lézéleuc*. Quimper.
X... — *Notice sur le P. Kervennic*.
ROSSI. — *Notice sur le P. Le Moigne*.
DE MARCIEU. — *Un éducateur de missionnaires*. Chef-Boutonne, 1925.
Louis LE GUENNEC. — *Nos vieux manoirs*. Quimper.
Le Feiz ha Breiz. (1865-1883).
La Semaine Religieuse de Quimper (1886-1938).

Les Ateliers de M. VILLARD et de M. LE GRAND, photographes à Quimper, ont fourni la plupart de nos photographies.

PLAN DE QUIMPER





« Va dans la terre d'Israël ».

St Mathieu, 2-20.

CHAPITRE PREMIER

RETOUR DES JESUITES A QUIMPER

« Nous voici donc à Quimper, sur ce riche sol breton qu'ont jadis cultivé tant de vaillants ouvriers de la Compagnie. » Ainsi débutent les Lettres Annuelles de 1839. Evoquant un premier séjour, le chroniqueur manifeste la joie des fils d'Ignace de se retrouver dans le fief de Saint Corentin, *e creis douar Caourantin*.

L'ancienne Compagnie

C'est en 1620 que les Pères de la Compagnie vinrent à Quimper ouvrir un collège. En attendant d'occuper les vastes bâtiments qu'ils firent ériger

au jardin du chapitre (1), ils furent hébergés dans une dépendance de l'abbaye de Landévennec (2).

Le collège compta bientôt, bon an mal an, huit cents élèves. A sa tête, on vit des religieux remarquables : les PP. Hayneufve, Huby. Il forma des hommes de lettres : les PP. Hardouin et Bougeant, Elie Fréron, l'ennemi redouté de Voltaire ; des marins et des soldats : Kerguelen, Ducouëdic, La Tour d'Auvergne.

Sur les instances de Michel Le Nobletz et du P. Bernard, dès 1640 le P. Maunoir s'adonnait aux missions bretonnes, qu'il ne tarda pas à organiser. Entraînés par ses successeurs : les PP. Martin, Le Roux, Chiron, des équipes de missionnaires s'élançaient à la conquête des âmes dans les trois diocèses de Cornouaille, Léon et Tréguier.

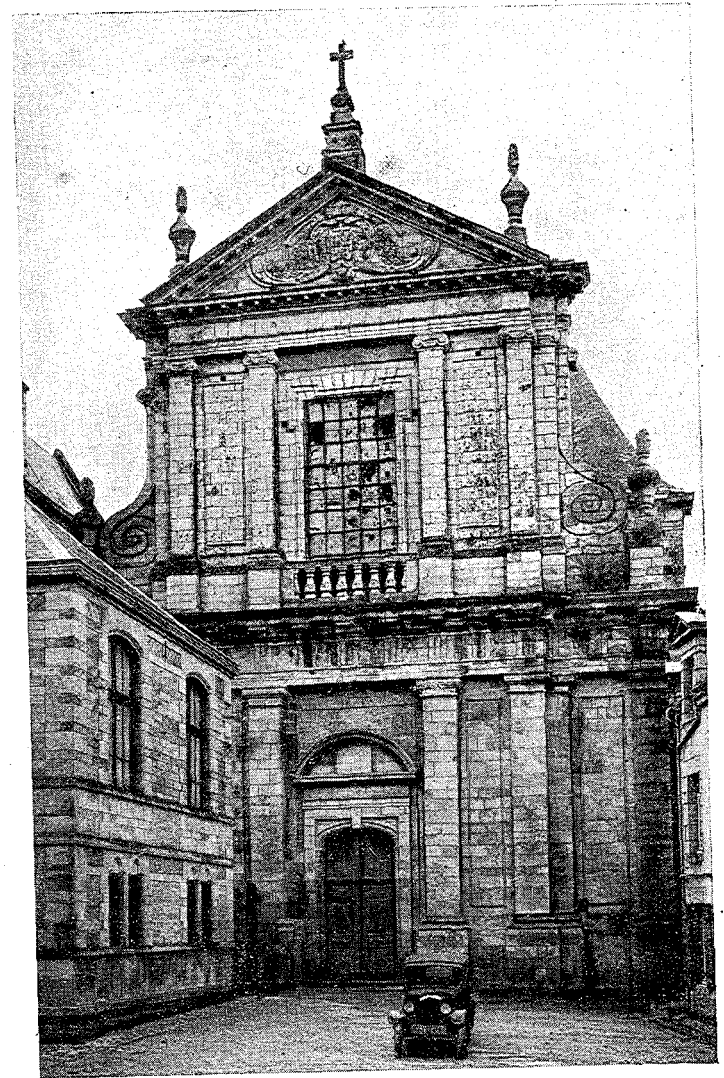
A l'exemple du saint vicaire général de Vannes, M. de Kerlivio, et sur les conseils du P. Maunoir, en 1670 le P. Jégou inaugurait la maison des retraites pour hommes. Prêtres et laïques venaient, chaque année, par centaines, y chercher le secret de la sainteté, la flamme du zèle.

La Chalotais et la suppression

On sait la tempête déchaînée, vers 1760, contre la Compagnie de Jésus en France. Elle s'abattit d'abord sur la Bretagne. Le Parlement de Rennes avait demandé à Louis-René de Caradeuc de La Chalotais, procureur général du roi, un rapport

(1) Le lycée actuel de garçons.

(2) Maison de la Retraite, rue Verdelet.



Chapelle du Lycée

(Ancienne église de la Compagnie)

sur les constitutions des Jésuites. La Chalotais aurait hésité, consulté le duc de Choiseul. Bientôt (au début de 1761) il lisait devant ses pairs, puis lançait dans le public les Comptes-Rendus. Pour le fond, rien d'original: les Comptes-Rendus reproduisaient les accusations des Protestants et des Jansénistes. Mais La Chalotais y apportait ses qualités de clarté, de spirituelle ironie, une modération calculée. Le factum tombait dans un milieu déjà surexcité. Effet immense: en un mois, 12.000 exemplaires furent vendus.

Le 22 décembre, le Procureur général prononçait le réquisitoire. Le lendemain le Parlement rendait son arrêt: les maisons des Jésuites devaient être fermées, vingt-quatre de leurs ouvrages détruits. Dès le 29, l'exécuteur de Haute-Justice brûlait ces vingt-quatre livres. Quant aux maisons, le dernier délai pour la fermeture était le 2 août 1762.

Du ressort du Parlement de Rennes, le collège de Quimper tombait sous l'arrêt, d'ailleurs confirmé par un décret du 27 juillet. Le 2 août, dix-neuf religieux, à savoir 11 prêtres, 5 scolastiques et 3 frères, quittaient leur maison avec une chapelle à peine achevée, gardant au pied du maître-autel le cœur du P. Maunoir. Du nombre des proscrits étaient les directeurs des missions et des retraites: le P. Thomas-Olivier Corret, oncle de La Tour d'Auvergne, et le futur martyr de septembre 1792, le Bienheureux Vincent-Joseph Le Rousseau de Rosencoat.

Le retour se prépare :
Mgr de Poulpiquet et le P. Rozaven

Dès 1815, le restaurateur du culte dans le diocèse, Mgr Dombideau de Crouseilles (1) aurait été heureux de voir les Pères reprendre leur collège; il songeait à leur confier son petit séminaire, les appelait pour des missions. Celle de Quimper (1818) eut un plein succès; à Brest, une autre (1819) en raison des troubles provoqués dut être suspendue. Mgr Dombideau mourut le 20 juin 1823.



Mgr de POULPIQUET

Son successeur sur le siège de Saint Corentin fut M. de Poulpiquet, vicaire général à Quimper depuis 1806 et dès avant la Révolution à Saint-Pol. Très affectionné à la Compagnie, le nouvel évêque

(1) Béarnais d'origine, ancien vicaire général de Mgr de Boisgelin à Aix, puis à Tours, Mgr Dombideau avait été nommé à Quimper en 1805.

n'avait qu'un désir: faire revenir les Pères dans son diocèse. Il multiplia les démarches à Paris et à Rome. Il eut à correspondre en particulier avec le P. Rozaven, assistant de France auprès du R. P. Général.

Ces deux hommes semblaient faits pour s'entendre. Tous deux étaient Bretons: l'un, Jean-Marie de Poulpiquet de Brescanvel, né le 4 août 1759, dans la chrétienne paroisse de Plouguerneau, en fut le pasteur après son oncle, M. de Lesmel; l'autre, Jean-Louis de Leissègues de Rozaven, né le 9 mars 1772 à Locronan, au pays de la grande Troménie. Tous deux avaient connu l'exil: M. de Poulpiquet avait rejoint en Angleterre le vénéré Mgr de la Marche; le P. Rozaven s'était rendu en Allemagne pour se faire ordonner prêtre, puis en Russie pour prendre rang parmi les fils d'Ignace. Tous deux, hommes de doctrine: l'un défendant avec force et dextérité les droits de l'Eglise; l'autre, controversiste émérite démasquant partout l'erreur, la poursuivant dans ses derniers retranchements. Tous deux, hommes d'administration, sachant traiter les questions épineuses, faire face aux situations les plus délicates. Tous deux, remarquables par la piété, la bonté, le zèle: l'un appelé le Père des Pauvres et le Père du Clergé; l'autre coopérant aux plus célèbres conversions (1), encou-

(1) En Russie, la princesse Galitzin et Mme Swetchine; à Rome, Louis Veuillot.

rageant toutes les œuvres de restauration religieuse et, en dépit d'accablantes occupations, assidu au confessionnal.

• Les difficultés et les interventions

Malgré les éminentes qualités des interlocuteurs, les démarches traînaient... D'une part, on objectait le manque de ressources, la pénurie des sujets. D'autre part, on redoutait l'opposition des autorités civiles, particulièrement ombrageuses dans les petites localités, l'antagonisme des vieilles familles, qui avaient sucé, avec le lait, la haine de la Compagnie. N'allait-on pas, à Quimper comme à Montrouge, épouvanter le peuple, par le spectre Jésuitique?... De quel œil enfin le clergé verrait-il la nouvelle fondation?

Un membre du clergé va répondre, un membre particulièrement autorisé, le chanoine Jégou qui, à peine âgé de 33 ans, venait d'être nommé vicaire général. Originaire du Faouët, dans la portion de Cornouaille que le Concordat avait rattachée au diocèse de Vannes, il avait fait ses premières études chez son oncle, M. Herviant, curé de Scaër. A 17 ans, il recevait la tonsure au Grand séminaire de Quimper. A 23 ans, simple diacre, il prenait rang parmi les professeurs et se faisait remarquer par la solidité de son enseignement. Devenu l'aumônier du pensionnat, au Sacré-Cœur, ses directions et ses instructions furent aussi goûtées des élèves que des maîtresses. Mgr Nouvel de la Flèche en témoigne: les quatre évêques qui se succédèrent à Quimper, de 1837 à 1882, ont trouvé en

lui un collaborateur de choix. Entre temps, il alla jusqu'à Metz partager les sollicitudes pastorales du vaillant Mgr Dupont des Loges. Où puisa-t-il ses sentiments de bienveillance à l'égard de la Compagnie ? Nous ne saurions le dire. Mais quarante ans et plus, il s'est montré pour elle, un ami sincère autant que dévoué. Son premier objectif fut d'urger la fondation. Il fit peser et repeser les raisons pour et les raisons contre, ramenant celles-ci à leur juste poids. D'ailleurs, étant donné l'âge du prélat, tarder encore n'était-ce pas tout compromettre ?

Le vicaire général eut enfin gain de cause. Les supérieurs s'engagèrent à envoyer des sujets, dès qu'il y aurait un local. A Quimper, on se préoccupe aussitôt d'y pourvoir. 18.000 francs sont vite recueillis ; une maison est achetée, elle est payée comptant.

Le geste avait été rapide, et même un peu précipité. On avait agi sans consulter les premiers intéressés. Le religieux désigné par la Compagnie pour inspecter la maison déclare ne pouvoir l'accepter : elle est insuffisante... trop éloignée de la chapelle qu'on destine aux Pères. Tout est remis en cause. Que faire du local acheté ? Où en trouver un autre ? Comment le payer ? Les hommes sont à bout de ressources ; saint Joseph intervient en ouvrant aux Pères sa maison. Voici qu'en effet, contre tout espoir, le détenteur de la propriété, dite, dès ce temps-là, *Saint-Joseph*, accepte de la céder moyennant 25.000 francs. De ses propres fonds, Mgr de Poulpiquet verse 17.000 francs. Pour

compléter la somme, d'autres mains vont s'ouvrir, principalement celles de M^{lle} de la Fruglaye.

Maria de la Fruglaye « l'ange de Keranroux »

Par son père, le comte de la Fruglaye, Maria était l'arrière-petite-fille de la Chalotais et, par sa mère, Caroline du Loz, l'arrière-petite-niece de M. de Kerisac, ce gentilhomme, venu comme son beau-père M. de Trémaria se consacrer aux missions bretonnes. La mère mourut en mettant son enfant au monde. Confiée aux soins de sa grand'mère, Maria fut élevée à Kerduël, en Plo-meur-Bodou, dans ce domaine consacré à la Sainte Vierge par le Père Maunoir.

Or il advint qu'un jour, l'abbé Renault, secrétaire de l'évêque de Saint-Brieuc, en visite à Kerduël, conversait au salon avec M. de la Fruglaye. On vint à parler de la Compagnie de Jésus. Avec sa franchise militaire, le comte de dire que, comme petit-fils de la Chalotais, il ne pouvait pas aimer les Jésuites. Avec une rondeur toute bretonne, l'abbé Renault répliqua : l'affaire des Jésuites n'était pas ce qu'il y avait de mieux dans le fait de la Chalotais. Un regard sévère fut la seule réponse du comte. Mais voici que la petite Maria — elle avait 5 ans — accourt souriante, présentant des fleurs et ne demandant qu'à jouer. La glace était rompue : une enfant scellait la réconciliation entre la Compagnie de Jésus, en la personne d'un futur novice, et les descendants de la Chalotais.

M^{lle} de la Fruglaye se proclamait fille spirituelle de la Compagnie. A Sainte-Anne-d'Auray, le saint Père Leleu (1) lui apprit l'A. B. C. de la vie intérieure: « dire *non* à ce qui plaît, *oui* à ce qui déplaît ». Au pensionnat des Oiseaux, à Paris, le P. Ronsin (2) lui persuada de « tout donner à Celui dont elle tenait tout ». Elle dut au P. Renault de chaque jour mieux vivre sa devise: « Dieu en moi, moi en Dieu! ».

Ses deux sœurs une fois mariées, M^{lle} de la Fruglaye vint avec son père habiter Keranroux, en Ploujean. Dans la région de Morlaix, on l'appelait « l'ange de Keranroux ». En effet, sans se distraire de Dieu, sans bruit, toujours souriante, elle volait comme un ange au secours des hommes. Pas une œuvre de miséricorde qu'elle n'ait pratiquée, propagée. Elle donnait de sa bourse, ne se réservant rien de ses 30.000 francs de revenus; elle payait de sa personne, et jusqu'au secours des cholériques.

A la mort de son père, elle viendrait prendre l'habit religieux parmi les Filles de Saint-Pierre Fourier, au couvent des Oiseaux. C'est là qu'elle mourut en odeur de sainteté le 27 avril 1862 (3).

(1) Originaire de Picardie, le P. Leleu apprit le breton, à l'âge de 50 ans et se dévoua pendant un quart de siècle dans les missions de Vannes; mort en 1849.

(2) Rendu fameux par « la Congrégation » (cette charge à Paris lui valut d'être haineusement calomnié par les ennemis des jésuites) le P. Ronsin était un homme très surnaturel. Il excellait dans la direction des âmes. Mort à Toulouse en 1846.

(3) Par les soins du comte de Champagny, les restes mortels de M^{lle} de la Fruglaye, (M. Marie-Anne) ont été transportés à Keranroux, déposés dans la chapelle du château.

M^{lle} de la Fruglaye se reconnaissait une double dette envers la Compagnie: dette de reconnaissance, pour la direction spirituelle, dette de justice, comme petite-fille de la Chalotais. Elle tint à solder l'une et l'autre. En 1830 puis à nouveau en 1845, elle offrit aux Jésuites l'hospitalité de son château. Pour la fondation de Quimper, ardemment sollicitée, elle voulut contribuer à l'achat, à l'aménagement de la maison. Une dotation assura le ministère des Pères aux paroisses et aux communautés auxquelles elle portait intérêt. On la vit même rééditer l'ouvrage du P. Le Roux: Recueil des vertus et des miracles du P. Maunoir, et faire violence à son humilité pour en écrire la préface.

Le pionnier : le P. de Saint-Alouarn

Quimper offre une maison à la Compagnie. Reste à la mettre en état: en septembre 1838, le P. de Saint-Alouarn est envoyé sur place diriger les travaux.

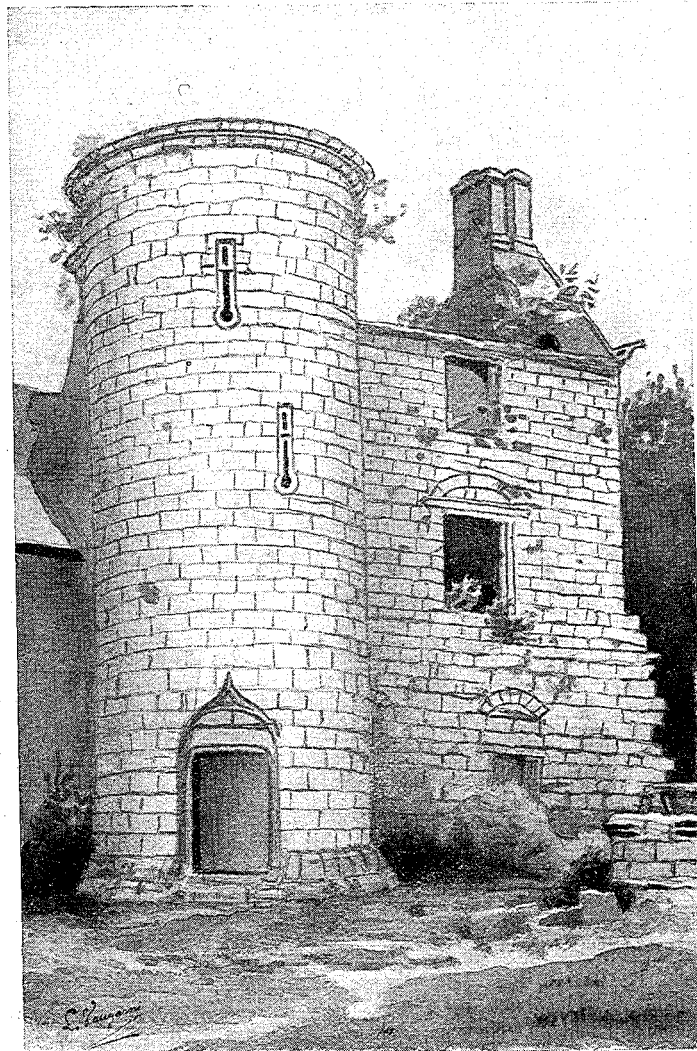
Auguste-Marie Aleno de Saint-Alouarn naquit à Paris le 11 mai 1803. Son nom l'indique, il était Breton. La terre de Saint-Alouarn est en Guengat. Du château — où La Fontenelle tint garnison en 1596 — subsiste une tour imposante, percée de meurtrières. Les Saint-Alouarn, de temps immémorial, s'étaient signalés dans la marine au service du roi et de la France. Quand la Révolution éclata, le père de notre héros était lieutenant de vaisseau. Il avait épousé Armande de Kerjean, de Kermissy, près de Rosporden.

« J'avais un lustre (5 ans), dira plus tard le P. de Saint-Alouarn, quand mon père, ayant pu racheter ses biens, revint en Basse-Bretagne. Nous habitâmes à Quimper d'abord l'ancien hôtel de Plœuc, rue Saint-Mathieu, puis la maison qui porte le numéro 2 de la rue Saint-Antoine. » L'ancien collège des Pères, devenu après diverses péripéties collège municipal, était à deux pas. Auguste de Saint-Alouarn y suivit les cours inférieurs de grammaire.

Après la classe, son répétiteur le prenait. Au demeurant le meilleur des hommes, ce répétiteur estimait que les arguments frappants ont du bon : pour mater la turbulence de l'enfant ou l'exciter au travail, il usait volontiers du martinet. L'élève ne gardait pas rancune, profitait des leçons et des corrections. Sur un programme d'exercices publics, daté du 7 août 1816, le nom d'Auguste-Marie de Saint-Alouarn figure, précédé de dix astérisques : les dix *empires* obtenus au cours de l'année (1).

En octobre 1817, il était dirigé sur le Petit Séminaire de Sainte - Anne - d'Auray, récemment confié aux Pères de la Compagnie. Entre autres recommandations, il reçut de sa mère celle d'être un nouveau Louis de Gonzague. Sa piété, son travail allèrent si bien de pair qu'à la fin de ses études, la vie du jeune saint lue et relue, pour suivre de plus près Louis de Gonzague, il demanda son

(1) Etre empereur signifiait à l'époque, être premier dans une composition.



Château de Saint-Alouarn en 1891

(Dessin de L. Vaugarni)

admission dans la Compagnie, au noviciat de Montrouge, le 10 août 1823.

*
**

Mgr de Poulpiquet, sacré à Notre-Dame de Paris (13 juin 1824), fit une visite à Montrouge. On lui présenta le frère de Saint-Alouarn, son compatriote, son cousin à la mode de Bretagne. Le prélat de lui dire : « Venez donc travailler dans mon diocèse. » Le novice de répliquer : « Monseigneur, plus tard à la bonne heure : mais je ne suis pas encore né, je suis encore dans le sein de ma mère. »

Le 15 août 1825, le frère de Saint-Alouarn prononçait ses premiers vœux en Avignon, où il avait fait sa seconde année de noviciat sous la direction du P. Renault. Après le stage ordinaire dans les scolasticats et collèges, il reçut, le Samedi-Saint 1832, l'ordination sacerdotale des mains de Mgr Roothen, à Sion, sur la terre hospitalière de Suisse. Avant et après sa troisième année de probation, faite à Saint-Acheul (1), nous le voyons exercer le ministère sur la tombe de Saint-Jean-François Régis, à La Louvesc, à Brugelette, dont il est pro-curé. Le 2 février 1839, à Saint-Acheul, il

(1) Outre les deux années de noviciat qui se font à l'entrée de la vie religieuse et qui préparent aux premiers vœux, la Compagnie de Jésus, avant de lancer ses enfants dans la vie active, met la dernière main à leur formation par les exercices d'un nouveau noviciat qu'on appelle troisième an. L'émission des derniers vœux a lieu ensuite, ordinairement à bref délai.

prononçait ses derniers vœux. Dès lors il pouvait se mettre à la disposition de son cousin, l'évêque de Quimper.

Voulant créer un climat favorable au rétablissement de la Compagnie, Mgr de Poulpiquet avait demandé des Pères pour les deux stations de la ville, en ce carême de 1839. Au P. Yves Bazin, était assignée la cathédrale. Il appartenait à une honorable famille de Dinan. Comme Jésuite, il avait été l'un des membres de la mission du Portugal et avait connu le cachot du fort Saint-Julien (1). Désormais il était appliqué à la prédication et dépendait de la maison de Paris. C'est le Père de Saint-Alouarn qui donnerait la station de Saint-Mathieu. Les deux prédicateurs furent hébergés au Séminaire ; mais plusieurs fois la semaine, l'évêque tint à les inviter à sa table.

Le prestige d'un orateur venu en droite ligne de Paris, son éloquence très réelle, l'heureux choix des sujets, la manière forte et délicate de les traiter ne tarda pas à réunir au pied de la chaire de Saint-Corentin ce que Quimper comptait de plus distingué et de plus influent.

Si, à Saint-Mathieu, ce n'était pas la grande éloquence, du moins le P. de Saint-Alouarn, par ses causeries particulièrement vivantes, intéressait et instruisait. Puis son assiduité, sa bonté au confessionnal gagnaient tous les cœurs. Un seul

(1) En 1871, avec son Supérieur le P. Olivaint, le P. Yves Bazin connaît la prison de Mazas, manquant de justesse le martyre. — Mort à Paris en 1894.

mot de lui, *un mot à la Saint-Alouarn* suffisait à remonter une âme. Bientôt il se créa des relations dans tous les milieux. Pas de membre de la société qui ne réussît à se découvrir avec lui quelque lien de parenté. Le clergé se délectait de ses bons mots et saillies. « Vraiment le Jésuite n'avait rien d'un être effarant ».

Le carême touche à sa fin. L'évêque est le premier à se réjouir du bien fait aux âmes, comme de la bonne impression produite sur tous. Les esprits sont préparés : les Pères peuvent, sans imprudence, prendre possession de la maison que les ouvriers achèvent de mettre en état.

Les missionnaires de Saint-Joseph

Leur intention était de s'y installer le Samedi-Saint, 30 mars et de faire ainsi coïncider l'alleluia de Pâques et celui de la résurrection de la Compagnie de Jésus à Quimper. Il faudra patienter encore ! Le personnage que le P. de Saint-Alouarn proclamait le plus indispensable dans toute communauté, le Frère cuisinier, n'était pas arrivé.

Au Séminaire, où ils prolongèrent leur séjour, les prédicateurs reçurent la visite du préfet du Finistère, le baron Bouillé. On n'ignorait pas à la préfecture que les Jésuites ouvraient une maison. De là un certain émoi. Le préfet avait cru bon d'en référer à ses supérieurs. En attendant la réponse, il s'était tenu sur la réserve ; il n'avait pas fait acte de présence aux sermons du carême. Sa visite se prolongea une grande heure ; il s'informa, dans

le détail, des projets des Pères. La conclusion de l'entretien fut « qu'ils ne seraient pas inquiétés, à condition de ne pas s'occuper d'enseignement ».

Le 11 avril, jeudi de la Quasimodo, le Frère cuisinier attendu et un autre Frère arrivaient à Quimper. Le lendemain, accompagné du P. Le Délaizir, débarquait à son tour le P. Michel Leblanc, Supérieur désigné. Le P. de Saint-Alouarn recevait les uns et les autres à Saint-Joseph : la résidence était fondée.

Mgr de Poulpiquet méritait bien le titre de père. Il voulut de plus agir en parrain. Sur son désir, les enfants de la nouvelle Compagnie de Jésus à Quimper s'appelleront les missionnaires de Saint-Joseph. Pendant 80 ans et plus, pour le peuple comme pour le clergé quimpérois, ce seront les « Pères de Saint-Joseph ». *Tadou Sant-Joseph.*





« Il vint habiter une ville nommée Nazareth ».

St Mathieu, 2-22.

CHAPITRE II

L'INSTALLATION DES JESUITES A SAINT-JOSEPH

« Quelle est l'origine de cette propriété ? Qui l'a jadis habitée ? » Telle est la double question que se pose l'annaliste de 1839. « Nous l'ignorons, répond-il, et ne tenons pas à le savoir », et de passer à la description de l'immeuble. Après un siècle, nous sommes plus avides de détails historiques.

Les Cordelières-Urbanistes

Le 2 octobre 1633, des religieuses du Tiers-Ordre de Saint-François, à Nantes, des Cordelières-Urbanistes demandaient à s'établir dans la cité

de Quimper ou l'un de ses faubourgs. La demande fut agréée, avec cette clause que les religieuses ne seraient pas à la charge de la ville. En 1634, elles prenaient pied au faubourg Terre-au-Duc (1). Elles y étaient sur une terre jadis sacrée, un lieu d'asile, le Minihy (2), où elles sont ou seront encadrées par d'autres couvents: Ursulines, Retraite, Cisterciennes de Kerlot, Capucins (3).

En 1639, un Bref accorde aux Cordelières de Quimper une Indulgence plénière pour la fête de saint Joseph. Déjà on les appelle les *Sœurs de Saint-Joseph Menez-Minihy*. Grâce aux dots et aux dotations, elles acquièrent quelques rentes. En 1650, le sieur Touqué de Chaslain, président du Parlement de Bretagne, se fait octroyer le titre et les privilèges de fondateur. En 1654, on construit un corps de logis pour dortoir (maison conventuelle) et l'église en l'honneur de saint Joseph. En 1673, y sont dénombrées onze professes, dont une dame Françoise Aleno de Saint-Alouarn. En 1718, elles prennent le nom de religieuses de Sainte-Elisabeth.

Une ordonnance royale, signée à Versailles le 28 mars 1742, supprimait les Cordelières de Quimper. On s'est demandé si elles n'étaient pas

(1) Terre-au-Duc, par opposition à la ville (intra muros) et à d'autres terres relevant de la juridiction de l'évêque.

(2) D'où Ker-Minihy, et par abréviation et adoucissement Kernisy.

(3) Actuellement la Caserne — la Gendarmerie — les Archives — le lycée de filles.

frappées pour leurs attaches jansénistes. L'acte n'invoque comme motifs de dissolution que le petit nombre des religieuses, la modicité de leurs ressources, l'impuissance à faire face à leurs charges et obligations.

La propriété Saint-Joseph

Aux termes de l'ordonnance, l'administration des biens revenait à l'évêque. Ce sera pour lui une source d'ennuis et de litiges. Avec de maigres revenus qui se perçoivent péniblement, il faut payer une pension aux survivantes, acquitter les fondations; il faudrait entretenir les bâtiments. Les héritiers de M. de Chaslain émettent des prétentions: pour plaider la cause de ses pauvres, l'évêque a des accents pathétiques.

En 1789, ces biens avaient le sort de tous les biens ecclésiastiques et religieux. Ils étaient confisqués par la nation, puis vendus aux enchères publiques.

« Le 30 avril 1792, l'an 4 de la liberté, on procédait, dans la salle des adjudications à Quimper, à la vente de la maison conventuelle des ci-devant Cordelières de cette ville, de la chapelle, du logement de l'aumônier, de la boulangerie, du jardin et verger de l'enclos, d'un verger et de la prairie y attenants. » Trois acquéreurs s'étaient présentés. « Au troisième feu, personne n'ayant mis de nouvelles enchères, les commissaires, avec l'avis du syndic, adjugeaient au sieur Nicolas Dérédec, négociant, la dite maison des Cordelières

et dépendances et lui en transportaient la propriété moyennant la somme de quatorze mille cinq cents livres » (1).

*
**

Par acte passé devant M. Lester le 23 mai 1838 les consorts Bilhou cédaient, au prix de 25.000 francs à Mgr de Poulpiquet toute la partie de l'immeuble comprise dans l'enclos. Dès le 11 août suivant, l'évêque en faisait donation, à titre gratuit, au Séminaire diocésain. A Saint-Joseph, les Pères deviennent donc les locataires du Séminaire. Le bail, conclu pour 27 ans, est résiliable tous les trois ans. Le locataire est autorisé à bâtir; la commission du Séminaire s'engage à lui tenir compte, à la fin du bail, de la plus-value de la propriété.

Avec le P. de Saint-Alouarn débarquant à Quimper en septembre 1838, visitons la propriété. Elle se trouve à l'extrémité ouest de la ville, à droite, au bas de la route de Douarnenez, à vrai dire en dehors de l'agglomération: inconvénient sans doute pour un ordre apostolique, mais inconvénient de minime importance dans une cité qui comprend à peine 10.000 habitants. Par ailleurs quel avantage dans cette solitude et ce calme de la campagne! Franchissons le seuil: dans une cour plantée d'arbres se dresse la façade de la chapelle;

(1) Extrait des registres du district de Quimper.

celle-ci, sans transept ni abside, mesure 23 mètres de longueur; l'autel est placé à l'ouest, la porte principale s'ouvre sur le côté. Derrière, sur un autre plan, s'abrite la maison conventuelle, de 25 m. 70 sur 11 m. 30; un rez-de-chaussée, deux étages et un grenier; la partie sud du rez-de-chaussée forme cloître ou salle de pas perdus. Plus loin, une maison de ferme, le jardin et le verger. Ici et là des masures, des pans de mur ou des restes de talus. Le tout muni de clôture (!) et d'une contenance d'environ trois journaux. Les bâtiments sont en triste état. Affectée en 1833 au logement des cholériques, la maison conventuelle a servi de refuge aux sans-abri. La chapelle s'était vue transformée en un hangar à fourrages. Le verger comme le jardin demeurent incultes, ou bien, par suite des brèches de la clôture, sont exposés aux excursions des maraudeurs.



P. de SAINT-ALOUARN

La maison et les dépendances sont aménagées

Le P. de Saint-Alouarn commence par démolir. Masure, talus intérieurs, ajoutis de toute sorte, tombent sous la pioche des ouvriers. Puis commencent les travaux de restauration. Au rez-de-chaussée de la maison principale, on aménage le réfectoire, la cuisine, la dépense; au premier étage, huit cellules pour les Pères, avec la bibliothèque et la lingerie; au second étage, un oratoire, des cellules pour les Frères et les retraits. Si pour le moment on ne songe pas encore à agrandir la chapelle, on n'épargne rien pour la rendre apte au culte et digne du grand saint Joseph. Il faut pourtant, d'ores et déjà, bâtir: dans le prolongement de la chapelle, face à la maison principale, s'élève donc bientôt une galerie qui servira de sacristie, de parloir et de porterie. Les talus de clôture eux-mêmes céderont la place à de hauts murs solides.

Avoir une maison ne suffit pas, il faut la meubler, la garnir d'ustensiles de cuisine, de linge, de vivres. Le P. de Saint-Alouarn constate mélancoliquement que 17.000 francs lui ont déjà fondu entre les doigts. Où trouver de nouvelles ressources? Saint Joseph suscite des pourvoyeurs. Sous l'impulsion de son jeune supérieur, M. Goujon, le Séminaire fournit la literie. Dès lors commencent entre les deux maisons des rapports de mutuelle et de fraternelle bienveillance.

Les religieuses du Sacré-Cœur avaient, en 1817,

remplacé les Visitandines dans l'ancien couvent des Capucins. Très désireuses du retour de la Compagnie à Quimper, leur vœu une fois accompli, elles ont à cœur d'aider de tout leur pouvoir leurs nouveaux voisins. Elles le font avec le tact qui distingue les Filles de sainte Sophie Barat. De plus, même avant le 11 avril, Saint-Joseph avait reçu de nombreuses visites. Touchés de la pauvreté de ce Nazareth, ou mieux du dénuement de ce Bethléem, beaucoup revenaient apportant du bois ou du linge, ou du vin, ou des vivres. Parmi ceux qui donnaient si généreusement, combien auraient eu besoin d'être assistés!

Un nom encore que la reconnaissance doit inscrire au livre d'or de la maison Saint-Joseph est celui de M^{me} de Saint-Alouarn. Elle avait perdu son mari en 1817, et vu s'envoler au ciel en bas âge ou dans la fleur de la jeunesse six de ses enfants. Le seul survivant, celui qui aurait pu perpétuer le nom de Saint-Alouarn, elle l'avait donné à Dieu dans la Compagnie de Jésus. Elle adopta dès lors les pauvres, les pauvres du Christ comme les autres, à commencer par ceux de Saint-Joseph.

Suivant l'annaliste, *procuratoris genitrix, omnium nutrix*: « Si le procureur, son fils lui doit la vie, tous lui sont redevables de l'entretien de leur vie ». Au moment de quitter ce monde (23 mai 1853), elle songerait encore, avec quelle délicate générosité, à la résidence Saint-Joseph.

Sans se départir de sa confiance en Dieu et dans les instruments de sa Providence, la Compagnie de Jésus ne laisse pas de s'aider elle-même. Dans son sein elle compte des laïcs, des Frères qui, ayant toutes les obligations et tous les avantages de la vie religieuse, forment avec les prêtres une seule et même famille. Ces Frères coadjuteurs ont pour leur part les travaux manuels ; ils facilitent donc aux clercs le labeur apostolique, auquel d'ailleurs ne laissent pas de coopérer leurs prières et leurs sacrifices. Hélas ! ils sont peu nombreux, peut-être parce qu'ils sont trop peu connus. Et pourtant les maisons en France et plus encore les missions étrangères réclament instamment leur collaboration. A l'origine, Saint-Joseph n'en avait que deux : Antoine Barbieux et Pierre Brone. Sous la direction du P. de Saint-Alouarn, ministre de la maison (1), ces deux bons travailleurs faisaient face à tout : cuisine, dépense, porterie, sacristie, jardin.

Pentecôte de la résidence

Les travaux intérieurs étant inachevés, la chapelle n'avait pas encore été livrée au culte. Le dimanche de la Pentecôte Mgr de Poulpiquet vint donc la bénir solennellement et par là inaugurer

(1) Dans les maisons de la Compagnie, le ministre est le sous-supérieur ; aidant et suppléant le supérieur, il est chargé spécialement de la discipline et du matériel. Le temporel reste administré par le procureur. Souvent dans les petites résidences, le même Père se trouve être à la fois ministre et procureur.



Fontaine Saint-Joseph

le ministère apostolique des Pères. Ils auront ainsi une église où ils pourront prier, célébrer, confesser, prêcher. Forts de la bénédiction de leur évêque, ils seront en ville, dans tout le diocèse et même au-delà les témoins du Christ Jésus.

Dans la propriété il existait une fontaine dont l'eau, à tort ou à raison, était réputée la plus pure de Quimper ; beaucoup aimaient à y venir puiser. Bénite par les Pères, elle devenait *cau de saint Ignace* que les malades réclamaient pour la guérison de leurs maux corporels. Et c'était bien l'image des grâces que les Pères de Saint-Joseph allaient répandre sur les âmes pour leur distribuer guérison et vie.

Nous l'avons vu, le veto du Préfet interdisait l'enseignement aux Jésuites de Quimper. L'Evêque cependant assignait à leur zèle quatre objectifs : 1° Il faudra reprendre l'œuvre missionnaire du P. Maunoir et avec elle les « adorations ». Chères à la Compagnie — n'était-ce pas à Quimper même que le P. Huby en avait lancé l'idée dès 1651 ? — elles étaient non moins chères à l'évêque : Mgr de Poulpiquet venait, en effet, de fonder la Congrégation de l'Adoration (1) dans sa ville épiscopale, et d'organiser, par deux mandements, l'adoration perpétuelle dans son diocèse. Il désirait d'ailleurs

(1) Avec l'évêque, les promoteurs de la Congrégation ont été : M. le chanoine Langrez, Mlle Le Maître et Mlle de Moëlien. A l'adoration du Saint Sacrement, la congrégation unit l'éducation des orphelins.

que les adorations fussent célébrées sous forme de mission. — 2° On fournira des prédicateurs pour les retraites d'hommes et de femmes à Lesneven et à Quimperlé : chaque maison avait, par an, 12 retraites : 10 en breton et 2 en français. — 3° Les exercices spirituels seront donnés aux communautés. — 4° Qu'on ouvre enfin aux prêtres, pour ces exercices, la maison Saint-Joseph. Au jugement de l'évêque, comme aux yeux de la Compagnie, ce dernier point était particulièrement important.

Le programme est vaste ; les ouvriers sont peu nombreux. L'équipe se compose de trois Pères : en septembre, le P. Jaffré vient la renforcer. Le chef en reste le P. Michel Leblanc, un Normand, entré dans la Compagnie dès 1815. Fondateur de la résidence de Toulouse, il devait encore fonder celle de Poitiers. On a dit de lui qu'il alliait la ténacité bretonne à la sagacité normande.

Les autres Pères étaient tous de Basse-Bretagne, mais le P. de Saint-Alouarn ignorait la langue de sa petite patrie ; les deux autres Pères ne connaissaient que le dialecte de Vannes. Aussi de tous les cœurs s'échappait le cri du Psalmiste : « O Seigneur, hâte-toi de nous venir en aide ! ».

Un glorieux trophée

En débarquant à Quimper, le P. Leblanc déclarait n'avoir d'autre force que son vœu d'obéissance, d'autre ressource que son vœu de pauvreté. Il apportait pourtant aux missionnaires un riche trophée : le Crucifix de mission du V. P. Maunoir,

que lui avait remis le provincial, le P. Achille Guidée. Ce Crucifix, les successeurs du saint missionnaire se l'étaient légué: ils le portaient toujours sur leur poitrine. Le P. Corret, le dernier de tous, mais non le moins intrépide (1), mourut à Paris le 17 octobre 1782, à la maison royale de l'Enfant-Jésus, dirigée par les Sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve.

La Supérieure, M^{me} Lynche, recueillant la précieuse relique, la remit à la Supérieure Générale de la Congrégation. Sitôt la Compagnie reconstituée la R. M. Générale en faisait don au P. Varin. Ce Crucifix serait pour les héritiers du P. Maunoir ce qu'il avait été pour le Vénérable lui-même: une arme, toujours redoutée du démon, un livre enseignant l'amour de Dieu et le zèle des âmes. « Puisse-t-il, ajoute l'annaliste, être *l'aimant* qui attire des vocations! ».

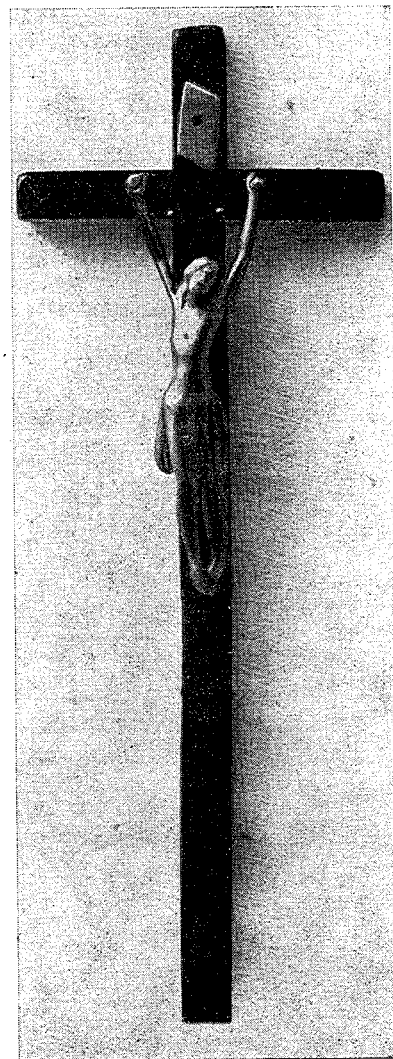
Premiers travaux apostoliques

Mort de Mgr de Poulpiquet

Avec le zèle qu'on attend des Fils d'Ignace, mais la réserve qui convient à de nouveaux arrivés et la prudence que commande leur petit nombre, les missionnaires de Saint-Joseph commencent leur travail. De mai 1839 à septembre 1842, durant le mandat du P. Leblanc, le relevé des œuvres est

(1) Le jour même de sa mort, ne pouvant célébrer, le P. Corret assista à la messe à genoux, les bras en croix — ce même jour, il récita tout son bréviaire à genoux — et c'est à genoux qu'il tint à recevoir l'extrême-onction.

impressionnant. Les Pères donnent des Carêmes à Landerneau et à Quimperlé; des adorations à Douarnenez, Recouvrance, Saint-Pol-de-Léon, Saint-Mathieu de Quimper. Rares sont les villes du diocèse qui ne les appellent pas pour des retraites; plus rares encore les communautés qui ne leur confient pas leurs Exercices annuels. Ils prêchent la retraite du Petit Séminaire, les retraites pastorales de Lesneven et de Quimper. Les prêtres viennent nombreux à Saint-Joseph se retremper dans les Exercices de Saint Ignace et les « cellules de Saint-Joseph, dit l'annaliste, deviennent autant de sources d'eau vive ».



Crucifix Maunoir

Pendant un an, Mgr de Poulpiquet avait suivi du regard les travaux de ses « petits missionnaires », et il s'en montrait satisfait. Le 1^{er} mai 1840, « plein de jours et de mérites », il rendait à Dieu sa belle âme. Il fut pleuré par son peuple, son clergé, ses missionnaires!...



« Joseph, rejeton d'un arbre fertile ».

Genèse, 39-32.

CHAPITRE III

LA CROISSANCE

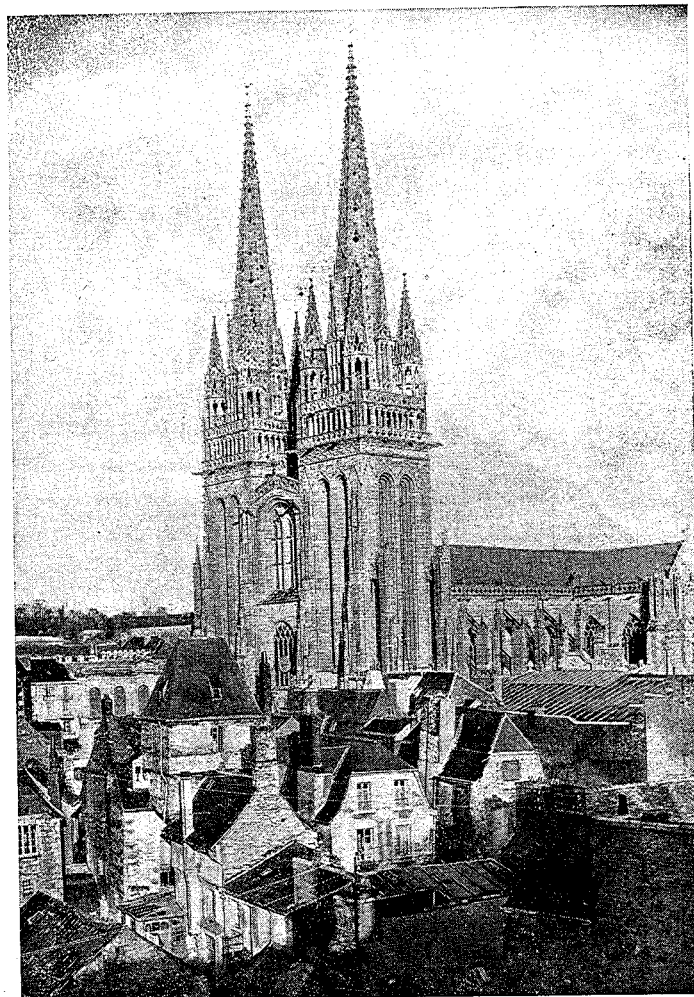
La résidence est sortie des langes. Comme Jésus à Nazareth, elle va croître dans le calme et le travail, sous la tutelle de Joseph, réalisant le nom de son saint patron : « Que Dieu fasse croître ». Elle reçoit quelques nouveaux sujets ; elle complète son organisation ; elle développe ses œuvres.

Un évêque légendaire : Mgr Graveran

Ce travail s'accomplit sous le haut patronage du nouvel évêque de Quimper, Mgr Graveran, appelé vulgairement *an Eskob Guen*, l'évêque blanc, à cause de sa belle chevelure, blanche comme la neige. Il était originaire de Crozon. A trois ans,

il savait lire; à quatre, il écrivait correctement; à sept, il étudiait le latin; à quinze, il entra au Grand Séminaire. Passionné pour les mathématiques, il les étudia avec succès à Paris, les enseigna brillamment à Saint-Pol. Dès le lendemain de son ordination, il est nommé professeur de dogme. A 33 ans, il devient curé-archiprêtre de Saint-Louis de Brest. Ardent défenseur des droits de l'Eglise, il prend à cœur l'instruction religieuse de ses ouailles : ses catéchismes au Refuge sont restés célèbres. Comme évêque, il réalise la parole de l'apôtre : « Faites œuvre d'évangéliste ». Son enseignement se montre adapté aux intelligences les plus simples, et tout ordonné à la réforme des mœurs et à la pratique d'une vie meilleure. Il manie avec aisance la langue bretonne, et les campagnards ravis croient faire à leur évêque le plus beau des compliments quand ils lui disent : « Monseigneur serait bien capable d'être recteur (1) ». Aussi rien d'étonnant qu'en 1848, tout le diocèse l'ait élu à l'Assemblée constituante. On sait comment il fut jugé par ses pairs : *l'évêque édifiant*. En 1852, il consacrait son diocèse au Sacré-Cœur de Jésus. En 1854, il lançait *l'œuvre du sou de Saint Corentin* : un sou par an, demandé pendant cinq ans à chaque diocésain pour donner à la cathédrale sa dernière parure et couronner les tours. Il n'a pas pu contempler ces superbes flèches s'élançant vers le ciel. Mais *l'eskob guen* restera

(1) En Bretagne, le titre de curé est réservé aux doyens; les autres chefs des paroisses sont des recteurs.



Flèches de la Cathédrale

encore pour toute une génération, *l'évêque des flèches* de Saint-Corentin.

Pendant 15 ans, soutenus par la bienveillance du pontife, honorés de sa confiance, les missionnaires de Saint-Joseph s'efforcèrent à son exemple d'être tout à l'évangélisation : éclairer les intelligences et toucher les cœurs. Nous le verrons, en particulier, favoriser les entreprises apostoliques des PP. Liot et Rot.

Le P. Renault : l'homme apostolique

D'ailleurs, à la résidence même, les Pères recevaient un chef. En septembre 1842, le P. Renault avait remplacé le P. Leblanc comme supérieur.

Quand il fut question pour l'abbé Renault (1) d'entrer dans la Compagnie, au P. Thomas, qui demandait quelques informations sur le candidat, l'administrateur du diocèse de Saint-Brieuc, M. Jean-Marie de La Mennais avait répondu : « En l'abbé Renault, vous aurez une tête au-dessus d'un grand cœur. Il faut bien que Dieu le veuille, pour que je vous le donne : c'est une grande perte pour le diocèse. Il irait à tous les postes et bien ».

Jean-Marie de La Mennais parlait en connaissance de cause. Il avait vu à l'œuvre le secrétaire

(1) François Renault était né le 3 avril 1788 à Ploubalay — alors du diocèse de Saint-Malo — aujourd'hui du diocèse de Saint-Brieuc. Il fréquenta les écoles presbytérales, ces pépinières spirituelles, qui ont formé aux diocèses bretons des sujets d'élite. Il est mort à Paris en 1860.

de l'évêché de Saint-Brieuc, toujours serviable et déjà plein de maturité, entouré de la sympathie et de l'estime de tous ; il savait l'autorité dont il jouissait au Séminaire comme professeur de morale ; il admirait son zèle, prenant sur lui la direction de deux communautés et d'une congrégation de la Sainte Vierge. Dans ses adieux aux congréganistes, l'abbé Renault avait demandé qu'on acquittât pour lui, dès lors, la messe à laquelle il aurait droit après le décès : « pour qu'il meure à lui-même ».

La Compagnie a ratifié le jugement de M. de La Mennais. Elle a confié au P. Renault les fonctions les plus délicates : compagnon du maître des novices, maître des novices, Supérieur du noviciat, instructeur du 3^e an. Le R. P. Roothaan, Général, lui écrivait : « Continuez à former de vrais Jésuites ». Le gouvernement de la Province (d'abord toute la France, puis la nouvelle Province de Lyon) fut même confié au P. Renault. La charge était lourde au lendemain d'une persécution qui avait tout désorganisé. Le nouveau provincial fit face à tout : il marcha sur son propre cœur pour condamner le mennaisianisme (1).

Après son second mandat de Provincial, le P. Renault avait demandé les missions étrangères. C'est pourtant sur Quimper qu'il fut dirigé...

(1) Le P. Renault avait fréquenté Félicité de la Mennais. Il essaya de ramener l'égaré. Il se rendit à la Chesnais. Toute nue nuit, on conféra ; le Père versa bien des larmes. Ce fut en vain.

On sait comment le P. de Mac Carthy burinait en trois mots cette grande figure de missionnaire : « Le P. Renault, un lion en chaire ; un agneau au confessionnal ; un ange à l'autel ».

Lion en chaire.

Avant son entrée dans la Compagnie, il s'était fait remarquer par son ardeur pour la prédication. Pendant de longues années, il a pourtant redouté ce ministère. Au noviciat, en voulant le corriger de quelques fautes de prononciation, l'impitoyable P. Barruel l'aurait-il donc paralysé ? Il faudra un avis aussi délicat que discret du R. P. Roothaan pour lui faire retrouver toute son assurance... et son naturel. Le lion ne se nourrit pas de vermis-seaux. Le P. Renault s'était assimilé les auteurs les plus substantiels : il se faisait gloire de ne savoir que l'Evangile, l'Imitation et les Exercices. Mais il les possédait à fond ; mieux encore il les réalisait dans sa vie.

Il avait le zèle des âmes : « *Non vestra, sed vos*, — non pas vos biens, mais vos âmes » répétait-il sans cesse. « Oui : vos âmes, vos âmes seules pour les offrir à Jésus-Christ, notre Dieu ».

En chaire, il paraissait inspiré. Sa parole était comme un jet de lumière, qui imposait la conviction et menait droit à la pratique.

A un pareil prédicateur, il fallait des âmes viriles. Il était goûté du clergé : pendant 14 ans il prêchera des retraites ecclésiastiques ; il s'y comporte en frère, en ami, rappelant le devoir avec

tact et mesure. Il aime les auditoires d'hommes, usant avec eux des audaces comme des industries du zèle. S'il accepte de parler aux personnes du monde, il leur prêche d'emblée les qualités de la femme forte.

Dans les ministères, il se donne sans compter. Au cours de son carême à Saint-Mathieu de Morlaix (1845) il prend un jour de repos par semaine, le lundi. Voyons l'emploi de cette journée. A 6 heures il quitte le presbytère, parcourt 4 kilomètres, pour célébrer la sainte messe à Keranroux et communier M^{lle} de la Fruglaye souffrante. A jeun, il accorde un entretien spirituel à la malade. Traversant la rivière il passe à Saint-François, donne une instruction aux religieuses ou aux hospitalisées. Il y accepte un léger déjeuner. Toujours à pied et par un chemin impossible, il gagne l'Hospice et prêche les pauvres. Il monte aux Ursulines, fait une nouvelle conférence. Enfin il se rend au Carmel, où il prêche encore et surtout dirige ces âmes, si bien faites pour le comprendre. Lui, la régularité même, oublie, ce jour-là, l'heure de la collation au presbytère.

Agneau au confessionnal.

Adversaire de tout rigorisme, il pratique à l'égard des pénitents la patience et la douceur, ne rebute personne, ne demande à chacun que ce qu'il peut raisonnablement donner, attend au besoin l'heure de la grâce. Mais chez lui, la suavité n'exclut nullement la fermeté ; *fortiter in re, suaviter*

in modo : main de fer, gant de velours, telle est sa maxime. Il est intransigeant sur le devoir d'état. Il y revient sans cesse : « Vous me l'avez entendu répéter. *Mais l'avez-vous fait ? Tout est là* ».

Ange à l'autel.

M. de la Fruglaye, non encore revenu de ses préjugés, avait vu le P. Renault célébrer : « Qu'on pense ce qu'on voudra des Jésuites, dit-il, celui-ci est Jésuite jusqu'aux os, et personne ne dit messe comme lui ». Il n'édifie pas seulement à l'autel ou à l'église. Son recueillement et sa modestie sont tels que certaines personnes disent : « Ce prêtre semble toujours porter le Saint-Sacrement ». Il édifie au presbytère : quand, à 6 heures, l'oraison finie, le bréviaire récité, il se rend à l'église, la gouvernante trouve la chambre déjà faite : tout est en ordre, exactement épousseté. Il édifie dans les visites ; jamais il n'entrera dans un salon, sans avoir salué le personnel domestique. Il édifie dans les rues ou sur les chemins : au sortir d'un sermon quelque auditrice a risqué : « Il n'est pas éloquent, ce prédicateur. — Ce n'est pas nécessaire, réplique une dame distinguée, puisqu'il convertit en disant seulement bonjour : c'est un saint vivant ».

Ministères français

Tentatives de Missions bretonnes

En octobre 1847, le P. Renault regagnait Paris. Quimper recevait comme supérieur le P. Louis Bigot, qui déjà y avait fait un stage (1840-1841).

Fils de l'ancien ministre de Napoléon, homme d'une grande distinction, le P. Bigot s'était fait apprécier pour son apostolat parmi la garnison de Metz. Il poursuivit à Quimper l'œuvre du Père Renault (1).

Entraînés par leurs supérieurs, les quatre ou cinq prêtres qui de 1842 à 1857 firent partie de la résidence se vouaient à la gloire divine et au salut des âmes. Complaisamment, l'annaliste énumère les carêmes, les avents, les retraites publiques et particulières, les confessions entendues, les communions distribuées. Il nous montre les Pères évangélisant les villes, les Séminaires, les collèges, les communautés. Il les suit dans leurs courses en Bretagne, en Normandie, dans l'Anjou et la Beauce ; voire à Paris et à Lyon. Il entonne un chant d'actions de grâces. « Béni soit le Père de famille qui, dans notre modeste champ, a fait croître une moisson si abondante ! » Mais il ajoute en sourdine : « Notre action serait plus étendue et plus efficace, si nous avions des sujets possédant la langue bretonne. Nous pourrions atteindre la campagne, et sur place ouïr plus de confessions ».

Cependant avec les PP. Jaffré, Chauvel et Herviant, une lueur d'espoir commence à poindre sur les missions bretonnes.

(1) Le P. Bigot ne tarda pas à solliciter la mission de Cayenne. Quatre mois après son arrivée, il tombait victime de son dévouement (1854). En 1852, par l'intermédiaire des Pères du Saint-Esprit, le gouvernement avait demandé à la Compagnie d'envoyer des aumôniers aux cinq ou six mille condamnés de la Guyane.

Le P. Jaffré était originaire d'Auray, la ville sainte du Morbihan. C'était une belle intelligence, et sous un extérieur de glace un cœur de feu. Il connaissait le breton de Vannes. Aussi eut-il un succès prodigieux à la mission de Rédéné. C'était au cœur de l'hiver 1841-1842; des pluies torrentielles avaient fait déborder les cours d'eau: passerelles et ponts étaient recouverts. Rien n'arrêtait nos bonnes gens. Hommes et femmes se déchaussent, traversent les ruisseaux ayant de l'eau jusqu'aux genoux; les enfants et les infirmes sont portés sur les épaules des plus robustes. Toute la journée, ils restent à l'église, à même le sol, les habits mouillés, écoutant le prédicateur ou attendant leur tour de confession. Croyant d'ailleurs que le Père et son compagnon sont de fer comme eux, ils ne s'imaginent pas le prêtre quittant le confessionnal, même pour manger. Rédéné est resté fidèle au dialecte vannetais. Ailleurs, le P. Jaffré ne pouvait prétendre avoir un succès comparable.

*
**

Devant la nécessité, les Supérieurs n'hésitent pas à arracher au noviciat après dix-huit mois de probation et à diriger sur Quimper le P. Chauvel. Né à Lannion le 6 juin 1800, François Chauvel avait fait ses études littéraires à Saint-Pol et à Quimper; son séminaire, commencé à Saint-Sulpice, fut terminé à Quimper même. Après un an et demi de vicariat à Brest, il était nommé Supérieur

du pensionnat annexé au collège de Saint-Pol, et chargé, en même temps, du service religieux de l'Hospice. De 1832 à 1839, il est recteur de Kernouës. Sans négliger sa paroisse il s'adonne à l'œuvre des missions et prend une part active aux retraites de Lesneven. Pour être totalement à Dieu et aux âmes, à 40 ans, il entre dans la Compagnie (10 décembre 1839). C'est donc un ouvrier apostolique déjà formé qui débarque à Quimper en mai 1841.

Il compte de nombreux amis; de relations faciles, il a un cœur d'apôtre et sa parole est enflammée. On le demande dans toutes les parties du diocèse. Ses moments libres, il les consacre à l'étude de l'Écriture Sainte, à la récitation du chapelet. Il doit aussi pourvoir aux besoins spirituels des habitants de Locmaria, sans pasteur depuis la Révolution. Pour les fêtes de Noël 1845, il a la joie de voir s'approcher de la sainte table trois cents personnes qu'il a préparées par une retraite de huit jours. On voudrait l'y garder comme recteur.

Au carême de 1846, pendant la station de Landivisiau, alors qu'il vient de donner avec une vigueur tout apostolique un sermon sur le Jugement, en descendant de chaire il tombe foudroyé par l'apoplexie. Il survivra encore trois semaines, mais sans parole ni mouvement. Il mourut et fut inhumé à Landivisiau.

*
**

L'abbé Herviant, vicaire à Quimperlé, était entré dans la Compagnie en 1840. Dès 1845, ses Supérieurs l'affectaient aux missions bretonnes. Fervent religieux, bon prédicateur, il n'avait cependant pas de la langue bretonne la maîtrise exigée pour un directeur de missions dans le Finistère. Aussi la porte ouverte par le P. Chauvel allait-elle se refermer.

**Mgr Le Mée
et le Diocèse de Saint-Brieuc**

Chaque année, au contraire, la porte s'ouvrait plus large sur les Côtes-du-Nord. Un enfant d'Iffiniac, Mgr Jacques-Pierre Le Mée venait de monter, en 1841, sur le siège de saint Brieuc et de saint Guillaume. Très favorable à la Compagnie, il ne laissait passer aucune occasion de manifester ses sentiments. Au cours d'une retraite ecclésiastique (ce devait être en 1848) il fait asseoir à ses côtés, le prédicateur et deux autres Pères ; aux 300 prêtres qui suivent les exercices, il recommande chaudement de faire appel aux Jésuites. On les demande donc de plus en plus dans les paroisses, les collèges, les communautés. On les invite surtout pour les retraites séculières d'hommes et de femmes. Les vaillantes Filles de la Croix ouvrent en effet plusieurs maisons de retraites. On verra un jour à Guingamp, deux cents hommes, l'élite rurale de la région, maires ou conseillers municipaux, suivre

une semaine entière, les exercices d'une retraite fermée. La dernière nuit, au dortoir toutes fenêtres ouvertes, une heure durant ils chantent des cantiques bretons, le *Te Deum* et l'*Ave Maris Stella*. Ils tiennent à faire savoir aux citadins quel bonheur on goûte dans la retraite. Le lendemain, scène des adieux ; pleurant d'émotion, ils se jettent dans les bras des prédicateurs, promettant de rester fidèles à de si bonnes leçons, et leur donnent rendez-vous au Ciel.



Mgr LE MÉE,

Les reliques du P. Maunoir

L'année 1847 voit reconnaître les reliques du V. P. Maunoir, et cet événement concentre l'attention sur les missions bretonnes. On sait de reste les faits. Le saint missionnaire mourut à Plévin en 1683 : les habitants exigèrent que le corps fût inhumé sur place. Le cœur pourtant fut enlevé et porté à Quimper. L'évêque Mgr de Coëtlogon, vint le révéler. « Voilà, dit-il, un cœur qui a bien haï

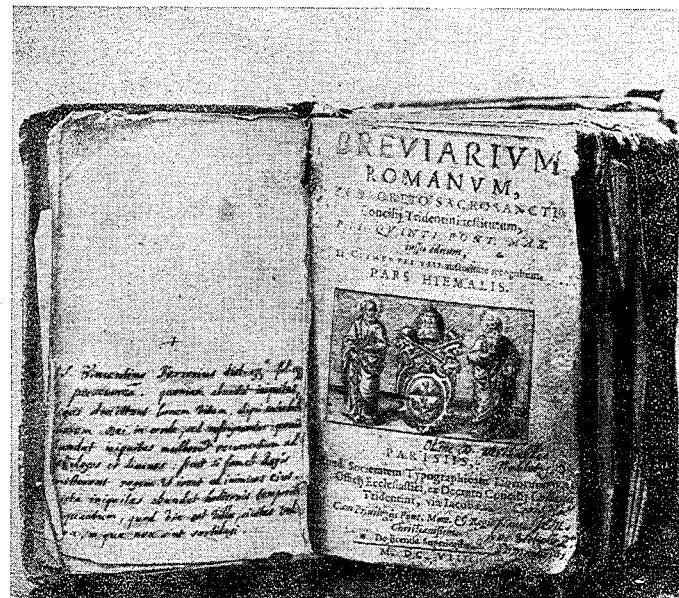
le diable. » Enfermé dans une boîte de plomb, ce cœur fut déposé sous une plaque d'argent, au pied de l'autel dans la chapelle du collège. Cent-soixante-quatre ans s'étaient écoulés : en quel état se trouvaient ces reliques ? N'avaient-elles pas été dérobées pendant la Révolution ? Une enquête s'imposait.

Par ordre de Mgr Le Mée, elle eut lieu à Plévin (1) le 4 octobre 1847. On ne trouva, outre une châsse de bois presque entièrement pourrie, qu'un petit nombre d'ossements : sauf un os et une dent qui résistent au contact, on n'y pouvait toucher sans les réduire en poussière. Le tout fut pieusement recueilli, enfermé dans une nouvelle châsse et replacé dans le caveau. Une épitaphe, gravée sur marbre, rappelle que là repose le *Tad Mad*, le bon Père, l'apôtre de la Basse-Bretagne. A Quimper, Mgr Graveran avait présidé lui-même l'enquête. Si la plaque d'argent avait disparu, le loculus, du moins n'avait pas été violé ; le cœur en plomb restait intact sauf une légère fissure. Le métal ressoudé et nettoyé, le cœur fut déposé dans un édicule, érigé au transept nord. Mgr Graveran composa lui-même l'inscription rappelant ce double fait : comment fut inhumé, puis reconnu le cœur du serviteur de Dieu.

En 1852, un bréviaire (pars hiemalis), de Dom Michel Le Nobletz ayant servi au V. P. Maunoir,

(1) Jadis du diocèse de Quimper, Plévin, depuis le Concordat, dépend de Saint-Brieuc.

viendra enrichir le trésor de Saint-Joseph. Le donateur, M. Millin, recteur de l'île de Batz, l'avait reçu d'une famille de Plougastel-Daoulas.



Bréviaire du V. P. Maunoir

Des visiteurs de marque

En 1848, exilé par la révolution romaine, le P. Roothaan, Général de la Compagnie s'était réfugié en France. Il profita de l'occasion pour diriger sur Quimper son assistant, le R. P. Rozaven, depuis tant d'années séparé de sa famille. Il fit plus et mieux : il daigna l'y rejoindre. Le 18 novembre, célébrant le Saint Sacrifice de la messe

dans la chapelle domestique, il recevait lui-même les premiers vœux du F. Jean Hûe, le cuisinier de la maison.

Quelques mois plus tard, Saint-Joseph était honoré par la visite simultanée de trois évêques : Mgr Brossais Saint-Marc, de Rennes, et Mgr Le Mée, de Saint-Brieuc, que présentait l'évêque de Quimper, Mgr Graveran.

Le divin Maître lui-même, dans la personne des cholériques, était en 1850 hospitalisé à Saint-Joseph. Sur la demande des Pères, douze malades furent pendant six semaines confiés à la maison. Ce geste toucha autant qu'il édifia. Le maire et le préfet vinrent en personne remercier les religieux, et le peuple de Quimper considéra désormais comme sienne une maison où ses malades avaient été si bien soignés.

Le P. Liot

Les conférences et les travaux de Saint-Joseph

Le 30 septembre 1850, le P. Joseph Liot était nommé Supérieur de la Résidence.

Né à Valognes (Manche), Joseph Liot fut successivement « scribe » dans l'administration des Ponts et Chaussées, maître d'école, puis sacristain, enfin précepteur des enfants du sous-préfet de Valognes. A 30 ans, il rejoignait son frère Félix au Séminaire de Versailles. Après avoir exercé le ministère comme vicaire à Mantes, puis comme curé de Poissy, à 44 ans il rejoignait son frère dans la Compagnie : « Mais, dit-il au Père Maître des novices, je puis raisonnablement prétendre

encore à 25 ans de vie de labeur ». Sa parole s'est réalisée : il a vécu 25 ans dans la Compagnie, ouvrier inconfusable et constamment dans les charges.

Au cours de l'Avent 1850, il prêchait le Jubilé à la cathédrale de Quimper. Pour attirer les hommes, il exige qu'on leur réserve des places et des chaises gratuites dans la nef. Touchés des attentions du Père, gagnés par sa parole originale et un don de communication peu ordinaire, les hommes viennent chaque jour plus nombreux.

L'idée de conférences spéciales pour eux ne tarde pas à germer dans l'esprit du P. Liot. Voici comment il s'en explique dans une lettre au R. P. Provincial, en date du 25 décembre.

« Le samedi 21, la foire de Saint-Corentin nous forçant à suspendre nos exercices à la cathédrale, j'ai donné rendez-vous à mes hommes, à 7 heures du soir, dans notre chapelle de Saint-Joseph. A pareil jour, nous comptons à peine sur 150 à 200 hommes. Plus de 600 étaient accourus : chapelle, sanctuaire, sacristie regorgeaient, la petite place touchant la chapelle était elle-même occupée. Je suis monté en chaire, et alors j'ai vu quel ascendant le bon Dieu a daigné me donner sur cette masse que je manipulais depuis trois semaines. J'ai lu et expliqué un projet d'association, sous le titre de *conférences de Saint-Joseph* devant avoir lieu périodiquement dans notre chapelle : des tonnerres d'applaudissements ont accueilli mes paroles ! Et quand j'ai dit, en souriant, que la condition d'admission était qu'en sortant de ces réunions, à 9 heures du soir, l'on ne s'arrêterait

pas où l'on vend à boire, la voûte a retenti d'un *non* général... J'ai annoncé que le nombre des associés dépassant mes espérances, j'allais immédiatement faire construire une tribune... et que si cela ne suffisait pas, je les mettrais tous dans mon cœur; à ces mots, les salves d'applaudissements ont redoublé : l'enthousiasme était à son comble... envers et contre tous, j'ai annoncé une communion générale d'hommes à la messe de minuit. M. le Curé de la Cathédrale a exigé que je fisse moi-même la cérémonie. Or à Quimper où il y avait à peine 120 communions d'hommes pour les Pâques, 650, comptés un à un, ont communifié à Noël. »

Dans une nouvelle lettre (4 janvier), il ajoutait : « Je suis allé au pas de charge et sans vous consulter... les champignons et mon œuvre se ressemblent ». Il demandait l'autorisation d'agrandir la chapelle.

Mgr Graveran revenait de Paris, tout embaumé des réunions de Saint-François-Xavier. Il bénit volontiers le projet du P. Liot, accepta la présidence d'honneur de l'association, présida la première réunion qui fut splendide. Les deux curés de la ville formaient le conseil ecclésiastique de l'œuvre. Le préfet du Finistère avait répondu au Père : « Quand vous le désirerez et tant que vous le voudrez, j'irai à Saint-Joseph, si ma présence peut encourager votre troupeau... Disposez de moi ».

La conférence de Saint-Joseph prenait comme devise : Tous, franchement unis et d'esprit et de cœur — cherchons la vérité, la vertu, le bonheur.

Le but était donc, en groupant les hommes, de les aider à mieux connaître la vérité, à mieux pratiquer la vertu pour assurer ainsi leur bonheur sur terre comme au ciel. Le Supérieur de Saint-Joseph en était le directeur. Il était assisté d'un double conseil, l'un ecclésiastique, l'autre laïc. Pouvaient faire partie de l'association tous les hommes et les jeunes gens.

Chaque réunion comportait, avec des prières, une conférence faite par des laïcs ou des ecclésiastiques sur des sujets dogmatiques ou moraux, puis un sermon, suivi de la bénédiction du Saint-Sacrement.

La Conférence de Saint-Joseph, a compté jusqu'à 614 membres; elle a eu de fort belles réunions; on y a entendu les orateurs ecclésiastiques les plus réputés du diocèse : MM. Langrez, Lamarque, de Lézéleuc, Le Vicomte; elle a vécu des journées inoubliables, par exemple le 4 janvier 1852 quand Mgr l'Evêque vint bénir solennellement la chapelle restaurée et agrandie. Telle encore la fête patronale (Patronage de Saint-Joseph), en 1852 et en 1853.

La conférence a rendu service à de nombreuses âmes en les soustrayant aux occasions du péché, en les éclairant sur les vérités de la foi et en leur facilitant la réception des sacrements. Elle a soulagé les défunts par les messes dites à leurs intentions.

Son point faible était de reposer sur un seul homme, — fertile certes en ressources et d'un dévouement absolu, — le fondateur, *le Père* comme on l'appelait couramment. S'il trouvait en général

des prédicateurs auxquels confier les sermons, par contre le Père Liot restait sans aide pour les conférences qui devaient être un trait caractéristique de l'association. Il se trouvait donc réduit à toujours les donner lui-même. Les réunions d'ailleurs étaient trop nombreuses : nous avons le procès verbal de 93 séances pour 30 mois. Le Père s'absentait souvent et pour longtemps : Avent, Carême, mois de Marie. Ses lettres, même commentées par le Père de Saint-Alouarn, ne produisaient pas la même impression que sa parole, si originale et particulièrement vivante. Peut-être l'ordre laissait-il parfois à désirer. Aussi malgré les diverses attractions (loteries, chants, musique), et en dépit des encouragements du bon et paternel M. Du-feigna, recteur de Saint-Mathieu, exposée d'ailleurs aux railleries et aux attaques, la Conférence voyait ses membres s'éclipser. Quelques mois après le départ du Père (fin septembre 1853) elle aura cessé de vivre.

Pour offrir à la Conférence un local convenable, le P. Liot avait aménagé au bas de la chapelle deux tribunes superposées. En face, le triple sanctuaire donnait à l'édifice la forme trilobée. Le bâtiment annexe (sacristie, parloirs) fut refait dans de meilleures conditions : des nouvelles cellules se trouvèrent ainsi à la disposition des retraitants. Maison et chapelle, agrandies et embellies, furent encore plus fréquentées par les fidèles et le clergé. En restaurant la chapelle et la maison, le P. Liot avait bien mérité de Saint Joseph.



« Je cherche mes frères »

Genèse, 37-15

CHAPITRE IV

REPRISE DES MISSIONS BRETONNES

Le Status de 1851 (1) dirigeait sur Quimper le P. Yves Rot et le P. Mathurin Le Délaizir à charge d'être les apôtres des bretonnants. La Compagnie faisait un nouvel essai de missions bretonnes. Elle envoyait deux de ses enfants à la recherche de leurs frères.

La Bretagne bretonnante

Au point de vue de la langue, la Bretagne-Armorique comprend une partie bretonne et une

(1) Le Status est le document officiel, émanant du Provincial, qui chaque année fixe aux membres de la Compagnie leur séjour et leurs fonctions.

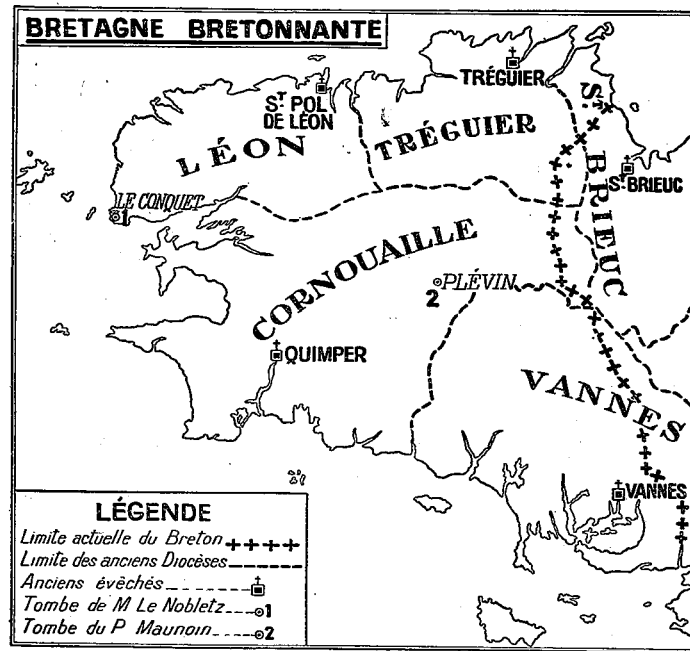
partie française: tirez une ligne de Plouha (Nord-Ouest de Saint-Brieuc) à Muzillac (Sud-Est de Vannes) vous aurez à l'Ouest la Bretagne bretonnante; à savoir: la moitié des Côtes-du-Nord et du Morbihan et tout le Finistère.

Région pittoresque entre toutes: une chaîne de montagnes lui sert d'ossature; de nombreux cours d'eau la sillonnent; la mer l'enlace; des îles l'encadrent. La population, à la fois agricole et maritime, atteint environ 1.200.000 habitants. *En Arvor hag Argoat*, sur le littoral comme en pleine terre, hors des villes, aujourd'hui encore le breton reste la langue de la vie religieuse et familiale; en 1850, il était la seule parlée comme la seule comprise.

Sans Académie sans grammaire, ni dictionnaire qui fassent autorité, le breton, parlé plutôt qu'écrit, varie nécessairement d'un canton à l'autre, parfois d'une paroisse à l'autre. Sans compter le Goëlo — le pays de Lanvollon — on distingue quatre dialectes, répondant aux anciens évêchés de Cornouaille, Léon, Tréguier, Vannes. Le vannetais offre de telles particularités qu'à l'ouïr il paraît une autre langue: donc c'est un domaine fermé. Des autres dialectes, lequel l'emporte? Sub judice lis est: bien imprudent qui voudrait se prononcer. Le cornouaillais riche et nuancé est le plus répandu — de la pointe du Raz à Mûr-de-Bretagne —; par ses variétés et ses mutations, il est moins propre à la chaire. Le trégorois ne manque ni d'élégance ni de saveur. Avec peu de contractions, le léonard, plus uniforme, est classique, et la plupart des

orateurs et des écrivains l'adoptent. Question secondaire au demeurant pour le missionnaire, qui vise, avant tout, à se faire bien comprendre.

En 1850, la Basse-Bretagne, au point de vue religieux, n'était pas une terre en friche. Le culte



avait été restauré; les paroisses se trouvaient pourvues de prêtres.

Mgr Dombideau de Crouseilles recommandant vivement l'œuvre des missions dès 1808 vingt-sept prêtres travaillaient à la mission de Briec. Quelques membres des anciennes compagnies de missionnaires avaient survécu à la révolution:

certaines traditions subsistaient. Nous l'avons vu, le P. Chauvel avant de se faire religieux se dépensait dans les missions. Il en sera de même du P. Le Forestier.

Pourtant les missions telles que le P. Maunoir les avait organisées devenaient rares. Comment mobiliser 20 ou 30 prêtres ? Comment les héberger ? La plupart du temps, on se contentait d'exercices plus courts, d'Adorations prêchées. Avec le nombre, la qualité baissait. Pris par les travaux et les soucis du ministère paroissial, des prêtres arrivaient à la mission sans préparation suffisante. Chacun donnait, au petit bonheur, les sermons auxquels il se croyait apte, sans se préoccuper d'ordre logique, ouvrant la mission par le sermon du ciel, la terminant par celui de l'enfer. Suivant la remarque d'une Fille de la Croix : « On plaçait au Paradis les pécheurs encore tout crottés ».

Le genre également laissait à désirer : Mgr Graveran avait peu de disciples. En mission comme en temps ordinaire, c'était le genre solennel, le sermon à effet, calqué sur le français, avec de nombreuses citations latines (1). Selon le mot de saint Augustin : *mirabantur, sed non convertabantur* — on admirait d'autant plus que l'on comprenait moins ; — on ne se convertissait pas.

(1) Un paysan disait à l'auteur de ces lignes : « *Em iouankis, ar velein a oue sarmoun. Ar re-ze a zistage deomp bom-mou latin, ha Sant Aogustin hat Sant Jerom... ha bep bloas e vije klevet an Tunc o strakal.* En mon jeune temps, les prêtres savaient prêcher : ils vous servaient bien chaudes des tranches de latin, du Saint Augustin, du Saint Jérôme, et chaque année on entendait éclater le *Tunc*. » Allusion à la description du jugement.

Le clergé prêchait, mais ne catéchisait pas. Chez les fidèles, la religion devenait affaire de routine.

D'autre part, le rigorisme janséniste continuait à sévir, spécialement dans la Cornouaille et le Tréguier. Pour l'absolution, il fallait l'amendement préalable. On ne communait qu'à Pâques... Combien étaient écartés même en cette circonstance ! (1). Ce même rigorisme s'exerçait au cours des missions : d'où les examens de conscience sans fin, les confessions prolongées ou multipliées, les interrogations minutieuses, les pénitences sévères. Après une semaine entière d'assistance aux exercices, on devait souvent rentrer chez soi sans pardon sacramentel. Faute d'être entretenue par les sacrements, la vie chrétienne languissait.

Le P. Studer : Alsacien et Breton

Dans ses mémoires inédits, M. de Miollis, fils de l'ancien préfet du Finistère, parle d'un voyage qu'il fit, en 1833, à Carhaix avec M^{me} de Miollis : « Nous y trouvâmes, dit-il, une individualité curieuse à étudier dans la personne d'un Alsacien qui tenait l'auberge de la *Petite Perruque*. M. Studer, avec sa figure ouverte et épanouie, faisait avec bonhomie les honneurs de la table, et disait à qui voulait l'entendre qu'il avait un fils, qui

(1) L'*anter-Koraiz* ou la confession faite dans nos campagnes vers la mi-carême n'a pas eu d'autre origine : confession d'essai, non suivie d'absolution, mais avec l'espoir de l'obtenir à Pâques, si dans ce laps de temps il ne se produisait pas de rechute.

n'avait pas su gagner son pain, qu'il avait un métier qui ne lui donnait même pas des culottes. Quel était donc ce sans-culotte, cet enfant prodigue qui montrait si peu d'entente dans l'art de faire fortune ? C'était un jeune homme plein de vertus qui s'était fait Jésuite et déploya assez de qualités pour l'administration pour devenir plus tard provincial de la province de France. Le lendemain matin nous abandonnâmes M. Studer à ses calculs. Sa douce moitié nous écorcha au moment où il fallut régler. M^{me} de Miollis réclamait, mais il lui fut répondu « Madame, il faut bien payer quand on est bien traité » et on l'était fort mal chez elle (1) ».

C'est à l'auberge de la *Petite Perruque* que Frédéric Studer vit le jour, le 4 mars 1801. M. de Miollis nous a peint celui qui l'avait engendré. La mère n'était pas l'hôtelière intéressée de 1833. M. Studer avait épousé, en premières noces, Marie Le Palmay, une Carhaisienne, que tous vénéraient comme un ange de douceur, de charité. Frédéric n'avait que cinq ans lorsque sa mère mourut. Toute sa vie, il a gardé d'elle une impression si douce et salutaire, qu'elle le portait comme naturellement vers la Bienheureuse Vierge Marie.

Ses études secondaires, commencées à Quimper sans grand fruit, lui valurent plus de succès à Saint-Pol, pour finir, avec honneur au même collège de Quimper. Au cours de la grande mission que

(1) Communication de M. Le Goaziou, libraire à Quimper.

dirigea le P. Gloriot, Frédéric Studer, qui achevait sa philosophie au Séminaire, se sentit appelé à la vie religieuse dans la Compagnie. Comme son père s'y opposait, il gagna secrètement le noviciat de Montrouge. En 1830, les Supérieurs l'envoyèrent passer quelques jours à Carhaix, avec la recommandation de revenir au premier appel. Le temps passe, sans qu'aucune nouvelle lui parvienne. Le jeune religieux finit par constater que les lettres des Supérieurs étaient détournées par son père qui jugeait sans doute l'occasion favorable de reprendre son fils. Pour la deuxième fois, celui-ci s'enfuit de la maison paternelle.

*
* *

Doué d'un esprit clair, d'une volonté résolue, le P. Studer semblait né pour les charges. De 1843 à 1873 nous le voyons Supérieur à Angers et à Laval, Provincial de Paris, puis de Toulouse, Supérieur de nouveau à Laval et enfin à Quimper. Son activité apparaît aussi prodigieuse que ses initiatives semblent hardies ; il fonde collèges et résidences (Vaugirard, La Rue des Postes, Metz, Poitiers, Tivoli (1), Nancy et Brest) ; il suit de près le progrès des études et de la vie religieuse ; il est *l'homme* du scolasticat de Laval. Il s'intéresse aux missions d'Amérique, de Chine, de Cayenne.

(1) Le Collège de l'Immaculée Conception, rue de Vaugirard, et l'Ecole préparatoire Sainte-Geneviève, rue des Postes (devenue rue Lhomond) à Paris, le Collège Saint-Joseph de Tivoli à Bordeaux sont ainsi nommés en abrégé.

Enfant, il avait, comme tout bon Carhaisien, visité la tombe du P. Maunoir à Plévin (à 8 kilomètres seulement de Carhaix). Il avait étudié dans le collège même où reposait le cœur du Vénérable : pouvait-il oublier les missions bretonnes ? Dès son premier *status*, il résolut donc de les secourir, en envoyant à Quimper les PP. Rot et Le Délaizir. L'un avait 34 ans, l'autre 56, c'est-à-dire l'âge respectivement des PP. Maunoir et Bernard, lorsque ces héroïques devanciers s'adonnèrent aux missions bretonnes. Dans un cas comme dans l'autre, le plus jeune reçut la direction de l'entreprise.

Le P. Rot : Le missionnaire breton de Saint-Joseph

Le P. Rot était missionnaire dans l'âme : 50 ans et plus, il s'est dépensé dans les missions bretonnes avec port d'attache à la résidence Saint-Joseph. Nous étudierons plus au long ce vaillant ouvrier ; disons un mot ici de ses antécédents et de ses premiers travaux.

Yves-Louis-Marie Rot naquit, le 23 décembre 1817, en la paroisse de Kergrist-Moëllou, dans cette Haute-Cornouaille, où plus qu'ailleurs « le sol est dur, le cœur fort ». Il appartenait à une famille de cultivateurs des plus considérés, qui avait déjà donné à l'Eglise d'excellents prêtres. Il fit ses classes de latin avec autant de succès que de rapidité, à Plouguernevel, dans cette maison que le P. Maunoir appelait *ar vagherez sent*, la nourrice des saints. Avant la fin de son Séminaire fait à Saint-Brieuc, il était rappelé à Plouguer-

nevel. Sur ses vieux jours le Père aimait à rappeler un incident du voyage. On était en Carême : le séminariste consciencieux consulta son directeur pour savoir si les fatigues du trajet n'étaient pas une raison suffisante pour se dispenser du jeûne. « Comment donc devez-vous voyager ? — A cheval ; mon père me prendra en croupe. — Dans ces conditions le jeûne est de rigueur ». Voici qu'en route notre abbé sent son estomac se creuser, au point de subir de véritables tortures. Un croûton de pain que le père avait en poche put seul conjurer le mal. « Ce jour-là, concluait le P. Rot, je fus immunisé contre le rigorisme. »

A Plouguernevel, l'abbé Rot fut un bon maître d'études, puis un excellent professeur. Personne ne savait, comme lui, exciter l'émulation : sa classe avait, non deux divisions, mais deux camps, où une ardente émulation rendait capable des plus beaux efforts et où la paresse était poursuivie à outrance. Ce ne furent pas seulement les élèves de 4^e ou de 3^e qui bénéficièrent de ses bons soins. Il était pour tous un guide spirituel très sûr, capable de susciter de nombreuses vocations séculières, religieuses et missionnaires, comme aussi de soutenir les vocations défaillantes. Passant un jour auprès de la conciergerie, il remarque un enfant qui pleure près de ses parents tout attristés. « Qu'y a-t-il donc ? » demande l'abbé Rot. « Eh ! bien, réplique la mère, M. le Supérieur nous a priés de reprendre notre fils ; son professeur prétend qu'il n'y a rien à en tirer. » L'abbé Rot pose quelques questions à l'enfant, court chez le Supérieur, puis s'adressant aux parents : « Rentrez

en paix chez vous, leur dit-il, votre fils va rester ici. Je m'en occuperai spécialement. » L'enfant en question est devenu un saint prêtre, mort curé-doyen de Pontrioux.

Le zèle de l'abbé Rot s'étend au-delà des murs du Petit Séminaire. Il est *matinancier* de Gouarec, c'est-à-dire chargé d'assurer à cette paroisse, le dimanche, une première messe. A Rostrenen il collabore avec le curé, son oncle, pour former à l'enseignement les Filles du Saint-Esprit, lançant la Congrégation dans la voie où elle a obtenu de si merveilleux résultats.

Voici qu'il aspire lui-même à un état de vie plus parfait. Au mois d'août 1847, il entre au noviciat de la Compagnie, à Vannes. Il aura comme ange gardien (1) le F. Olivaint, comme Maître des novices le P. de Léhen. Il complètera ses études philosophiques à Brugelette et ses études théologiques à Laval : il y prononce en septembre 1849 ses premiers vœux, entre les mains du P. Studer.

C'est à Plouézec, *Plouëc ar mor*, dans le diocèse de Saint-Brieuc que le P. Rot débuta. La paroisse comptait 4.500 habitants dont 800 marins. Depuis quatre ans, pas d'église, et donc un grand relâchement pour les pratiques religieuses. La mission est admirablement suivie; les confessionnaux, surtout ceux des Pères, sont littéralement assiégés; on compta la première semaine 1.700 communions; la seconde 1.500. A la fin de la quarantaine de prières demandée pour la persévérance, on comp-

(1) On donne ce nom au novice chargé d'initier un nouvel arrivant aux usages de la maison.

tait à nouveau 2.800 communions. Dans une lettre au Père, le pasteur de la paroisse ajoutait: « Les auberges sont vides; le dimanche soir, nos filles ne sont plus au bourg; les offices sont suivis ». Ce qui s'était passé à Plouézec allait quelques mois plus tard, se renouveler à Saint-Agathon, Kerpert, Carnouët, Pléhédel, etc...

D'où venait un tel succès? Sans doute de la grâce divine ardemment sollicitée avant, pendant et après la mission. De l'attraction des fêtes et des décors? Nullement. « Dans nos missions, écrira le P. Rot en février 1854, tout se passe simplement: on vient à l'église, on y reste tout le jour, on écoute avec une avidité incroyable, on se confesse, on communie et puis c'est tout. » On écoutait avec avidité, parce que la parole de Dieu se trouvait adaptée aux intelligences les plus simples, grâce à des comparaisons choisies dans la vie de famille ou dans les travaux journaliers; parce que de plus elle était ordonnée à l'extirpation des vices, à l'amendement des mœurs, et qu'elle pénétrait comme un glaive dans les derniers replis du cœur. Au lieu de *prêcher*, le P. Rot *catéchisait*, mais en faisant passer dans ses leçons tout son esprit avec son cœur. Pendant la mission de Plouézec, on demandait à une bonne âme: « Est-ce que le Père prêche bien? ». — « Il ne prêche pas, répliquait-elle, *il cause*. »

A quoi encore était dû ce merveilleux résultat? Au bon accueil que les pécheurs étaient assurés de trouver quand ils abordaient le confessionnal. Bien vite ils le surent: s'adresser aux missionnaires,

c'était s'adresser à des Pères plus qu'à des juges et l'on s'en irait « absous et pardonné ». Au besoin, on attendra trois jours entiers son tour de confession. Dans une paroisse, afin de pouvoir être la première, une personne se présente à l'église à 3 heures du matin ; comme la porte est fermée, elle entre par la fenêtre. Ailleurs, une mère de famille avait essayé vainement toute une journée d'aborder le Père : elle se laisse enfermer dans l'église, y passe toute la nuit, sûre de n'être pas devancée le lendemain.

Les essais du Père furent donc des coups de maître. Sans doute, il pourra se perfectionner. Mais d'ores et déjà il s'est imposé avec sa méthode. Le seul reproche qu'à bon droit on ait pu lui faire, ce fut d'altérer sa santé par excès de zèle. Ainsi tomba-t-il malade à Plouézec même. La Providence permit l'épreuve pour contraindre le vaillant missionnaire à prendre un soin raisonnable de sa santé, tout en ne comptant que sur Dieu seul. D'ailleurs, le Père ne tarda pas à être rétabli : Saint Joseph avait dû intervenir en faveur d'un serviteur si dévoué.

Le P. Le Délaizir : le bon compagnon

A 56 ans, le P. Mathurin Le Délaizir revenait à Quimper : son premier séjour avait été bref (1839-1840). Désormais, il ne quittera plus la résidence. Avec les PP. de Saint-Alouarn, Rot et Le Forestier, il sera l'une des colonnes de l'antique Saint-Joseph.

On regrette que le P. Le Délaizir n'ait pas écrit ses mémoires. Il avait tant vu, tant retenu ; il

narrerait si bien. Avant chaque récit, le Père rectifiait la position, posait l'index de la main droite sur le pouce de la main gauche et invariablement commençait par le mot : « Voici ». Relevons du moins quelques anecdotes plus caractéristiques recueillies par ses auditeurs.

L'enfant.

Un petit village, sur les bords du Blavet, en Noyal-Pontivy, le vit naître (20 avril 1795). Il fut baptisé au village même — selon tous les rites — par un prêtre réfractaire, sorti pour cela de sa cachette. La marraine, une tante, une « bonne sœur en plein vent » (tertiaire), lui donna comme patron le grand saint Mathurin. Jusqu'à l'extrême vieillesse, le Père sera plus connu sous le prénom de Mathurin que par son nom de famille.

Mathurin atteignait 4 ans : on l'avait fait asseoir au pied d'un cerisier ; on venait de déposer sur ses genoux une assiette de cerises rouges « Oh ! qu'elles sont belles ! » s'écria-t-il, et de les croquer avec avidité. Toute la vie, le P. Mathurin saura vivre dans le dénuement, mais il usera avec actions de grâces des dons du Ciel « qui ne sont pas seulement pour les méchants ». Cultiver les fleurs sera la passion de ses derniers jours.

Un pénible souvenir... Grandelet, il gardait les troupeaux de son père : voici qu'un petit mendiant passe par le pré. Mathurin se précipite, lui barre le passage, le menace de son fouet ; le petit mendiant pleure et retourne sur ses pas. « Ah ! mon Dieu, gémissait Mathurin, quel remords mortel ! Il était plus jeune que moi, et il était pauvre ! ».

Toute sa vie, il sera franc et ouvert avec tous ; bon et affable pour tous, à l'aise même avec des généraux comme M. de Cisse, mais il se montrera d'une particulière bonté pour les petits, les humbles, les pauvres, évitant soigneusement de blesser, vivement peiné s'il lui arrive, même contre son gré, de peiner les autres. Il est « l'homme en qui il n'y a pas d'artifice ! ».

La leçon de catéchisme. — Dans le village un seul individu sait lire. Le soir, il convoque autour de sa table les enfants, et, comme le ferait le curé, il enseigne le catéchisme. Chaque enfant fournissait la chandelle à son tour, et *le plus savant* la tenait pendant la leçon. « Et comme c'était moi, concluait Mathurin, j'avais souvent cet honneur. »

La vocation du latin. — Pour le pardon (1), on jouait une pièce bretonne, *Saint Alexis*. Mathurin avait reçu l'un des premiers rôles : il se surpassa. Un prêtre, émerveillé, lui propose immédiatement de l'initier au latin.

Les succès scolaires... et militaires.

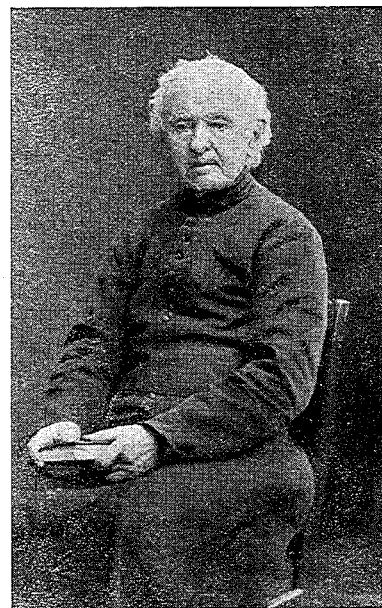
Au collège royal de Vannes (1813-1815) puis au petit Séminaire, que M. Deshayes a fait confier aux Jésuites à Sainte-Anne d'Auray (1816-1817), Mathurin se fait remarquer par son ardeur au travail. Pour couronner ses études, le 21 août 1817, en présence de l'évêque, il soutient dans la pure langue de Cicéron une thèse de philosophie.

(1) Fête patronale.

En 1815, il y eut pourtant une brèche faite aux études, celle des *Cent jours*. Toute la jeunesse du collège de Vannes s'est armée pour défendre le roi et mener la petite Chouannerie, immortalisée par Rio. Après la bataille d'Auray, Mathurin fut promu lieutenant ; il aspirait aux grades supérieurs quand à Carhaix, il dut déposer les armes.

La vocation.

En octobre 1817, Mathurin entrait au Grand Séminaire de Vannes. Quinze jours plus tard, il le quittait. Pourquoi ? Au bout de huit jours de retraite, il n'avait pas encore reçu l'absolution. Il avait de plus parlé à son directeur de son désir d'être religieux et Jésuite. Le directeur, favorable à la vocation religieuse, se refusait à encourager la vocation



P. LE DELAIZIR

à la Compagnie. Mécontent de pareils procédés, Mathurin plante là directeur et retraite, décidé coûte que coûte à s'enrôler dans la milice d'Ignace.

On connaît le Montrouge des pamphlets, l'officine ténébreuse qui semait l'émoi dans les hautes sphères administratives, la citadelle puissamment armée qui faisait trembler et vociférer la populace. Écoutons la vérité tomber des lèvres de l'un de ses premiers habitants, le F. Mathurin novice : « C'était une maison de campagne, semblable à tant d'autres dans les environs de Paris, sans luxe, ni au dehors, ni au dedans. Bientôt nous y fûmes une cinquantaine de novices. La vie était dure. Nous étions mal logés, entassés les uns sur les autres, dans des chambres mal fermées. La pension était à l'avenant : le matin, à déjeuner, pour tout potage, du pain sec ; à midi, encore maigre pitance ; le soir, idem. Les tempéraments délicats se faisaient difficilement à pareil régime. La direction spirituelle était aussi maigre, toute sèche, jamais rien pour le cœur. Le P. Gury, le Maître des novices, était certes moins austère que le P. Roger (1), mais ces Pères de la Foi avaient pris à leur compte le *Fortiter* non le *Suaviter* de la Compagnie. Aussi de ces 50 novices il ne restait qu'un petit nombre, ceux qui, comme moi, étaient bâtis à chaux et à sable, au moral et au physique ».

La distraction principale du F. Mathurin était une partie d'échecs avec le Supérieur malade. Son réconfort, la compagnie du P. de Mac Carthy,

(1) Le Frère Mathurin avait débuté sous le P. Roger, à la Rue des Postes.

l'évêque manqué de Montauban, dont la conversation était si pleine d'attraits. Son stimulant, l'exemple du P. Renault ; celui-ci à peine arrivé au noviciat devait monter en chaire pour prêcher à ses co-novices une retraite de huit jours, mais à chaque exercice de tons, devait tomber à genoux pour reconnaître ses fautes de prononciation. Des visites comme celle de l'abbé-duc de Rohan (1) dilataient les âmes ; elle valait le don au noviciat d'une relique insigne (un doigt de saint Stanislas). Mais surtout, comme le notait le P. Maître, l'amour divin enflammait les cœurs, rendant supportables et même douces les épreuves.

Les pérégrinations.

Le F. Mathurin fit ses premiers vœux à Aix, le jour de Noël 1819. Il fut ordonné prêtre à Saint-Claude le 25 juillet 1828, et prononça ses derniers vœux au Puy en 1833. Nous ne le suivrons pas, de 1819 à 1851, dans ses pérégrinations à travers la France et à l'étranger. Il va de Quimper ou Vannes, à Aix ou Forcalquier ; de Bordeaux à Laon ; on le trouve à Dôle, au Puy, à Laval, à Brugelette en Belgique, à Estavayer en Suisse. D'ailleurs, il aime les voyages : pour lui le plus heureux *status* est celui qui l'envoie au loin, le meilleur des provinciaux, le P. Godinot qui n'hésite pas à créer des « courants d'air ».

(1) Prêtre en 1822, plus tard Archevêque et Cardinal.

Aux Missions bretonnes.

Il se trouvait à Notre-Dame de Liesse quand l'atteignit la lettre du P. Studer qui le rappelait à Quimper. La Sainte Vierge l'envoyait donc au service de saint Joseph comme missionnaire breton.

Le Père se met à l'œuvre avec une ardeur toute juvénile. Il doit commencer par apprendre un dialecte nouveau pour lui, à vrai dire une nouvelle langue. Pour se faire l'oreille, chaque jour, pendant une heure, il écoute parler un celtisant du terroir. A coups de dictionnaire il traduit ses sermons, les fait reviser par un censeur impitoyable, enfin débite le dimanche, son travail de la semaine. Ainsi préparé et comptant sur le secours du ciel, il prend le bâton du missionnaire.

Le jour de l'ouverture de la mission il célèbre la grand'messe, gagnant ainsi les bonnes grâces du pasteur et des fidèles; chaque jour il chante les prières du matin, puis il donne la méditation, sur un ton si pieux que l'auditoire est touché jusqu'aux larmes. Le soir, il aborde quelque grande vérité. Certes son breton n'est pas la correction même, son accent reste étranger; mais, en raison de son âge et de son ton si convaincu, le peuple l'écoute volontiers. Son triomphe était le sermon de l'enfant prodigue. En dépeignant la réception faite à l'égaré par le père, le missionnaire s'animait à tel point qu'oubliant son breton, il ne citait plus que le texte latin *cito, cito*, s'écriait-il, *proferte stolam* (apportez aussitôt la plus belle robe). On en était venu à le surnommer : *Cito coz*, le vieux Cito.

La difficulté était peut-être encore plus grave au confessionnal : comment comprendre les gens qui souvent se servent d'expressions peu usitées et articulent fort mal ? Inspiré par son bon ange, le P. Mathurin dressa un questionnaire auquel les pénitents n'avaient qu'à répondre. Il était d'autre part si bon qu'on accourait en foule à celui qu'on appelait le Père de la Miséricorde (1).

Tel est le genre de vie que le P. Mathurin adoptera pendant vingt-cinq ans, parcourant les diverses paroisses du Finistère et des Côtes-du-Nord, voyageant dans des conditions impossibles, par des chemins impraticables, dans de méchantes voitures, livré au caprice d'un conducteur qui, pour le moindre prétexte, arrêtait son attelage et abandonnait ses voyageurs sous la pluie ou sous la neige. Encapuchonné dans je ne sais quel burnous noir, dont il s'affublait, le missionnaire faisait contre mauvaise fortune assez bon cœur et rendait grâces au ciel; d'ailleurs, l'air vif des montagnes noires et le bon lard breton ne tardaient pas à renouveler, comme celles de l'aigle, les forces et la jeunesse de cet enfant de Breiz-Izel.

Les réunions bretonnes de Saint-Joseph

Vers 1850, Quimper comptait de nombreux éléments qui ne comprenaient guère le français. Et

(1) Grâce à une magnifique persévérance le P. Mathurin arriva non seulement à parler mais encore à écrire correctement le breton. Il a publié de nombreux articles dans *Feiz ha Breiz* — entre autres la vie de son patron, saint Mathurin.

pourtant à la Cathédrale, il n'y avait, par an, qu'un seul sermon breton à 5 heures, avant l'aube, à la solennité de Saint Corentin. Comme le P. Rot y prêchait l'Adoration de 1854, il inaugura des instructions bretonnes. Le succès dépassa toutes les prévisions : les Bretons vinrent nombreux, écoutèrent avec avidité leur langue maternelle. A l'évêque qui lui adressait des félicitations, le missionnaire demanda l'autorisation de réunir ces Bretons, le dimanche soir, dans la chapelle Saint-Joseph. « Oui, oui, répond le prélat déjà malade, faites cela. Je bénis le projet et de tout cœur. »

Les réunions eurent lieu aussi régulièrement que le permettaient les courses apostoliques des Pères. Elles furent bien suivies et durèrent jusqu'en 1880. Un premier résultat fut, au témoignage de l'archiprêtre, de rendre ces Bretons meilleurs paroissiens en les rendant plus chrétiens; un second, de provoquer ou de développer en eux des sentiments de sincère dévouement aux œuvres des Pères mais surtout de tendre dévotion envers saint Joseph, ainsi qu'ils ne tarderont pas à le manifester.



« Comme il était angoissé, l'ange du Seigneur lui apparut. »

St Mathieu 1-20.

CHAPITRE V

L'ÉPREUVE

L'annaliste ouvre son récit de 1856-1857 sur un soupir de soulagement: « *Ergo perstamus Corisopiti*, nous restons donc à Quimper! Malgré les alarmes, la mère n'est pas morte en mettant au monde son enfant. » L'historien de la maison précisera: « Peu s'en est fallu que notre résidence cessât d'exister, sacrifiée à celle de Brest. » La maison qui porte son nom, saint Joseph a voulu qu'elle passât par l'épreuve comme il y était passé lui-même, se réservant de l'aider à son heure.

Mgr Sergent

Mgr Graveran était mort le 1^{er} février 1855. Cinq jours après, paraissait un décret impérial nommant à l'évêché de Quimper le vicaire général de Nevers, M. Sergent.

Le nouvel évêque était originaire de Corbigny (Nièvre). Toujours il aima sa petite patrie : à l'église de son baptême il légua son cœur. Comme prêtre, il avait occupé les postes les plus variés : curé de campagne, vicaire de ville, professeur, Supérieur du petit Séminaire, recteur d'Académie. Il était vicaire général depuis deux ans, quand survint la nomination au siège de saint Corentin.

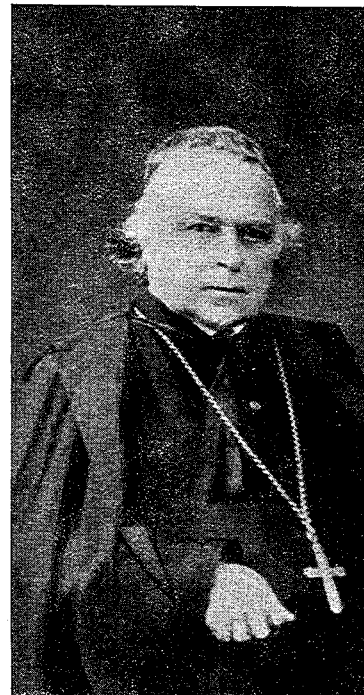
Le nouvel évêque gouvernera 16 années entières le vaste diocèse de Quimper et de Léon. A ses obsèques (2 août 1871), le Métropolitain de Bretagne caractérise Mgr Sergent en ces quelques traits :

Le zèle pour la maison de Dieu — temples matériels et temples spirituels. — La cathédrale est restaurée, plus de trente églises bâties ou refaites ; des communautés, des écoles jaillissent de terre. Quand on lui disait : « Vous aimez à manier la truelle, à remuer les pierres », il répondait : « Non, j'aime les âmes, j'essaie de remuer les cœurs ».

Pour défendre et éclairer la foi de ses diocésains, il fonda l'hebdomadaire breton : *Feiz ha Breiz* et dans l'espoir de ramener à Dieu les pécheurs, il prescrivit dans chaque paroisse une mission tous les 10 ou 15 ans.

Sa dévotion à Marie. N'est-il pas l'évêque de la Madone ? Il a mis l'image de Marie dans ses armes, et choisi pour devise : *Ave Maris Stella*. Il fait couronner la Vierge de Rumengol : déjà malade il s'y rend en pèlerinage et tombe épuisé aux pieds de Notre-Dame.

Sa dévotion au Saint Siège. Mgr Sergent n'a qu'un souci : mettre son esprit et son cœur d'accord avec l'esprit et le cœur du Vicaire de Jésus-Christ. Malgré les souffrances dues aux voyages, en dépit des remontrances gouvernementales, il se rend cinq fois à Rome *videre Petrum*. Touchant l'Infaillibilité du Pape nul ne s'est prodigué plus que lui pour hâter, au Concile du Vatican, la définition du dogme. Pie IX l'appelle son bon Sergent, celui qui est « toujours où est le Pape », et le Saint-Père verse des larmes, en apprenant la mort du vaillant évêque de Quimper.



Mgr SERGENT

L'abbé Sergent avait désiré prendre rang dans la milice d'Ignace. En septembre 1829, au noviciat de Montrouge, il fit une retraite d'élection, et trois ans plus tard, à Issy, les Exercices spirituels. L'état de sa santé ne lui permit pas la réalisation de ce désir. Il n'a pu être enfant de la Compagnie, il en sera le Père; il prodigue aux Jésuites de son diocèse les plus beaux témoignages d'estime affectueuse. Avec son vicaire général M. Jégou, il est à l'affût de toute occasion qui peut leur rendre service. Il fonde la résidence de Brest, et celle de Quimper lui doit de ne pas mourir.

Le P. Le Sauce : la fondation de Brest

Depuis septembre 1853, la résidence avait comme Supérieur le P. Le Sauce. Alréen d'origine, l'abbé Le Sauce vicaire à Pont-Scorff sollicita son admission dans la Compagnie. Liesse, Bourges et Vannes avaient déjà bénéficié de son activité sacerdotale. Un jour on l'appellera *l'apôtre Bretois*. Dès maintenant, il est *le religieux*, fidèle à son devoir, *le prêtre* simple et bon, que tous estiment et aiment, *l'homme* « utile à Dieu lui-même, comme ministre de ses bienfaits et de ses miséricordes » (1).

Onze religieux (6 Pères et 5 Frères) figurent à l'effectif de la maison — le Status de 1855 en portera le nombre à 14 (8 Pères et 6 Frères). — L'activité devient débordante. D'octobre 1854 à

(1) cf. Le journal *L'Océan*, 4 juin 1884.

octobre 1855, la *summa operum*, ou relevé des œuvres, comporte pour les Pères de la résidence: 22.627 confessions, 3 Avents, 5 carêmes, 8 missions, 62 retraites, 732 instructions ou sermons, 26 retraites privées. Le mobilier de la chapelle est renouvelé; la bibliothèque s'enrichit: l'oncle du P. Rot, le vénérable curé de Rostrenen, lui a légué 800 volumes. Grâce aux Frères le jardin est fort bien tenu. On y érige même une croix et plusieurs statues.

Selon le mot de l'annaliste : *fervet opus*; la ruche est toute bourdonnante d'activité apostolique.

! *
* *

Le P. Studer était donc Provincial. Il voyait grand: sa décision s'affirmait énergique et prompte. Il venait d'ouvrir à Paris le collège de Vaugirard. D'ascendance alsacienne à la fois et bretonne, le P. Studer eût été heureux d'en ouvrir un autre sur les marches de l'Est, à Strasbourg. L'extrême bienveillance de Mgr Dupont des Loges lui permet du moins d'établir le Collège Saint-Clément à Metz, insigne place forte. Mais le P. Studer a également dans les veines du sang breton: il songe donc au grand port de guerre: une école de marine à Brest ferait le pendant de l'école militaire de Metz. L'heure n'en est pas encore venue. Mais, préparant le terrain, ne pourrait-on fonder une résidence? Malgré ses 60.000 habitants, Brest n'avait alors que deux paroisses: il était donc

impossible au clergé, tout zélé qu'il fut, d'atteindre tant d'âmes. Si l'hostilité manifestée aux Jésuites, trente ans plus tôt, n'était pas complètement tombée, les milieux influents, civils et militaires, désiraient une maison de la Compagnie. Le nouvel évêque de Quimper non seulement autorisait le projet, mais il le prit à son compte.

Un logis et un vaste terrain sont donc achetés. Dès le 3 novembre 1855, le P. Le Sauce, Supérieur, deux Pères et un Frère de la résidence de Quimper reçoivent l'ordre de se rendre à Brest. En attendant qu'ils aient une église, ils useront pour leurs ministères de la chapelle que des personnes d'œuvres, toutes dévouées à la Compagnie, mettent à leur disposition.

Résidant à Brest, le P. Le Sauce reste Supérieur de Quimper. Du reste tout est commun : administration, caisse, œuvres ; c'est la même maison religieuse avec double résidence. Le ministre a la charge plus immédiate de Saint-Joseph.

Ce ministre était le P. Laurent Postel. Avant d'entrer dans la Compagnie, il avait occupé divers postes de vicaire dans le diocèse de Saint-Brieuc. Déjà il avait fait un séjour à Quimper. Il a maintenant 50 ans. « Il se fait remarquer par la maturité du jugement, la sagesse de la conduite, l'extrême délicatesse des procédés. Il marche avec ardeur dans les voies de la perfection », ainsi le juge le P. Beigner, l'un de ses confrères de Saint-Joseph.

La résidence de Quimper menacée de suppression

Pour ses nombreuses fondations, le P. Studer avait besoin de sujets et de ressources. Homme tout d'une pièce, et que n'embarrassaient pas les contingences, il déclara à l'évêque de Quimper qu'il ne pouvait maintenir deux maisons dans le même diocèse et conclut à la nécessité d'en fermer une. La pensée du P. Studer semble évidente : la résidence à supprimer ne pouvait être que Quimper. En 1851 il avait certes consenti pour elle des sacrifices. Mais l'œuvre des missions était, à ses yeux, d'importance secondaire. D'ailleurs il ne la supprimait pas : les missionnaires bretons vivaient à Brest, à l'ombre du futur collège. Quant à Mgr Sergent, en demandant la fondation de Brest, il n'avait pas envisagé la suppression de Quimper. Mis toutefois dans l'alternative de choisir, il fit cette jolie réponse, si bienveillante aux Pères : « Mon cœur les voudrait à Quimper près de moi ; mais ma conscience me les demande à Brest ».

Cependant les pourparlers ont transpiré. Les communautés religieuses, les personnes de la société, les amis des Pères manifestent leurs regrets de l'éventuelle mesure. Les gens de condition plus humble sont inconsolables : on multiplie prières et neuvaines au bon saint Joseph ; de nombreuses messes sont célébrées. On dit aux Pères : « Non, vous ne partirez pas. Vous n'avez pas le droit de partir, vous êtes *nos Pères* ». Les délégations se succèdent à l'évêché pour demander à Mgr Sergent d'agir d'autorité, de s'opposer formellement au départ des Jésuites.

Les PP. Postel et Rot ne restent pas inactifs. Ils supplient saint Joseph de prendre en mains leur cause puisqu'elle est sa cause. Dans un rapport très étudié, le P. Postel répond aux arguments du P. Studer. Il se permet une allusion à un enseignement d'ordre supérieur qui pourrait être confié à la Compagnie.

Pour trancher définitivement la question, le P. Studer convoque à Brest les PP. Postel et Rot : « Comment, leur dit-il, rester dans une ville où nous n'avons pas de maison à nous, où nous ne sommes que locataires, et locataires d'un immeuble en mauvais état ? Une maison à nous, une maison en bon état, donnée gratuitement, c'est la condition *sine qua non* pour rester à Quimper ».

La condition paraissait irréalisable. Mais forts de leur confiance en saint Joseph, les Pères acceptent la gageure et se mettent en mesure de la réaliser. Ils courent informer Mgr Sergent des volontés du P. Provincial ; puis ils font visite aux amis, bienfaiteurs de la maison.

Saint-Joseph propriété de la Compagnie

Par ordre de Mgr Sergent, le 22 octobre 1856, M. Bigot, architecte diocésain, faisait l'expertise de la propriété Saint-Joseph. Il laissait en dehors de l'évaluation les réparations et annexes faites par la Compagnie. Un décret impérial du 20 février 1857 autorisait l'administration du Séminaire, au nom de l'établissement, à vendre aux enchères publiques, sur la mise à prix de 29.400 fr.

la propriété dite de Saint-Joseph. Le cahier des charge portait que la chapelle, restaurée et agrandie au moyen d'offrandes faites par des personnes pieuses, devait continuer à être affectée au culte catholique et que la direction en appartiendrait à l'évêque de Quimper, si l'adjudicataire n'était pas une communauté religieuse. La vente eut lieu le 7 avril 1857, sur une enchère de 100 francs... Les acquéreurs étaient MM. Le Sauce, Postel et Rot, à titre de pacte tontinier (1). L'esprit de décision et la bonté de Mgr Sergent avait sauvé la résidence de Quimper.

La propriété était à payer, et il fallait encore prévoir de coûteuses réparations. A Quimper, les bourses se délièrent : les aumônes vinrent nombreuses. Il est une âme qui a un droit spécial à la reconnaissance des Pères.

A l'entrée de la rue Bourg-les-Bourgs, en face du Sacré-Cœur, dans une maisonnette habitait une personne de 35 à 40 ans. Son existence était celle d'une recluse. On ne la voyait sortir que pour se rendre à la chapelle du Sacré-Cœur et parfois à celle de Saint-Joseph. Sa mise était correcte, son air distingué. Quand on frappait à sa porte, un guichet s'entr'ouvrait et le visiteur était vite expédié. Rares étaient les personnes admises à pénétrer dans l'intérieur de l'humble demeure ; tout y était pauvre, mais d'une propreté et d'un

(1) Le 20 décembre 1866, Rome, autant que besoin en était, accordait la *Sanatoria*, le *Beneplicium Apostolicum* n'ayant pas été demandé.

ordre parfaits. La propriétaire s'appelait M^{me} Desloges. On la savait veuve. Quelques rares initiés auraient pu dire qu'elle s'était dévouée pour ses jeunes frères, et qu'après avoir connu les épreuves elle s'était tournée complètement du côté du ciel. Le monde la jugeait folle : au Sacré-Cœur, religieuses et enfants la tenaient pour une sainte.

Quand le P. Rot se présenta chez elle, M^{me} Desloges lui remit une forte somme d'argent avec ses excuses de ne pouvoir, sur le moment, donner davantage. De longues années, elle continuera sa vie de recueillement, de prières, d'austérités, d'aumônes. Elle s'éteindra le 19 novembre 1890 et sera inhumée au cimetière Saint-Marc. Le P. Rot aimait à s'agenouiller sur cette tombe. A l'âge de 90 ans, il disait à un religieux qui l'accompagnait : « Si nous sommes à Quimper, nous le devons certes au grand saint Joseph, au bon Mgr Sergent, mais aussi à celle dont les cendres reposent ici ». Et le vieillard avait les larmes aux yeux.

Nouvelle alerte

Le P. Postel avait informé le P. Studer du succès de ses démarches. Le P. Provincial le pria de transmettre à Mgr Sergent, avec l'expression de ses sentiments de gratitude, « l'assurance que nous tâcherions de rendre en zèle au diocèse ce que l'évêque de Quimper donnait en bonté à la Compagnie ». Pourtant le P. Studer rappelait que toutes les obligations n'étaient pas encore remplies. Il ne tarda guère à faire, de nouveau, peser sur la

résidence la menace de suppression, puisque nous voyons le P. Postel lui écrire, avec toute sa franchise respectueusement filiale, que revenir sur la mesure prise serait « nous faire taxer d'inconstance, nous montrer ingrat envers l'évêque et la population de Quimper ». Nous le voyons faire part de ses craintes au R. P. Général. A la date du 16 juillet 1858, le T. R. P. Beckx répond au Supérieur de Quimper : « Priez l'insigne bienfaitrice dont vous me parlez d'agréer l'expression de ma profonde reconnaissance. Puisque la condition apposée à notre séjour à Quimper, à savoir la possession gratuite de la maison, a été remplie, il n'y a pas lieu de craindre que, de notre propre chef, nous abandonnions cette résidence. Nous tiendrons nos promesses, et nos bons ouvriers de Quimper s'efforceront par un zèle inlassable et prudent de semer les biens spirituels sur ceux dont ils ont, selon le mot de l'apôtre, moissonné les biens matériels ». La maison se voyait déclarée *sui juris* par le P. Studer lui-même et quelques mois plus tard, son successeur conférait au P. Postel le titre de vice-Supérieur.



F. René AUDOUIN

Le P. Postel apôtre de la Miséricorde et des forçats de Cayenne

Après un séjour rue des Reguaires, les religieuses de la Miséricorde — fondation de Thérèse Rondeau — s'étaient installées à Kernisy (1850). Dans les débuts, les Pères assurèrent le service religieux et même après la nomination de l'aumônier, ils ne refuseront jamais leurs bons offices. Mères et filles d'ailleurs prouveront largement leur reconnaissance, donnant sans compter prières et sacrifices, se faisant les inlassables collaboratrices des missionnaires (1).

Or le P. Postel, auprès de ces âmes généreuses, excellait plus que tout autre à remonter les courages. Il leur faisait accepter les devoirs les plus pénibles et les haussait parfois jusqu'à l'héroïsme. Il n'a pas médiocrement contribué à faire de leur maison un asile pour la vertu, comme un foyer rayonnant de vie chrétienne. Aussi, après 80 ans, son souvenir reste encore vivant dans la communauté.

Son ministère ne tarderait pas à y prendre fin. Le P. Postel rêvait, lui aussi, de se dévouer pour les forçats de Cayenne (2).

(1) Kernisy entretenant de son labeur soigneux la sacristie des Pères, on verra par exemple la sœur Saint-Jean s'y dévouer 40 ans durant.

(2) Parmi les religieux qui avaient figuré au catalogue de Quimper, le P. Postel était le dixième à partir pour les missions étrangères:

Les PP. Jaffré, à Quimper, de 1840 à 1844, mort à New-York, 1861; Dabbadie, à Quimper, 1843, mort à Cayenne, 1856;

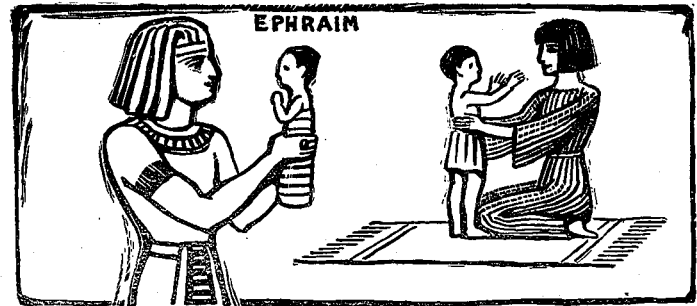
Quand il fit part de son projet aux Filles de la Miséricorde, on lui dit : « Père, pourquoi laisser ici tant d'âmes à convertir ? — D'autres, répondit-il, me remplaceront, tandis que ces détenus manquent de secours spirituels... Chers forçats !... Cette nuit j'en tenais déjà plusieurs entre mes bras ». Quelques semaines plus tard il s'embarquait pour Cayenne, édifiant profondément officiers et équipages pendant la traversée. Il débarquait le 15 septembre 1858, à 3 heures ; le 22 à minuit et demi, terrassé par la fièvre jaune, il rendait à Dieu son âme ardente.

Dans les douleurs, la résidence Saint-Joseph avait enfanté celle de Brest... Malgré ses propres nécessités, elle avait secouru les missions d'outre-mer. Non seulement elle avait donné... elle s'était donnée.



Ringot, à Quimper, de 1843 à 1845, mort à Cayenne, 1858; Herviant, à Quimper, de 1844 à 1852, mort à Cayenne, 1853; Bigot, à Quimper, de 1848 à 1850, mort à Cayenne, 1854; Beigner, à Quimper, de 1851 à 1853, parti pour Cayenne, 1853; Girre, à Quimper, de 1850 à 1851, parti pour Cayenne, 1859; Rollinat, à Quimper, de 1847 à 1848, mort en Chine, 1866; le F. Antoine Barbieux, à Quimper, de 1839 à 1844, mort à Cayenne, 1855.

D'autres suivront: le F. Audouin, à Quimper, de 1856 à 1863, parti pour la Chine; le P. Arzur, à Quimper, de 1864 à 1866, parti pour Cayenne.



« Dieu m'a fait fructifier dans le pays de mon affliction ».

Génèse 41-52

CHAPITRE VI

NOUVEAUX OUVRIERS APOSTOLIQUES

Comparant la destinée de la Compagnie de Jésus à celle du patriarche Joseph, Mgr Sergent disait : « Parce qu'elle a été éprouvée, Dieu l'a couronnée de gloire et d'honneur ». La petite résidence de Quimper avait passé par l'affliction. Dans sa Providence Dieu allait, sinon la glorifier, au moins la consoler, la faire prospérer, bénir ses œuvres. Les années 1860-1880 ont été l'âge d'or de la maison Saint-Joseph et des missions bretonnes.

Le P. Casimir Kervennic

« Un vieux saint breton ». Ces mots sont tombés de la plume de Mgr Duparc, évêque de Quimper, le 30 septembre 1910, jour où décédait,

âgé de quatre-vingt-quatre ans, le P. Casimir Kervennic. Un demi-siècle plus tôt, M. Goujon, Supérieur du Séminaire, qualifiait en ces termes le même religieux : « Le P. Kervennic, un Louis de Gonzague ».

Le P. Casimir Kervennic servit sans doute en d'autres postes : père spirituel dans divers collèges, Supérieur très apprécié de la maison d'Angers, père spirituel encore du Gesù de Paris. Mais c'est à Quimper qu'appartiennent les premiers et les derniers labeurs de sa longue vie apostolique ; Saint-Joseph de Quimper a vécu à deux reprises sous son gouvernement paternel (1866-1871 ; 1896-1905).

*
**

Casimir Kervennic était né au Bot, en Lambézellec (1), le 30 août 1826. Il sortait d'une famille qui ne connaissait pas la grève des berceaux : une légion d'enfants réjouissait ce foyer chrétien. Selon la tradition l'aîné fut, d'emblée, donné à Dieu (2). Prêtre depuis deux ans, vicaire à Plouguerneau, il eut mission de baptiser le dernier venu : ce benjamin reçut le nom de Jean, et comme le dix-septième enfant fut surnommé Jean XVII. Il y avait un oncle prêtre, *eun tonton belec*, un Kervennic, un homme de Dieu, dont Taulé garde la sainte mémoire.

(1) Le Bot est actuellement dans la paroisse de Saint-Marc.
(2) L'abbé Kervennic, mort curé-doyen de Lesneven en 1893.

C'est au presbytère de Plouguerneau, sous la direction de son frère que Casimir commença ses études de latin. Bientôt il fut confié au collège de Saint-Pol, alors particulièrement florissant. Il n'y fut pas un modèle de travail et remportait peu de succès scolaires. L'oncle de Taulé venait fréquemment au collège avec l'intention de tancer vertement le petit paresseux, et pour être plus sûr de ne pas le ménager il se faisait accompagner de son vicaire. Casimir se montrait si gentil que curé et vicaire pareillement étaient désarmés. Il faudra l'exemple de son frère Pierre pour piquer son émulation. En Seconde il s'applique sérieusement au travail. Dès la fin de l'année, il est en tête de sa classe (1).

Il crut dès lors qu'il pourrait faire figure dans le monde. Il rêvait de la marine : la perspective de porter l'uniforme, d'avoir l'épée au côté lui



Les PP. Casimir
et Pierre Kervennic

(1) Comme Père spirituel, le P. Casimir eut toujours un faible pour les paresseux, non sans doute pour favoriser leur paresse, mais parce qu'il savait d'expérience qu'on peut se corriger.

souriait agréablement. C'est pourtant au Grand Séminaire de Quimper qu'il entra. Bientôt, sur l'avis de son directeur, il s'orientait vers la vie religieuse et projetait d'embrasser l'ordre des Frères Prêcheurs. Lacordaire consulté répond au directeur : « Votre jeune homme est très intéressant, mais il ne nous convient pas ».

*
**

Le saint curé de Taulé voulait un neveu Jésuite ; il désirait que ce fût Casimir. Au cours des vacances, il le prenait en croupe et le conduisait fréquemment à Notre-Dame de Callot, en Carantec, à une dizaine de kilomètres de Taulé. L'intention confiée à Notre-Dame de Callot demeure secrète mais est très importante. Il faut que la Vierge puissante (1) obtienne à Casimir la grâce de la vocation à la Compagnie. Comme le jeune abbé ne semble nullement disposé à marcher dans cette voie, l'oncle venu trouver le P. Renault lui fait part de sa déception. Malgré ses cinquante-cinq ans révolus, il demande à entrer lui-même dans la milice d'Ignace. « Il faut, dit-il, qu'il y ait un Jésuite dans la famille. » Le P. Renault fit comprendre au digne curé qu'étant donné son âge et le bien accompli ou à réaliser encore dans sa

(1) Notre-Dame de Callot, la *Vierge puissante* (itroun *Varia Gallot, galloudus*), est invoquée pour toutes sortes de besoins temporels et spirituels, mais spécialement pour le choix d'un état de vie. La chapelle est dans une presqu'île; les piétons ne peuvent aborder qu'à marée basse.

paroisse, il ne devait pas quitter Taulé. « Mais, ajouta le Père, le neveu dont vous me parlez ferait parfaitement notre affaire. » Quelques semaines plus tard, sur l'ordre de l'oncle, Casimir se présentait à Saint-Joseph, et voyait le Provincial de Paris; le candidat que n'avait pas retenu Lacordaire était admis dans la Compagnie de Jésus.

L'oncle est dans la jubilation, donne un grand banquet d'adieu, se fait une obligation d'aller lui-même conduire son neveu au noviciat, à Vannes. Après un an, il y retourne, heureux de voir Casimir tout transformé par les Exercices de la grande retraite. Il fait de nombreux pèlerinages de reconnaissance à Notre-Dame de Callot. La Vierge puissante n'a pas déçu tant de générosité : sur neuf vocations écloses dans la famille, trois seront pour la Compagnie.

Noviciat, juvénat, philosophie, théologie, troisième année de probation se succèdent pour Casimir sans interruption aucune. En septembre 1856, comme tout naturellement, il est désigné pour les missions bretonnes.

*
**

L'un de ses premiers ministères, en langue bretonne, fut la mission de Plouguerneau. Il y travaillait avec le P. Rot. Le terrain était particulièrement fertile et le P. Casimir y trouvait les conditions les plus favorables. Le bon M. Rivoalen, qui l'avait hébergé petit latiniste, vivait encore. Dans la paroisse, on n'avait pas oublié l'enfant si éveillé, espiègle même, qui s'était amusé quelque

jour à prodiguer, du carrosse épiscopal, les bénédictions à la foule agenouillée. Mais écoutons un témoin de cette mission. « La prédication du P. Kervennic, peu familier avec la langue qu'il avait pourtant parlée dans son enfance, laissait beaucoup à désirer au point de vue de la forme. Dans le clergé, les critiques ne manquaient pas. Les fidèles, au contraire, étaient ravis, captivés par la parole originale et les brillantes images du prédicateur. »

A l'autre extrémité du diocèse, à Loctudy, le succès ne sera pas moindre. Dans un savoureux compte rendu de la mission de 1865, l'abbé Gabriel Morvan caractérise ainsi la prédication du P. Casimir : « La voix douce et agréable pénètre l'intime de l'âme ; les traits et exemples tantôt effrayants, tantôt touchants, qui tombent sans cesse de ses lèvres remuent profondément les cœurs et portent l'auditeur quel qu'il soit à aimer le bien, à détester le mal, à se tourner totalement vers Dieu ».

Malgré la difficulté spéciale du dialecte, il n'est pas moins goûté dans le diocèse de Saint-Brieuc. Le sacristain de Locarn, ancien militaire, dira : « Depuis l'ouverture de la mission, on ne dort plus ici. Dès deux heures du matin, l'église est assiégée ! Bon gré mal gré il faut que j'ouvre. C'est à savoir qui sera le premier auprès du confessionnal du P. Kervennic ».

D'ailleurs la vue seule du missionnaire était une prédication. Le charme de sa personne, sur son

visage, une douceur, une pureté angélique captivaient les cœurs.

! *
* *

Déjà l'on admire les qualités qui attireront vers lui, comme Père spirituel et comme Supérieur : distinction, intelligence vive, imagination brillante, âme poétique. Sa bonté rend l'accueil très aimable ; elle lui fera discerner et relever partout le bien pour le louer ; il compatit tendrement aux souffrances, excuse les fautes, donne volontiers et libéralement. Tout le monde parlera du *bon père Kervennic*. Il sera toujours plus père que chef.

Il est homme de Dieu, vivant sa foi, adonné à la prière, dévot au Saint Sacrifice de la messe, aux saints Anges. Stimulé, de bonne heure, au travail de sa sanctification par la pensée de la mort prochaine, dès les années de sa formation il écrivait à l'un de ses frères : « Je suis persuadé que je mourrai bientôt ». Dieu lui a néanmoins ménagé une longue vie. Mais toujours la pensée de la mort était présente et « pour dilater sa pauvre âme » il devait sans cesse recourir aux plaies et au Précieux Sang de Jésus.

Les PP. Pierre et Jean Kervennic

Pour le P. Pierre, déjà prêtre et professeur au Petit Séminaire de Pont-Croix quand il entra au noviciat, toujours une santé délicate est venue interdire de grands labeurs apostoliques : en

revanche on voyait ce religieux uni à Dieu, adonné à l'étude et homme de bon conseil. Quimper le posséda de 1868 à 1875, puis il fut affecté à la maison d'Angers. Il s'intéressa sur place à l'œuvre bretonne — le P. Casimir n'avait-il pas contribué à cette fondation ? — heureux d'apporter son aide aux deux aumôniers de la Madeleine et de Trélazé. Il mourut en 1912.

Le P. Jean avait passé les vingt-cinq premières années de sa vie religieuse dans les collèges. Dirigé en 1892 sur les missions bretonnes, en 1898 il devenait aumônier des Bretons de Paris. C'est âgé de soixante-trois ans qu'il inaugure ses nouvelles fonctions. Le P. Jean n'a pas la distinction de son aîné, mais il ne lui cède ni en bonté d'âme ni en dévouement. Il est debout à 4 heures, sinon à 3 heures du matin. Son oraison faite, sa messe dite, il commence ses courses. Il a sous le bras le légendaire parapluie, en main le sac, où voisinent avec les Saintes Huiles des chapelets, des médailles, des scapulaires, des journaux, des bonbons, voire des remèdes. Souvent il a sur le cœur la Sainte Réserve. Soit à pied soit en tram, il circule à travers Paris et la banlieue comme il le ferait en pleine campagne, absorbé dans le Bon Dieu, ne pensant qu'à ses ouailles, visitant hôpitaux et cités ouvrières, escaladant les mansardes, fouillant les taudis, confessant, communiant quand il le peut, consolant partout, distribuant des secours. Il rentre vers midi, reprend ses courses vers 1 h. 1/2, les prolonge jusqu'à 7 heures du soir. Il revient, le sac dégarni, le corps brisé, souvent paré de cet

ornement qu'un saint appelait les perles des pauvres, mais son cœur ne cesse pas d'être allègre et son âme s'est fait un trésor de mérites. La journée pourtant n'est pas finie. Pour plaider la cause de ses pauvres il entretient une correspondance écrasante, il multiplie les visites dans les salons les plus choisis, y compris ceux de l'archevêché, où le Cardinal Richard volontiers l'encourage. Que dire de son activité au moment des retraites pascalle, se multipliant pour évangéliser jusqu'à sept ou huit centres bretonnants ? Curé breton dans la Capitale, il n'y connaîtra le repos qu'au cimetière.

Le P. Herviant et l'abbé Le Forestier

Au cours de ses ministères dans le diocèse de Saint-Brieuc, le P. Etienne Herviant avait, à diverses reprises, travaillé avec le vicaire de Lézardrieux, l'abbé Le Forestier. Ils avaient contracté une amitié sainte. Sur le conseil du Père, l'abbé s'était engagé à dire, chaque jour, un *Souvenez-vous* à la Sainte Vierge pour obtenir la grâce de la vocation à la Compagnie.

Or, le P. Herviant est passé des missions bretonnes à la mission des forçats, à Cayenne. Il a été chargé des paroissiens les plus ingrats dans cette terre ingrate : les repris de justice et les détenus politiques. Ce n'est qu'en frémissant sur leur sort éternel qu'il conduit leur dépouille au cimetière. Et pourtant, il se proclame bienheureux, « car, écrit-il, j'ai trouvé ici ce qui me manquait, l'isolement et les souffrances... J'ai trouvé Celui que

j'aime par dessus tout, Jésus, mon Seigneur et mon Dieu... O Cayenne chérie ! Ici on touche la croix, on savoure la croix, cette délicieuse croix qui nous détache, nous purifie, nous mûrit pour le Ciel ». Le fruit vint très vite à maturité : dès le 12 juin 1853, Dieu voulut cueillir pour son Paradis l'âme du P. Herviant, le premier Jésuite mort au service des forçats.

L'abbé Le Forestier, de son côté, a quitté Lézardrieux. Il a été nommé recteur du Moustoir, puis de Plüfur. Resté fidèle au *Souvenez-vous*, il pense à la vie religieuse. Mais nombreux et doux sont les liens qui le retiennent dans le clergé séculier : la sympathie des confrères, l'attachement des populations, l'estime affectueuse de ses supérieurs. Une nuit, au presbytère de Plüfur, ne pouvant dormir, il allume sa lampe, ouvre le journal. Ses yeux tombent sur cette brève nouvelle : « Le Père Herviant, de la Compagnie de Jésus, vient de mourir à Cayenne ». C'est le coup de la grâce qui brise tous les liens. La mort du Jésuite missionnaire de Cayenne a fait éclore une vocation de Jésuite missionnaire pour la Basse-Bretagne.

Le P. Le Forestier, missionnaire breton

Né à Gommenech (doyenné de Lanvallon), le 23 février 1812, dans une excellente famille de cultivateurs, François Le Forestier avait fréquenté successivement le Petit Séminaire de Plouguernevel, le collège municipal de Saint-Brieuc, pour aboutir enfin au collège royal de Rennes.

C'est de l'arrivée en cette ville qu'il aimait à raconter un trait notable : « A peine descendu de voiture à Rennes, je fus accosté par un suborneur qui, exploitant mon ignorance, me conduisit dans une maison plus que suspecte. Mais voici qu'un vieillard m'aborde : « Jeune homme, me dit-il, votre place n'est pas ici, suivez-moi » et prenant mes bagages, il me fait donner un garni dans une pension recommandable à tous égards. Le jeune François voyait dans cette intervention une protection visible du ciel ; à Rennes il fut le modèle des étudiants.



P. LE FORESTIER

Séminariste à Saint-Brieuc, son bonheur était de servir les pauvres et de les catéchiser. Ordonné prêtre en 1839, après quelques mois de vicariat à Ploumilliau, le voici appelé avec son ami M. Connan, pour fonder à Saint-Brieuc une association de missionnaires diocésains. Le projet n'ayant pas abouti, l'abbé Le Forestier devient vicaire de Lézardrieux. Dans le ministère paroiss-

sial comme vicaire, puis comme recteur, il est fidèle à toutes ses tâches. Volontiers il prend part aux missions et aux retraites : c'est par ce cheminement providentiel qu'avait été conduite la préparation à de féconds lendemains.

L'abbé Le Forestier se présentait au noviciat d'Angers à la fin de 1855. Le temps était glacial. Glacial aussi l'accueil fait au candidat par le ministre de la maison. Heureusement le maître des novices, le bon P. Gautier, ne tardait pas à se présenter, bras ouverts. Le recteur breton retrouvait toute son assurance : « Je vous apporte, lui dit-il, dix ans de ma vie ». La Providence lui en ménageait trente, et sans lésiner, ce bon serviteur fidèle a fait valoir son talent.

En dépit de l'âge (quarante-quatre ans) on le voit assoupli comme naturellement aux exigences de sa nouvelle vie : pas de novice plus joyeux. « Depuis mon entrée, écrivait-il trois mois plus tard, je n'ai jamais passé un jour ni peut-être une heure en tristesse. » Avec la même facilité, il redevient pendant deux ans, étudiant en théologie à Laval. Il y fait ses premiers vœux le 1^{er} janvier 1858.

*
**

Au mois de septembre 1858, le P. Le Forestier rejoignait les missions bretonnes à Quimper, animé de dispositions qui s'affermiront encore pendant la grande retraite d'Angers : être totalement à Dieu pour se donner sans réserve au prochain.

Il est l'homme de la prière, car il ne se fait aucune illusion sur la valeur des talents naturels que Dieu lui a prodigués. A la puissance de sa parole, à sa gesticulation expressive, au chant des cantiques qu'il dirigeait de sa belle voix il ajoutait les pénitences et l'oraison, et ne partait pour une mission qu'après s'être assuré les prières de nombreuses communautés. Partout et toujours on le trouvait apôtre uniquement pénétré des intérêts de Dieu ; combien se sont écriés en sortant de l'église, du Saint Tribunal ou simplement d'un entretien avec lui : « O le saint homme ! comme il aime Dieu ! comme il vous remue ! ».

*
**

Orateur doué d'un verbe puissant, le P. Le Forestier trouvait accès direct jusqu'à l'âme : chez lui c'était le cœur parlant au cœur ; s'il faisait verser des larmes, c'est qu'on voyait couler les siennes.

Il avait deux thèmes préférés : le Pape et la propagation de la foi. Chacun des deux sermons était suivi d'une quête, et la générosité des auditeurs prouvait bien que leur cœur avait été touché. Un mot du P. de Saint-Alouarn est à noter ici : le P. Le Forestier avait *deux Papes, le grand pape* qui durait près de deux heures d'horloge, et le *petit pape* qui n'excédait pas cinq quarts d'heure. C'est donc le seul reproche fondé qu'on eut à lui faire : ne pas assez se borner. A Saint-Pol, l'archiprêtre lui ayant recommandé de cesser son sermon

en temps voulu ajoutait qu'au besoin un coup de sonnette le rappellerait à l'ordre. L'heure venue, l'archiprêtre agite la sonnette. Mais le Père se tourne vers la statue de saint Joseph, placée à l'entrée du chœur. « Bon saint Joseph, parlez : que dois-je faire ? J'ai encore tant de choses intéressantes à enseigner à ce bon peuple. » Il prête l'oreille pour la réponse ; puis s'adressant à l'auditoire : « Saint Joseph, dit-il, me demande de continuer » et il poursuit son sermon.

Son zèle comme celui des saints, avait toutes les audaces. Au cours de la mission de 1865 à Plévin, sur la tombe même du P. Maunoir, on lui avait signalé un triste sire, connu sous le surnom de Dru-Rollin, personnage vendu au péché, propagandiste de l'enfer, ne venant à l'église que pour épier le prêtre et parodier la parole de Dieu. Vers la fin de la mission, cet homme est reconnu dans l'auditoire. Du coup, le prédicateur fait tomber tous les assistants aux pieds de la Vierge, Refuge des pécheurs, et récite avec eux trois *Ave Maria*. Puis il va droit à Dru-Rollin et le prie de l'accompagner à la sacristie. L'homme obéit, bien à contre-cœur ; sur l'ordre du Père, bien à contre-cœur toujours, il tombe à genoux. Il récite pourtant, avec le Père, l'*Ave Maria*. La prière à peine terminée, un changement complet s'est fait en lui. Dès le lendemain, confessé, pardonné, Dru-Rollin, à la satisfaction générale, servait la messe du missionnaire.

*
**

Apôtre à l'église, le P. Le Forestier au presbytère édifiait ses collaborateurs de mission. Chez lui, écrit M. Chatton, jamais un procédé, jamais une parole qui pût offenser. Il savait allier la respectueuse déférence pour les anciens à une bienveillance sans égale pour les jeunes. Il animait la conversation, dont il faisait le plus souvent les frais, la rendant instructive autant qu'édifiante, l'émaillant de plaisantes anecdotes racontées avec grâce et même exploitant tout un répertoire poétique où vibrerait sa chaude voix expressive.

*
**

Pour cet ouvrier infatigable, la santé restait le moindre des soucis. Bien des fois, on le voyait rentrer à Saint-Joseph, à bout de forces, malade. Le médecin prescrivait le repos et un régime fortifiant. Quelques jours à peine écoulés, le Père, « à qui le loisir pesait plus que la fatigue », disait gaiement au Supérieur : « Vita in motu » et fort de sa bénédiction partait pour de nouvelles entreprises. « Incorrigible, murmurait le docteur Chauvel, son ami : il mourra sur les grands chemins. »

Quand enfin les forces le trahissent, quand il ne peut plus se rendre aux missions, on le voit se traîner encore à son confessionnal de Saint-Joseph et donner aux prêtres les Exercices spirituels. Parce qu'il avait jusqu'à la fin combattu le bon combat, le 14 novembre 1884 il recevait la couronne. Ses obsèques furent un triomphe : l'évêque les présidait ; toutes les classes de la société y

étaient représentées ; les habitués de Saint-Joseph ne pouvaient cacher leur émotion.

Les PP. Pierre Le Coniat et Julien Thomas

A peine quelques mois après le P. Le Forestier, un autre prêtre du diocèse de Saint-Brieuc entra au noviciat d'Angers. Il avait eu le même curriculum vitæ ; il allait, partager à Quimper ses travaux apostoliques : c'était le P. Pierre Le Coniat.

Malgré une santé chancelante, le P. Le Coniat sera donc à Saint-Joseph trente ans un ouvrier inconfusable. Ne s'écoulant jamais, il s'adonnait au travail, glorieux ou obscur, que lui confiaient les Supérieurs. Il excellait dans le genre des *conférences* ou instructions familières. Telle était sa dévotion pour le Sacré-Cœur, la Sainte Vierge et Saint Joseph que, même pendant son sommeil, il murmurait leurs noms ou fredonnait des cantiques en leur honneur. Jusqu'aux derniers jours sa piété l'a fait tenir à célébrer le Saint Sacrifice de la messe pour mieux pratiquer les vertus quotidiennes de force, de patience et d'humilité qui faisaient l'admiration de tous (1).

*
**

Bien qu'il n'ait pas résidé plus de quatre années à Quimper, et sans prendre une part active aux missions bretonnes, le P. Julien Thomas

(1) Né à Plounez le 27 juin 1817 — vicaire à la Cathédrale de Tréguier, de 1847 à 1855 — mort à Quimper en 1888.

mérite une mention dans l'histoire de la résidence.

Il fut à Saint-Joseph le type de ces religieux qui font peu de bruit, mais beaucoup de bien, qui prient sur la montagne pendant que les autres luttent dans la plaine, qui par la sagesse de leurs conseils s'attirent la confiance, qui par leur dévouement aimable gagnent tous les cœurs, qui par leurs vertus édifient les âmes.

A Nantes, il sera le Père des Bretons, collaborant avec les religieuses de la Retraite à leur bien corporel et spirituel : il sera le mentor des missionnaires quimpérois évangélisant leurs compatriotes fixés dans cette grande ville (1).



(1) Né à Landerneau (Morbihan) en 1827 — entré dans la Compagnie en 1852 — mort à Nantes, en 1909.



« Je t'établis sur le pays d'Égypte ».

Genèse, 41-41

CHAPITRE VII

LE GRAND MISSIONNAIRE

Le *Curriculum vitæ* du P. Rot jusqu'à son arrivée à Quimper est déjà connu et nous avons parlé de ses débuts dans les missions bretonnes. Voici le moment d'étudier, de plus près, la personne et l'œuvre de celui qu'on appelait couramment le grand missionnaire.

Le restaurateur des missions

« Ils ne se trompent pas, écrit Mgr Boucher, évêque de Saint-Brieuc, ceux qui appellent le P. Rot un second Maunoir. Dieu, en effet, lui

donne de renouveler pour le bien des âmes les prodiges opérés, il y a deux cents ans, par le Vénérable Père (1). »

Evangeliser la Basse-Bretagne, organiser les missions bretonnes, telle était l'œuvre de son devancier, à quoi le P. Rot venait insuffler une nouvelle vie. Tous deux ont exercé une action profonde sur le clergé et les fidèles. Mais on ne saurait dire, pour autant, que l'un a copié l'autre ou qu'il s'en est fait au sens étroit le disciple. Les temps avaient changé : le tempérament des deux missionnaires différait. S'il fallait rapprocher un homme aussi personnel que le P. Rot de quelque grande figure de missionnaire, on songerait au Maître du P. Maunoir, à Dom Michel Le Nobletz. Chez le paysan de Haute-Cornouaille, comme chez le gentilhomme du Bas-Léon, de trempe pareillement autoritaire, relevons ces traits : un zèle farouche à poursuivre l'ignorance et le vice, un suprême mépris du monde et de ses jugements, le dédain des lieux communs, un tour d'esprit quelque peu paradoxal ; chez les deux, sous une rude écorce, un cœur d'or.

*
**

Il est de haute taille, fortement charpenté. La physionomie décèle un caractère énergique, une volonté inflexible. Le regard pourtant laisse deviner sa bonté d'âme. Les facultés intellectuelles,

(1) Lettre pastorale annonçant l'ouverture d'une maison de Retraites à Campostal (Rostrenen).

nourries par de fortes études, développées par la lecture, sont dans leur plein épanouissement. S'il s'est habitué à lire dans le grand livre de la nature, ayant scruté le cœur humain, il a l'expérience des hommes et des choses.

Par l'enseignement des enfants, il s'est disposé à prêcher les adultes : en Bretagne, comme ailleurs, le peuple est souvent à traiter ainsi qu'un grand enfant. Et puis, n'a-t-il pas trouvé dans une église de Nantes, un prêtre qui parlait à des auditeurs, non *sur* des auditeurs ? Ce genre sera le sien.

Il a retrempé ses énergies spirituelles dans les exercices du troisième an à N.-D. de Liesse : il les entretient par une fidélité quotidienne à ses devoirs envers Dieu. Il est armé, impatient de s'élancer à la conquête des âmes. Après trois ou quatre jours passés à Saint-Joseph, il étouffe dans sa cellule. Il lui faut le combat, l'arène, les missions. Un de ses anciens Supérieurs lui applique volontiers le texte biblique (1). Son allure est bien celle du destrier vigoureux, à la crinière flottante, qui creuse du pied le sol, hennit, qui ne se contient plus quand le clairon sonne, qui flairant la bataille dévore la terre, qui ne recule devant rien.

*
**

Le P. Rot ne refuse pas de travailler en pays français : il est même heureux d'y faire des excu-

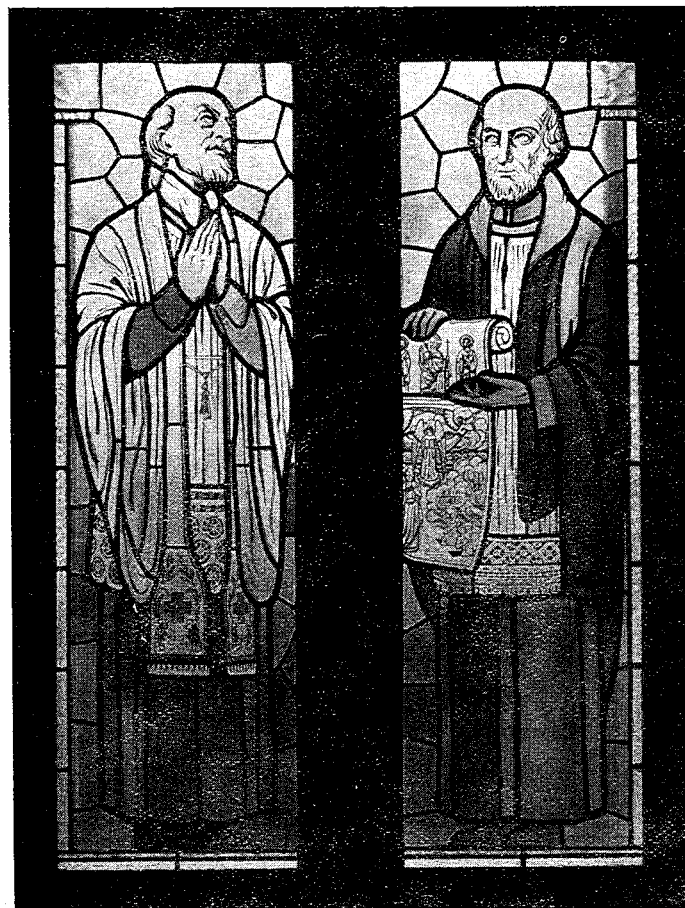
(1) Job.: 39, 19-25.

sions, pour établir des comparaisons, puiser des leçons. Mais *Breiz-Izel*, la Basse-Bretagne est son domaine.

Il est Breton jusqu'au fond de l'âme, admirablement doué pour évangéliser ses compatriotes. Il connaît leurs usages, il possède leur langue : non qu'il en ait fait une étude spéculative ; mais il en a la pratique et le génie. Il pense en breton : aussi la phrase bretonne coule de source, pure, vive, impétueuse. Pourtant afin de renforcer l'idée, il n'hésitera pas à doubler le terme breton d'un mot français. Il fait sienne la parole de saint Augustin : « *Melius est ut nos reprehendant grammatici, quam non intelligant populi*. Peu nous importe le blâme des grammairiens, pourvu que le peuple comprenne ». Son dialecte de Haute-Cornouaille a certainement un goût de terroir ; il est pourtant assez proche des dialectes finistériens, pour être compris ; bien manié, ce parler se fait admettre.

En Basse-Bretagne, il ne repousse personne ; son auditoire habituel, les gens du peuple : cultivateurs, marins, ouvriers. Il va de préférence aux plus nécessiteux : aux ignorants pour les instruire, aux négligents pour secouer leur torpeur, aux pêcheurs pour les ramener à leur Dieu. Imitant le zèle d'un saint Jean-Baptiste, il prêche à tous la pénitence.

*
**



Vénérables Michel Le Nobletz et Julien Maunoir

Vitrail de Roz-Avel.

Pas de sermons isolés, de circonstance ou d'apparat. Pas de stations quadragésimales : le genre est trop solennel ; on n'atteint pas ceux qu'il faudrait atteindre ; on se donne beaucoup de mal pour un résultat médiocre.

Il lui faut des missions données sous forme de retraites paroissiales — hommes et femmes à la fois — et c'est là qu'il rejoint le P. Maunoir prenant semblables dispositions dans ses dernières années. Selon la tradition constante, les missions seront d'au moins quinze jours, afin de consacrer une semaine entière à chaque série d'adultes : une mission de quinze jours, le soleil avec son éclat et ses ardeurs, une mission de huit jours, la lune avec ses pâles reflets. Dans le diocèse de Saint-Brieuc le P. Rot dut batailler pour ce résultat. Vers la fin de sa longue carrière, il aura la douleur de voir nombre de paroisses y renoncer. « Les adorations et les retraites pascales, disait-il, vont tuer les missions. »

Le voici donc, avec son compagnon, dans la paroisse assignée à leur zèle. Le grand carillon annonce leur arrivée. Parfois même, on les reçoit avec les honneurs rendus au chef de paroisse pour la prise de possession, à l'évêque en tournée pastorale. Le P. Rot n'attache à ces démonstrations qu'une importance secondaire.

Dès le dimanche matin, le P. Rot est en chaire. Le chef donne ses consignes.

Dans chaque famille, le père et la mère auront à partager le personnel en deux séries : l'une fera

la mission la première semaine, l'autre la deuxième. Que tous soient exacts aux quatre réunions de chaque jour et viennent dès la première heure. Que tous se présentent munis d'un chapelet et d'un cantique : que personne n'oublie *d'apporter sa voix*.

Aux vêpres, une statue (Sacré-Cœur, Sainte Vierge ou Saint Joseph) est au chœur parfaitement illuminée : c'est le personnage céleste qui préside les exercices. Les missionnaires (Pères et auxiliaires) arrivent en procession à l'église : sermon solennel d'ouverture ; immédiatement chaque ouvrier doit être à son poste, au confessionnal.

Vers 1860, la mission levait dans la paroisse une vraie mobilisation. On s'arrachait à ses occupations ordinaires pour être entièrement à Dieu et aux choses célestes. De bonne heure, le grand angélus, avec sonnerie générale des cloches. Tous les adultes « de mission » se dirigeaient vers l'église en groupes, échangeant à peine quelques mots. Ils passaient la journée entière au bourg, se contentant, pour le repas de midi, de maigres provisions que les plus favorisés partageaient avec les pauvres. Le soir venu, ils rentraient dans la même attitude de recueillement ; de nombreux groupes récitaient le chapelet.

A l'église il faut se tasser, souvent rester debout : pour ménager la place on a dû enlever bancs et chaises. Laissant un confrère annoncer les grandes vérités, dans la méditation du matin et le sermon de quatre heures, le P. Rot s'est réservé les conférences ou les instructions familiales. « De

sa voix forte et timbrée, il fait resplendir la doctrine chrétienne aux yeux de l'âme avec le même éclat que le soleil fait resplendir les objets matériels aux yeux du corps. Les auditeurs sont là, les yeux braqués sur le prédicateur, l'oreille tendue, les lèvres entr'ouvertes comme pour saisir plus sûrement toutes ses paroles et leur ouvrir le chemin du cœur » (1). La séance dure une grande heure, elle se répètera quatre fois par jour. Si jamais l'intérêt semble languir, le prédicateur entonne un refrain que la foule reprend en chœur et le sermon continue.

En Basse-Bretagne, le chant est un élément essentiel de la mission : on chante les prières du matin et du soir ; on chante pendant la messe de règle ; on chante les mystères du rosaire ; on chante avant et après les sermons. On chante au cours de la procession, chaque soir avant le sermon de quatre heures. Le P. Rot le répétait : « *Eur mision eb can, eur mision maro* : mission sans chant, mission morte ». Il ne s'agit pas de faire exécuter, par des voix exercées, un morceau de musique ou un chant compliqué ; tout le monde doit chanter, hommes et femmes. Dès 1854, le P. Rot publiait un recueil qui devait avoir de nombreuses éditions. Ce recueil comprenait les cantiques les plus populaires, quelques-uns d'ailleurs de sa composition.

Commencé en chaire, le travail de la mission se poursuit au confessionnal. Le P. Rot s'y comportait sans doute en juge, soucieux d'aider le

(1) *Feiz Ha Breiz*, mission de Locudy, 1865.

pénitent à voir clair dans sa conscience, à faire l'aveu de ses fautes, mais plus encore en père et en médecin, jaloux d'arracher l'âme au mal, de *l'accrocher au ciel*. Il était plus occupé de l'avenir que du passé du pénitent.

La communion générale pour chaque groupe avait lieu le samedi. Le P. Rot veillait à l'ordre parfait du dernier exercice.

Mission des défunts et des enfants. Fête de clôture

Une journée entière, le mercredi ou le jeudi, était réservée pour les trépassés. Ce jour-là, les vivants doivent porter *leur part de mission* aux morts. Le matin, messe solennelle avec diacre et sous-diacre, et sermon sur le purgatoire. La procession du soir se faisait au cimetière.

Personnellement le P. Rot s'en tenait là. Dans la Haute-Cornouaille, quelques chefs de paroisse organisaient une cérémonie plus lugubre, un *enterrement de reliques* (au sens étymologique du mot). A propos de la mission de Locarn (1866) le P. Kervennic s'en explique en ces termes : « Le jour consacré aux défunts, dès le matin, le catafalque est dressé au milieu de l'église. Il est couvert de têtes de morts : véritable pyramide de reliques. Le soir pour la procession, enfants, hommes, femmes, prêtres passent devant le catafalque : chacun prend en main un de ces ossements. Au chant du *Miserere* et du répons *Requiem æternam*, on se rend jusqu'à la fosse préparée pour les recevoir.

Devant cette fosse, un crâne en main, l'un des missionnaires fait une allocution. On entonne le cantique du purgatoire, cantique à la mélancolie saisissante : et chaque fidèle de déposer dans la fosse la relique qu'il porte ». Si l'enterrement des reliques était chose relativement rare, le sermon donné au cimetière par le prédicateur debout sur une tombe, un crâne en main, était chose courante. Craignant que « la sensibilité ne domine la raison », notre missionnaire ne tenait pas à provoquer de telles émotions.

Le P. Rot réservait toujours l'après-midi du samedi pour les petits enfants. Écoutons un témoin de la mission de Loctudy (1). « Tous les enfants n'ayant pas fait leur première communion étaient convoqués : depuis le berceau jusqu'à 10 ans, nul ne restait sourd à l'appel. Ils arrivaient joyeux, endimanchés, les uns portés entre les bras de leurs pères et mères, ou suspendus à leurs vêtements, les autres donnant la main à leurs frères ou sœurs plus jeunes. Ils sont plus de quatre cents : les plus grands sont placés sur des bancs devant le chœur, les garçons d'un côté, les filles de l'autre ; les parents, les plus petits sur leurs genoux, se groupent tout autour. *Setu ar misioner bras*, voici le grand missionnaire : tous les yeux se fixent sur le P. Rot. Une courte prière et la séance commence. » C'est un catéchisme, mené de main de maître, adapté à de jeunes intelligences, une classe

(1) Mission de Loctudy. *Feiz ha Breiz*, 1865.

où les élèves ont un rôle actif, une lutte entre deux camps où les *Ia* et les *Nan* (les oui et les non) s'entrechoquent, où la victoire est vivement disputée. Du reste, tout le monde est récompensé : abondantes distributions d'images, de médailles et parfois de gâteaux. Le pasteur donne la bénédiction de l'Eglise à ses agnelets ; Notre-Seigneur sort lui-même de son tabernacle pour les petits qu'il aimait à presser sur son cœur. Parents et enfants se retirent ravis. Par une leçon de choses plus éloquente que tous les discours, le P. Rot a montré aux parents comment ils doivent catéchiser leurs enfants.

*
**

Chaque mission se termine par une fête : souvent une érection de croix, à tout le moins une grande procession. Le P. Rot y tient. Il veut une manifestation de foi et de piété, où règne l'ordre, où la prière et le chant s'élèvent ardents vers le ciel. Assurément, comme les autres directeurs de missions, il devra compter avec les intempéries. Fort de sa confiance en la Très Sainte Vierge, et en saint Joseph, il capitule rarement. C'est la clôture de la mission de Plouguerneau (1860). Une grande procession a été annoncée. La pluie tombe et menace de persister jusqu'au soir. Devant une nouvelle statue de la Sainte Vierge dressée dans le chœur, la foule envahissant l'église supplie la Reine du Ciel de donner du beau temps. Le P. Rot prie avec les fidèles. Il est prosterné devant la statue ; une voix intérieure semble lui dire : « Mais

je ne suis pas bénite ». Immédiatement le P. Rot procède à la bénédiction, et missionnaires et fidèles redoublent de ferveur. Bientôt le ciel s'éclaircit : la procession peut se dérouler. « Ah ! qu'il est facile, avouait-il, de faire des miracles quand on peut s'appuyer sur la foi de toute une population ». Il n'est pas toujours aussi favorisé. A Loudéac, quatre à cinq mille personnes accourent voir l'érection d'un calvaire : pour la procession, on redit aux femmes l'habituelle défense de prendre leur parapluie. Aucun incident à l'aller et pendant la station. Au retour, hélas ! le ciel ouvre ses cataclysmes, détrempant toilettes et bannières. Sans doute en ce pays français, dont il faisait pourtant l'éloge, la prière du P. Rot n'avait pas trouvé le même appui qu'à Plouguerneau pour conjurer les puissances de l'air.

An tad dir : l'homme d'acier

Cette vie de missionnaire, le P. Rot l'a continuée cinquante ans et plus. De 4 heures du matin à 7 heures du soir, il est au poste, prêchant, confessant, dirigeant le chant, organisant des processions. Pour lui, la fatigue et la douleur ne comptent pas. Octogénaire, donnant une retraite au Séminaire d'Haïti (Guiclan), il se rend à la chapelle pour la première instruction, fait une chute, se casse le bras droit, et... donne son instruction comme s'il n'avait rien d'anormal. Le bras ensuite s'est ankylosé ; il apprend à écrire de la main gauche. A quatre-vingt-huit ans, il répète

à qui veut l'entendre : « Si le travail me fatigue, le repos me tue ». Vraiment il est l'homme d'acier, *an tad dir*, comme l'ont appelé nos braves campagnards.

Même énergie dans son moral pour faire face aux difficultés que suscite tout apostolat. La contradiction elle-même ne fut pas trop pour lui déplaire.

Il advint qu'on reprochât au P. Rot de délaier les tableaux symboliques traditionnels dans les missions bretonnes. Tel de ses confrères partait de ce fait que l'enseignement visuel est aussi efficace que l'enseignement par l'ouïe, et donc on était d'avis de reprendre ces tableaux à deux conditions : les adapter aux temps et aux mœurs, éviter en les expliquant tout ce qui nuirait au sérieux et à la piété d'une mission. Le P. Rot, par principe et sans même faire entrer en compte les excès toujours à craindre, ou les difficultés d'ordre pratique (celle par exemple d'installer ces tableaux dans un endroit vu de tous), le Père s'y est toujours refusé : « N'allons pas, disait-il, détourner de la parole divine l'attention de l'auditeur en la fixant sur une image ». Il faut du reste le proclamer à son honneur, cet apôtre maniait si bien le glaive de la parole qu'il n'avait pas besoin de s'armer autrement pour atteindre l'âme. Sa prédication brossait une suite de tableaux plus lumineux que toutes les peintures.

N'aurait-il pas usé parfois de crudité dans l'expression ? Certes, il n'était pas homme à reculer devant le terme énergique. Il parlait au peuple,

pour se faire comprendre du peuple; il parlait dans une langue qui n'a pas la prudence du français. Disons-le pourtant en toute vérité : il évitait avec soin ce qui aurait choqué l'âme chrétienne.

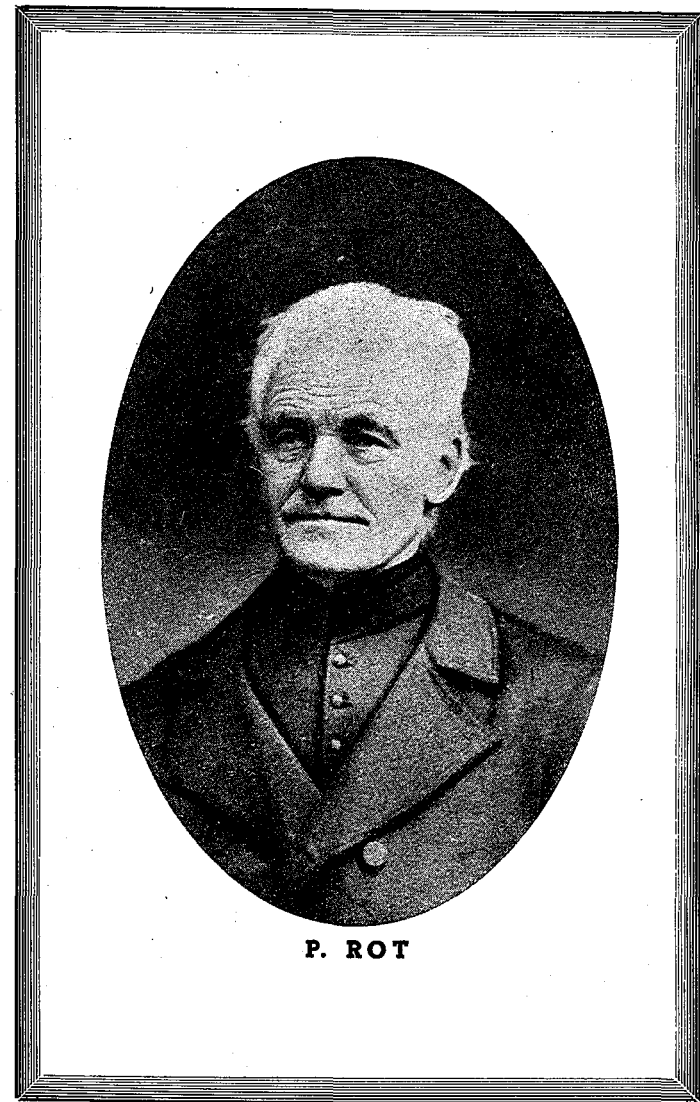
Résultats des missions

Sur l'ensemble des pays évangélisés, les abstentions, somme toute, étaient rares. A Plouguerneau, de cinq à six mille habitants un seul fit défaut: Dans une paroisse au diocèse de Saint-Brieuc l'un des missionnaire trouvait près de l'église un homme quelque peu dépaysé. Après les salutations ordinaires, il lui demanda : « Eh ! bien, mon ami, y aura-t-il plusieurs à manquer la mission ? ». La réponse fut péremptoire : « Mon Père, puisque j'y suis, personne ne manquera ». En certains gros bourgs, parfois trois ou quatre esprits forts n'avaient pas le courage de rompre avec le respect humain.

*
**

Missionnaires et fidèles, l'heure du départ venue, se séparaient à regret. « N'était la fatigue physique, écrit un missionnaire, je craindrais d'avoir eu ma récompense en ce monde. Mon cœur est inondé de consolations. »

Biel ar Pors est un ancien pilote dont la jambe, à la suite d'un accident, a dû être coupée. Il vient d'assister à une mission. On lui demande son impression : « Tenez, dit-il, en montrant son pilon, *Biel ar Pors* ne pleure pas pour rien ; quand on a démaillé la jambe qui a précédé celle-là, je n'ai



P. ROT

pas versé une larme; eh bien! quand je pense à ces hommes-là, je pleure comme un enfant. Ce ne sont pas des hommes, ce sont des anges! ».

Mais la persévérance? Les missionnaires font le possible pour l'assurer. Le P. Rot recommande, à cette intention, quarante jours de prières le soir à l'église ou dans la famille, avec une communion. Le nombre des communions de la quarantaine atteint parfois celui des communions pendant la mission même. Les hommes sont invités à se faire inscrire au *Cahier de Saint Joseph*; c'est attester que sous le patronage du grand Patriarché ils veulent vivre en bons chrétiens.

Le P. Rot fait école : ses conférences

Nombreux étaient les jeunes prêtres, et même les vétérans du sacerdoce, qui venaient assister à ses conférences. Installés tant bien que mal au chœur, ou blottis contre un pilier, ils étudiaient le genre et les procédés du missionnaire, prenaient des notes, consignaient comparaisons et expressions pittoresques. Par leur intermédiaire, il a catéchisé dans de nombreuses chaires sans y monter jamais. On pourrait dire qu'avant l'invention de la *radio*, ses admirables conférences sur les Commandements ont été diffusées. De là vint qu'après quelques années l'auteur se mit en devoir de retoucher son texte. Il faut l'avouer, le second jet n'avait pas toujours la limpidité ni la force du premier. Peut-être pécha-t-il par l'excès même de ses qualités : le flot des images tendait à submerger la pensée.

On peut se demander pourquoi ces conférences n'ont pas été publiées. Les missionnaires bretons ont, en général, peu de loisirs. Le P. Rot, en particulier, était presque toujours en courses apostoliques. Il aurait cru sortir de son domaine s'il eût sacrifié au ministère de la plume celui de la parole auquel il se croyait spécialement appelé : « *misit me evangelizare*, le Christ m'a envoyé évangéliser ». Il aurait pu ajouter : évangéliser les *pauvres*; or les pauvres en ce temps-là ne savaient pas lire.

D'ailleurs à quoi bon publier des conférences universellement connues? Du reste ce n'est qu'à soixante-quinze ans, cédant au désir formel de son Supérieur qu'il les a rédigées (1). Un missionnaire, expert dans la partie, plutôt sévère dans ses appréciations, caractérisait ainsi les conférences du P. Rot : « On y trouve tout ensemble la solidité de la doctrine, la clarté de l'exposition et la pureté du langage ». L'impression dans les divers milieux est également bien rendue par un barde breton, à la fin de la mission de Saint-Laurent en 1855 :

*Prezeg a ra ken distag ha ken skler
Ma gav an holl he gentelio re ver...
N'hen deuz biskoas beleg all, d'am c'hreden
Baradozet ken prim ar gristenien.*

(1) Le manuscrit avait été donné à son neveu, M. le chanoine Ollivier, Supérieur de Plouguernevel. La maison de Quimper en possède une copie. Le copiste s'est permis de modifier ici et là l'orthographe et les expressions du Père.

« Sa parole est si nette, si lucide, que ses leçons finissent toujours trop tôt... Jamais prêtre, à mon avis, ne l'a égalé pour ouvrir aux chrétiens les portes du ciel, *pour les paradisier.* »

Les retraites de Saint-Joseph

Pour préparer les Bretons de Quimper au devoir pascal, le P. Rot leur ménagea, en 1862, une retraite à Saint-Joseph. Cette retraite ne comprenait que deux exercices par jour, l'un à 4 h. 1/2 du matin, l'autre à 7 heures du soir. Dès la seconde année, on y accourut des paroisses voisines, les hommes plus nombreux que les femmes; pour ne pas manquer l'instruction du matin, ceux-là passaient la nuit en ville. La troisième année, on organisa deux retraites, l'une pour les femmes, l'autre pour les hommes, comprenant chacune toute la semaine, à raison de quatre ou cinq exercices par jour. « Le succès dépassa toutes les espérances. Huit cents femmes se présentèrent pour la première huitaine. » Huit cents! « C'était une rude besogne, déclare l'un des missionnaires. Il fallait prêcher, prêcher encore, soutenir sans cesse le chant de nos cantiques bretons qui donnent tant de vie à nos œuvres; puis tout ce monde demandait à se confesser plusieurs fois, car on prétendait faire les choses en règle. Pour suffire à la tâche, toute la résidence dès lors fut mise à contribution. Les femmes qui, à l'usage de leur langue maternelle, joignaient l'art d'estropier quelques mots français devinrent les ouailles de nos Pères français; le nombre n'en était pas grand : on n'aime à se

confesser que dans la langue où on a péché. Les autres s'adressaient aux Pères bretons. A la fin de cette première retraite, nous étions tous harassés. La seconde semaine fut encore plus accablante. Neuf cents hommes avaient répondu à l'appel. Ils venaient de cinq à six lieues à la ronde. Pour les caser, il fallut vider notre petite chapelle de toutes ses chaises. Au cours des processions qui se déroulaient dans le jardin, leurs voix se faisaient entendre aux extrémités de la ville. Nous fîmes de notre mieux, la grâce fit le reste. Nous fûmes contents, et j'aime à croire que Dieu l'aura été aussi, car ce monde y allait de grand cœur. »

L'expérience était faite : ces retraites pascales étaient vraiment salutaires aux âmes. Elles seront maintenues, bien qu'il faille, vers la fin du carême, retenir à la résidence presque tous les Pères. La nouvelle chapelle une fois livrée au culte, on comptera jusqu'à douze cents hommes et treize cents femmes.

L'entreprise rencontrait des difficultés; elle fut en butte aux contradictions. Sans prétendre faire œuvre parfaite, le P. Rot essayait de résoudre les unes, de répondre aux autres. Les retraitsants logeant en ville, n'y avait-il pas à craindre des excès de boisson? Le P. Rot demandait aux hommes de la même paroisse ou du même quartier de se réunir dans la même maison, d'y choisir un chef de groupe, responsable du bon ordre et de la bonne tenue. Il faut l'avouer à leur honneur, bien rares étaient ceux qui s'oubliaient et même il n'y en avait plus un dès que la retraite était commen-

cée. — Et le fait d'attirer à Saint-Joseph pour les Pâques des individus qui auraient, en de meilleures conditions, communié dans leur paroisse ? La réponse était facile : beaucoup de ces hommes ne se seraient pas présentés à leurs prêtres, ou s'ils s'étaient présentés auraient été écartés d'emblée. D'ailleurs ils étaient invités à communier le lendemain dans leurs paroisses : la plupart obéissaient à la recommandation.

En 1868, Mgr Sergent vint lui-même distribuer la communion aux onze ou douze cents hommes qui avaient suivi la retraite. Rencontrant deux jours après le P. Rot : « Mais, mon Père, lui dit l'Evêque, vous faites des merveilles à Saint-Joseph. — Oh ! Monseigneur, des merveilles, non ; nous avons essayé de faire un peu de bien. — Vous pouvez dire que vous en avez fait beaucoup ».

Le P. Rot tout à tous : dévotion à Saint Joseph

Rien encore n'arrête le P. Rot quand il est question d'assistance spirituelle aux enfants et aux ignorants. Lui si personnel, il confère volontiers avec les hommes d'expérience et les supérieurs ecclésiastiques sur la meilleure façon d'y procéder. Il recommande ce ministère à ses amis du sacerdoce, comme aux congrégations enseignantes. Partout où il passe, il essaie de découvrir, de grouper, de former quelques sujets aptes à pratiquer ce qu'il appelle le *zèle horizontal*, celui qui s'adresse aux égaux ou aux personnes de la condition, ajoutant au *zèle vertical*, celui des Supérieurs.

A quatre-vingt-sept ans, malgré l'ankylose du bras, il prend la plume ou le crayon pour rédiger un petit catéchisme breton, *an doctrin Gristen e komsou berr ha skler*. Le travail, resté à l'état d'ébauche, tel quel donne une nouvelle preuve de cette ardeur à répandre la doctrine chrétienne. Peu de religieux de la Compagnie ont mieux réalisé la pensée de saint Ignace sur l'obligation de catéchiser les enfants et les ignorants.

Par vocation spéciale, il allait aux âmes nécessiteuses : les autres, disait-il dans son franc parler, trouvent toujours assez de directeurs. Dieu pourtant lui donna de rencontrer, dans tous les milieux, des consciences d'élite, et peut-être d'autant plus qu'il les recherchait moins. Dans le diocèse de Saint-Brieuc, il avait vu à l'œuvre le Tiers-Ordre de Saint Jean Eudes, appelé Société du Cœur de la Mère Admirable. L'un des membres étant venu habiter Quimper, le P. Rot en fit la cheville ouvrière d'un groupe qu'il dirigea. Ce groupe, à défaut du nombre, comptera des âmes bien unies à Dieu, prêtes aux sacrifices, exerçant une action salulaire.

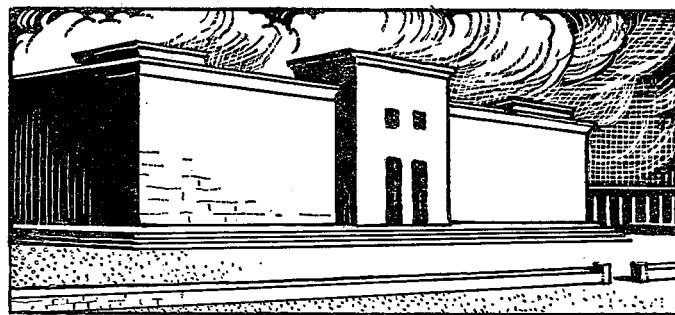
Dans le monde, dans les communautés religieuses aussi, on lui témoigne une très grande confiance ; sous son contrôle, une âme devra se conduire d'après les données de la foi, du bon sens, et non par les soubresauts de la sensibilité. En 1872, les Carmélites de la rue Denfert (Paris)

recouraient à son zèle ; parce qu'elles ont sténographié sa retraite, nous leur devons de connaître la doctrine spirituelle du missionnaire breton.

Dans le clergé des deux diocèses de Quimper et de Saint-Brieuc, il compte des admirateurs et des amis fidèles : à Saint-Brieuc, M. Chatton, doyen du chapitre ; à Quimper, M. Chesnel et M. de Lézéleuc : celui-ci, devenu évêque d'Autun, maintiendra avec lui les relations les plus cordiales.

Bien qu'il ait à porter comme directeur de mission tant d'occupations accablantes, il remplit encore divers emplois à la résidence : procureur, ministre, père spirituel ; à deux reprises (1865 et 1876), il en est vice-Supérieur.

Dans une maison où comme Patron saint Joseph était vénéré et invoqué par tous, le P. Rot ne prétendait certes à aucun monopole. Il avait fait pourtant de saint Joseph son propre saint ; c'est son amour du grand patriarche qui lui a dicté les strophes si pleines de doctrine, si harmonieuses du cantique *Sant Joseph, pried Mari*.



« Ils le trouvèrent au temple ».

St Luc, 2-46.

CHAPITRE VIII

LES CONSTRUCTIONS

Les PP. Delvaux et Levé : les projets

Dans les derniers jours de septembre 1862, la résidence célébrait les noces d'or sacerdotales du Supérieur. Clergé et fidèles venaient nombreux de la ville témoigner aux Pères leur sympathie. Six maisons de la Compagnie s'y trouvaient représentées : autant de preuves de la vénération qui entourait le Jubilaire.

Ce héros de la fête était le P. Philippe-Eugène-Joseph Delvaux, né à Rochefort (Belgique) le 1^{er} février 1787, ordonné à Paris en 1812, entré dans la Compagnie en 1819.

Dès 1824, il était Supérieur du Petit Séminaire d'Aix-en-Provence. Désigné en 1829 pour gouverner la mission du Portugal, soixante-dix ans après l'expulsion violente il faisait rentrer dans ce royaume les frères de François-Xavier ; à Pombal même, il célébrait la messe anniversaire sur les restes du marquis de Pombal leur persécuteur : ces restes attendaient depuis cinquante ans les honneurs de la sépulture. A deux reprises, le P. Delvaux dirigea, d'une main d'ailleurs habile, le collège que les Jésuites Français avaient établi à Brugelette, en Belgique. Entre temps, il avait gouverné la résidence de Nantes, qui l'appelle son second fondateur. Quand on ouvrit en 1854 l'école Sainte-Geneviève à Paris, rue des Postes, il en fut le premier Supérieur. Belge fêru de liberté, il avait bataillé, plus hardi que Veuillot lui-même, pour la liberté d'enseignement. Homme d'initiative, il se montrait des plus ardents à lancer les Pères de France dans l'apostolat de la presse, préparant ainsi la fondation des *Etudes*. Enfin il gardait une dévotion très fidèle à saint Joseph, patron de la Belgique, et son propre patron : Philippe-Joseph.

A Brugelette, quand le collège fut menacé, il avait fait vœu d'ériger au Saint un oratoire et c'est — dans la maison de campagne du collège — le sanctuaire de Bauffe qui atteste, avec la puissante bonté de l'époux de Marie le zèle du Supérieur quêtant les ressources et assez ingénieux pour obtenir que le R. P. Général lui-même bénisse la première pierre de l'autel.

A peine nommé Supérieur de Quimper (28 septembre 1860), le P. Delvaux prend à cœur l'extension du même culte. La résidence est très dépourvue : il s'adresse à saint Joseph et les secours arrivent. Il établit une association en l'honneur du grand Saint, et les inscriptions se multiplient.

Sous son mandat, l'idée de construire une nouvelle chapelle prend corps. Il autorise, d'ores et déjà, les missionnaires à solliciter des aumônes. Il prêche d'exemple et s'adresse aux anciens élèves de Brugelette : la famille du baron de Lépine entre autres répond généreusement à son appel.

Il n'eut pas à pousser plus loin les démarches. En septembre 1863, il recevait un successeur et restait dans la maison comme Père spirituel. Plus que jamais, on vit en lui la piété, l'énergie exemplaires d'un religieux exact à observer la règle. Le 21 février 1865, il rendait à Dieu sa grande âme : au cimetière Saint-Marc, son nom ouvre le nécrologe des enfants de la Compagnie tombés à Quimper au service du divin Maître.

*
**

Le successeur du P. Delvaux, le P. Placide Levé, n'était pas un inconnu dans la résidence qu'il avait déjà gouvernée de 1858 à 1860. Douzième enfant dans une famille profondément chrétienne des Sables-d'Olonne, brillant élève au Séminaire Saint-Sulpice, il avait passé par l'évêché de Luçon comme secrétaire, puis au Grand Séminaire comme professeur d'Ecriture Sainte. On le savait homme

de doctrine, travaillant bien ses sermons, les écrivant toujours jusqu'au dernier mot; homme d'expérience, serviable; il fut dans la Compagnie un prédicateur tout désigné pour les retraites ecclésiastiques. Pour s'y adonner plus complètement, il avait demandé à être relevé de sa charge de Supérieur du noviciat d'Angers (1). Cependant à Quimper, comme à Lille, il cumula encore les fonctions de Supérieur et de prédicateur. Dès le début de son deuxième mandat à Saint-Joseph, il doit trancher la grosse question des constructions.

*
**

Les raisons de bâtir étaient nombreuses, elles étaient de poids. Bien qu'une première fois agrandie en 1851, la chapelle demeurait notoirement insuffisante; malgré les réparations on la voyait toujours en mauvais état, humide, les murs salpêtrés. La résidence vivait à l'étroit : chaque année, on devait renouveler de coûteux aménagements. Pourtant n'était-il pas question d'y ouvrir un noviciat pour les Frères Coadjuteurs? Mais les ressources faisaient défaut. Fructueuses pour les âmes, les missions bretonnes n'alimentaient guère la caisse de la maison. La dernière tranche de la somme due au Séminaire pour l'achat de la pro-

(1) Le P. Levé avait déjà rempli la même charge à Vannes. C'est là, sans doute, qu'on lui demanda d'écrire la vie de Madame Molé, la fondatrice des religieuses de la Charité de Saint-Louis, plus connues sous le nom de Sœurs du Père Eternel.

priété n'était pas encore soldée. Rome aussi bien que Paris mettaient en garde contre la course aux constructions, comme si les religieux se laissaient tenter de vouloir faire toujours plus beau, plus grandiose.

Après bien des délibérations, et notamment une consulte convoquant tous les Pères de la maison, le 9 novembre 1863, le P. Levé adressait un rapport aux Supérieurs majeurs. Sur dix Pères, neuf demandaient une nouvelle chapelle; tous étaient d'avis d'agrandir la résidence, mais attendaient le plan et le devis de la chapelle pour se prononcer sur l'importance des travaux. Quant aux ressources, on compterait sur saint Joseph qui depuis vingt-deux ans n'avait jamais fait défaut; son culte ne devenait-il pas, chaque jour plus populaire?

Le 12 décembre, au nom du R. P. Général le P. Rubillon, Assistant de France, réclamait, avec d'autres précisions, un plan détaillé et un devis consciencieux. En avril 1864, l'architecte désigné, le P. Tournesac était sur place. Il dressait successivement trois plans *d'église orientée* (il soulignait ce mot *orientée*). Il répondait ainsi aux exigences du P. Supérieur. Le P. Levé, fervent liturgiste, se faisait une obligation de tourner le sanctuaire vers l'est, du côté du soleil levant. Les Pères les plus graves n'admettaient pas le bien fondé de pareilles exigences. Ils faisaient remarquer que les trois grandes basiliques romaines (*intra muros*) n'étaient pas orientées. Ils insistaient sur les inconvénients: si la nef avait l'exposition sud, les rayons du

soleil ne pénétreraient plus dans l'intérieur de la résidence; la déclivité du terrain rendrait l'accès de la chapelle difficile et les travaux coûteux. Au contraire, exposée à l'est, l'église préserverait du vent glacial la résidence, permettrait au soleil de l'inonder de ses rayons; le portail au sud donnerait de plain-pied sur la rue, la sacristie au nord communiquerait directement avec les cellules des Pères. Les meilleures raisons se brisèrent contre la ténacité du liturgiste. Le P. Levé adopta et fit adopter le plan daté du 23 août 1864. Ce plan comportait une église orientée qui, longeant la rue, formerait l'aile sud du couvent; touchant le sanctuaire une sacristie, puis à l'est une aile aménagée en galerie rejoindrait par un pavillon l'ancienne maison. En deçà du portail, en retrait, un autre pavillon servirait de parloir et serait l'amorce d'une future aile ouest.

Le P. Tournesac : les travaux

Le P. Tournesac, choisi comme architecte, aurait pu s'approprier la parole du Psalmiste : « J'ai chéri, Seigneur, la beauté de votre maison ». Un jeu de mots courait, de l'évêque de Poitiers, désignant le P. Tournesac : « Impossible de trouver un prêtre *plus édifiant* ». Mgr Pie faisait allusion aux soixante et quelques édifices de caractère religieux dus à son talent. L'incident qui fortuitement aurait déterminé cette vocation d'architecte se racontait ainsi : l'abbé Tournesac, vicaire au Mans, regardait des ouvriers travailler à bâtir un pont. « Ce pont, dit-il, ne tiendra pas. —

Comment ! » reprend l'ingénieur vexé de s'entendre faire la leçon. A bref délai, le pont s'effondrait. Reconnaisant les aptitudes de l'abbé, cet ingénieur, sans rancune, lui donna bénévolement des leçons de technique.

L'évêque ne tarderait pas à lui conférer, avec un camail de chanoine, le titre d'architecte diocésain. Le Gouvernement même le nommait inspecteur des monuments historiques.

A quarante-sept ans, le chanoine Tournesac entra dans la Compagnie. Il y continua ses travaux, pratiquant son art comme un apostolat : « une belle église, disait-il, est une prédication permanente ».

Parmi ses chefs-d'œuvre, citons les sanctuaires de la rue de Sèvres à Paris, de la rue Dugommier à Nantes, du collège Saint-François-Xavier à Vannes. L'évêque de Quimper l'avait consulté pour la



P. TOURNESAC

restauration de la cathédrale; à Brest, la résidence était par lui dotée d'une chapelle (aujourd'hui dans l'enclos du Petit Lycée), comme aussi l'hospice de Plougastel-Daoulas.

Les travaux de Saint-Joseph commencèrent à la fin de l'été 1864 : on érige d'abord le pavillon et la galerie à l'est, servant de chapelle provisoire, celle-ci permet aux Pères d'exercer leur ministère pendant que l'on construit. Après quoi c'est le tour du pavillon ouest (porterie et parloir). Bientôt la vieille chapelle, élevée en 1654 par les Cordelières, tombe sous la pioche des démolisseurs. Le 28 août 1865, on jette les fondements de la nouvelle bâtisse. La bénédiction de la première pierre est célébrée le 18 octobre. Sous cette pierre, on dépose, enfermés dans un étui de métal, quelques pièces de monnaie et un parchemin ainsi libellé :

L'an de grâce 1865, le 18^e jour d'octobre,
Sa Sainteté le Pape Pie IX gouvernant
l'Eglise de J.-C.,
Monseigneur Sergent étant évêque de Quimper,

Napoléon III, Empereur des Français,
Le T. R. P. Beckx, Général de la Compagnie
de Jésus,

Le R. P. Armand de Ponlevoy, Provincial
de la Province de Paris,

Le P. Placide Levé, Supérieur de la Résidence de Quimper,

a été posée, avec les cérémonies requises, la
première pierre de notre église dédiée à saint

Joseph, sur l'emplacement d'une ancienne
église dédiée au même Saint.

Dès septembre 1867, le gros œuvre est fini ; la chapelle peut enfin être livrée au culte le 23 février 1868 (dimanche de la Septuagésime) ; sur la vaste sacristie hexagonale monte un étage ; les deux tribunes superposées, au fond de la grande nef, sont construites à leur tour. On procède en dernier lieu à l'aménagement de la galerie, naguère église provisoire : elle est coupée dans le sens de la hauteur, devenant bibliothèque en-dessus, en bas chapelle domestique.

Comme de sa résidence, Paris, le P. Tournesac dirigeait de nombreux chantiers, il ne pouvait faire à Quimper que des apparitions rares. (En 1867, pour deux ans, il sera néanmoins affecté à Saint-Joseph). Aussi se plaignait-il de n'avoir à Quimper aucun représentant qualifié. Le F. Audouin, sur lequel on aurait pu compter à bon droit, recevait une autre destination. Tombé d'autre part sur la brèche, au cours d'une mission dans la Mayenne, le P. Levé avait rendu le dernier soupir à Saint-Michel de Laval, le 1^{er} janvier 1866 ; or l'intérimaire à sa place, le P. Rot, travaillait toujours en mission. La besogne allait donc incomber au P. de Saint-Alouarn, qui précisément inaugurerait à Saint-Joseph son troisième et dernier séjour. Etant d'ailleurs procureur de la maison, il avait l'administration de la caisse.

Parmi ses collaborateurs, le P. Tournesac rendait bon témoignage aux ouvriers quimpérois : consciencieux, lents mais constants dans l'effort.

Bref, si quelques défauts auraient par la présence de l'architecte pu être évités, restait que l'entreprise avait été bien menée.

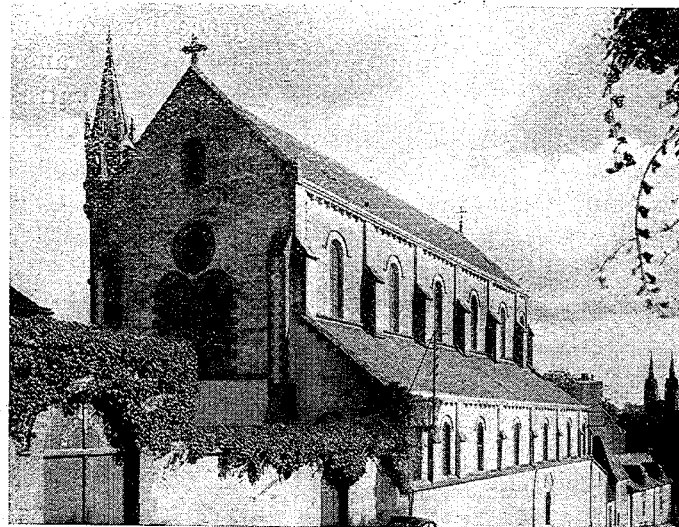
*
**

En septembre 1866, le P. Kervennic est nommé Supérieur. Pour lui, quand il s'agit du sanctuaire, rien n'est trop beau. Et c'est d'abord l'acquisition d'un autel en cuivre doré, finement ciselé, orné sur le devant de bas-reliefs qui figurent le Sauveur du monde, souverain prêtre; auprès de lui les sacrificateurs de l'Ancien Testament Abel et Aaron, Abraham et Melchisédech. Bientôt sont installés, pour décorer et éclairer de chaque côté le chœur, une paire de lustres de prix; la double rangée de fenêtres dans l'abside est garnie de vitraux.

Les ressources : le petit sou des pauvres

Le P. Tournesac était soucieux avant tout de donner à ses œuvres un cachet de perfection; aurait-il par suite mérité le reproche (car on le lui a fait) de n'avoir pas su « compter avec l'argent »? Lui-même racontait volontiers cette anecdote. Une gouvernante de presbytère croyant savoir que pour les dépenses l'architecte « allait fort », de poser sans détour la naïve question: « Mais, Monsieur, quel est donc votre vrai nom, celui que vous portiez avant de faire ce métier? ». Elle s'imaginait que « *Tournesac* » était un sobriquet, symbole de facilité à vider l'escarcelle... Dans l'entreprise de Quimper, ce ne fut certes pas un reproche mérité.

Le Père s'est plaint souvent qu'on ait conclu des marchés ou payé des notes sans contrôle de sa part et il n'a pas hésité à baisser les prix. Il le faisait par motif de conscience: « Au tribunal de



Chapelle Saint-Joseph (vue extérieure)

Dieu, disait-il, j'aurai à rendre compte des comptes non vérifiés ».

*
**

Nous en conviendrons : les travaux accomplis à Saint-Joseph, depuis 1864 jusqu'à 1869, ont entraîné malgré tout, de grandes dépenses. On peut les estimer formidables pour l'époque et pour une petite résidence. D'où venaient donc les res-

sources ? Des familles à l'aise ont fait des aumônes et leur nom mériterait bien d'être gravé sur le marbre. Mais comme le proclamait le P. Kervennic, la chapelle Saint-Joseph est avant tout l'œuvre des petites gens. Sur le fronton, on aurait pu graver : *Ex ære pauperum*, Elevé grâce au sou du pauvre. C'est bien sou par sou que cent-quarante mille francs ont été recueillis. On venait de quatre, cinq, six lieues à la ronde déposer, avec quelque requête, une obole dans le tronc de saint Joseph. Les jours de marché, c'était la ruée vers la résidence : on jetait les péchés aux pieds du confesseur, et *Guenneq ar chans*, le petit sou du bonheur aux pieds du Saint Patron (1).

« Les pierres de l'édifice, ajoutait le P. Kervennic, sont plus précieuses que les perles et les diamants, car elles représentent des sacrifices parfois héroïques ». Telle personne du peuple, après avoir travaillé toute la journée pour assurer le pain de la famille, se faisait la nuit garde-malade ou veillait les morts, afin d'apporter sa pierre à Saint-Joseph. Telle autre se contentait à longueur d'année, de la soupe du pauvre : *Souben an tri zraïc, dour, bara, holenn* (2). Encore craignait-elle de satisfaire sa gourmandise, « car, disait-elle, le préfet lui-même ne mange pas de

soupe si bien apprêtée ». Elle trouvait ainsi moyen d'épargner 45 francs au profit de Saint-Joseph. On a vu des mendiants vider leur escarcelle dans le tronc du Saint. D'autres, avec l'aumône de personnes plus favorisées et toujours au profit de Saint-Joseph, affrontaient la fatigue de longs pèlerinages aux chapelles de Saint-Mathurin ou de Saint Diboan.

Dans leurs expéditions apostoliques, autant que la discrétion le permettait, les Pères sollicitaient des aumônes. Le P. Le Forestier trouvait des accents pathétiques pour plaider la cause de saint Joseph. Rarement il rentrait de missions sans avoir à lui offrir quelques centaines de francs. Témoins de la générosité des fidèles, touchés de leurs sacrifices, les religieux de la résidence (Pères et Frères) de grand cœur faisaient plus modeste encore leur train de vie ; ainsi, dans la mesure du possible, on renonçait à ces petites fêtes, qui viennent de temps à autre varier l'ordinaire dans les communautés.

Pourtant, en plus des aumônes recueillies, la maison dut emprunter. Les travaux finis et payés, la caisse est vide, les dettes restent considérables ; le P. Procureur alors s'exclame : « O triste état de notre résidence ! Nous allons à la ruine ; qui donc nous aidera ? ». Mais au souvenir du passé, il se ressaisit : « Puissant saint Joseph, écrit-il, venez à notre secours ». Et de fait, la nouvelle statue du Saint portait ces inscriptions : en haut, Saint Joseph de Bon-Secours ; au bas : Allez à Joseph.

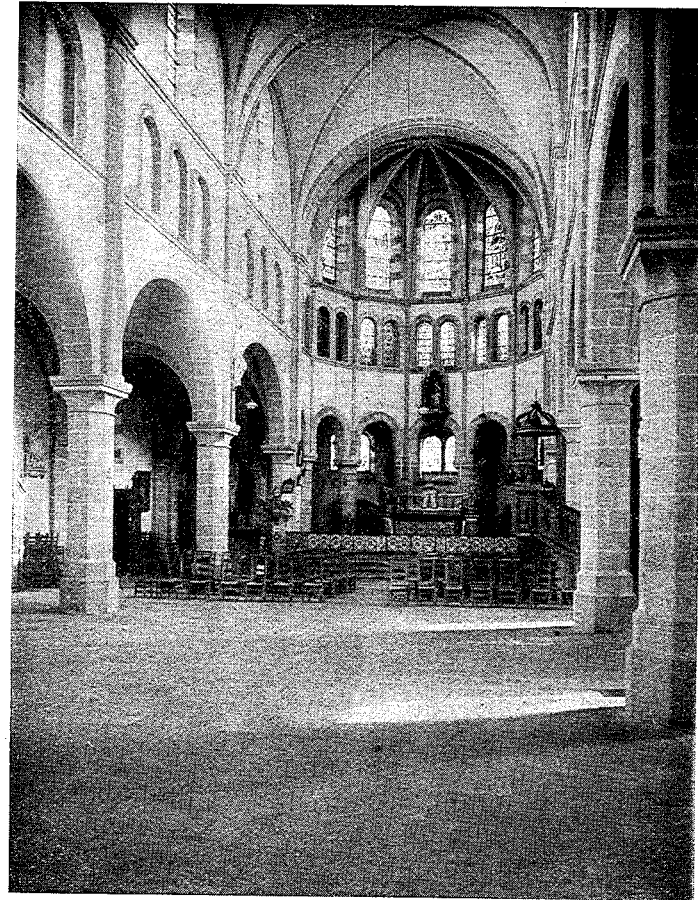
(1) Allusion à la coutume qu'on avait jadis en Cornouaille de donner un sou au pauvre ou d'échanger une petite pièce avec le contractant, quand on concluait un marché, afin que le ciel en assure la réussite ou bénisse le résultat.

(2) Le petit potage aux trois ingrédients : l'eau, le pain, le sel.

A l'heure et de la façon voulue par Dieu, saint Joseph interviendrait. En attendant il soutenait le moral du Procureur.

L'œuvre du P. Tournesac

Viollet-le-Duc appréciait le *Gesù* de Paris en ces termes : chef-d'œuvre de l'art gothique moderne. Saint-Joseph de Quimper serait à ranger au moins parmi les belles églises d'inspiration romane. Telle était la pensée d'un connaisseur : Mgr Sergent, le jour de la bénédiction, félicitait l'architecte d'avoir mené à bien son travail, les Pères de posséder leur nouvelle chapelle. Les dehors en sont imposants, l'intérieur produit une impression meilleure encore. Comme dans toutes ses œuvres, le P. Tournesac à la solidité de l'édifice a su allier une sobre beauté due à des lignes pures dans un ensemble harmonieux. Les chapiteaux sont bien sculptés, la taille des pierres, irréprochable. On estimera les proportions assez vastes, par le fait que les trois nefs peuvent contenir douze cents personnes assises, et que les tribunes en recevraient deux cents. Pour donner à l'œil pleine satisfaction, l'artiste contemporain souhaiterait un vaisseau plus long et moins large, des tribunes dégagées, un crépissage pas aussi clair. Il voudrait partout des vitraux conformes aux données de l'art moderne. En attendant de réaliser pareil désir, les verrières ont du moins l'avantage de rappeler au fidèle les principales scènes de la Sainte Famille. Le visiteur, homme



Chapelle Saint-Joseph (vue intérieure)

+

Hoc altare

anno Dni MCCCCLXIX IV die

novembris consecratum fuit in

honore Sti Josephi, Sponsi B. V. Mariæ.

+

Atque ibi

Sunt conditæ reliquiæ Storum

Martyrum Stephani protomartyris

Laurentii diaconi et Sebastiani.

de goût, admire la belle richesse du maître-autel et du rétable de Saint-Joseph; il formulerait un vœu : mettre cette statue en un jour plus favorable dans une niche faisant corps avec le monument et s'accordant à l'édifice.

Consécration de la chapelle

La consécration, fixée au jeudi 4 novembre 1869, fut faite par Mgr Sergent, en présence du R. P. Armand de Ponlevoy, Provincial, du P. Studer, du P. Marc Le Gall et d'un nombreux clergé. L'inscription à l'arrière de l'autel en rappelle le souvenir.

On avait annoncé pour 4 h. 1/2 un sermon de M. de Lézéleuc, chanoine et vicaire général, puis la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement. A 4 heures plus une place ne restait vide : les trois nefs et les deux tribunes étaient pareillement comblées. Avec sa science historique d'ancien professeur du Séminaire, son apostolique éloquence et l'ardeur d'un cœur reconnaissant envers la Compagnie dont il avait été l'élève à Vannes et à Rome, le futur évêque d'Autun brossa un merveilleux tableau de l'évangélisation de la Bretagne. Il insistait sur le rôle que les missionnaires Jésuites y avaient tenu et l'exposait en pleine lumière (1).

(1) L'année précédente, la mission dans les trois paroisses de Quimper avait été prêchée par les Pères de la Compagnie. Le P. de Bengy, le futur martyr de la Commune, prêchait à la Cathédrale.

Pendant la bénédiction du Saint-Sacrement, d'innombrables flambeaux illuminaient le chœur; ainsi fut-il donné à tous les assistants de contempler le maître-autel opulent, le beau rétable où se dresse la statue. Saint Joseph, notre Patron aimé, ayant enfin à Quimper un sanctuaire digne de lui, les fidèles y viendront plus nombreux, plus confiants que jamais; en se multipliant, les ex-voto proclameront qu'on n'invoque jamais en vain saint Joseph de Bon-Secours.



« N'est-ce pas le fils du charpentier ? »

St Mathieu, 13-55.

CHAPITRE IX

TRISTESSES ET CONSOLATIONS

Saint Jean Chrysostome remarque à propos de saint Joseph que Dieu fait de la vie de ses serviteurs comme un tissu admirable de biens et de maux. Dans la décade 1870-1880, la bonté de Dieu en a usé ainsi envers la résidence Saint-Joseph.

Deuils : Patrie - P. Le Gall - Mgr Sergent

Les événements de 1870-1871 y jetèrent, comme ailleurs, un voile de tristesse sur les âmes. Un pavillon de la maison fut affecté aux militaires blessés ou malades. Quimper ne connut pas de troubles : les Pères purent donc continuer leurs travaux apostoliques. Un jeune religieux — enfant de la campagne landernéenne — le Frère Jaouën,

venait de faire, à Saint-Joseph, ses premières armes de cuisinier. Appelé dans la Capitale, il faillit être victime de la Commune avec le P. Olivaint, son Supérieur. Pour se dédommager du martyre sanglant, le saint Frère acceptera, de grand cœur, le martyre quotidien. C'est à petit feu devant un fourneau qu'il le subira : de longues années cuisinier du noviciat, il rayonnera l'édification pour tous, une crainte révérentielle pour les novices sous ses ordres.

Avec le clergé de Quimper, la Province de Paris, les Pères de Saint-Joseph pleurèrent le P. Le Gall, mort le 27 août 1870, à l'âge de 35 ans à Coblenze, chez les Jésuites Allemands. Par sa naissance, par son titre d'ordination il appartenait au diocèse. L'abbé A. Mauduit l'avait adopté enfant pauvre et jeune choriste de la Cathédrale, « pour faire œuvre d'éducation chrétienne ». Saint-Joseph peut cependant le réclamer comme sien : de bonne heure, il fréquenta la maison ; le P. de Saint-Alouarn fut son premier confesseur. Il y apprit à connaître la Compagnie « après laquelle il soupira longtemps comme Jacob après Rachel » (1).

Dans le livre qu'il lui a consacré : *Un Saint et un Savant Breton*, l'abbé A. Mauduit burine *con amore* le portrait de son protégé.

(1) La résidence conserve précieusement le portrait de Marc Le Gall, peint par le professeur de dessin du collège. En fin d'études, l'établissement décernait alors cette récompense comme prix d'honneur spécial.

Le P. Le Gall fut un *savant*. Partout il a brillé : au collège et au Séminaire comme élève, aux Carmes et à la Sorbonne comme étudiant, à Quimper comme professeur de Philosophie, à Laval comme professeur d'Ecriture Sainte. Il a brillé dans les Lettres, les Sciences, les Arts. Il s'est révélé

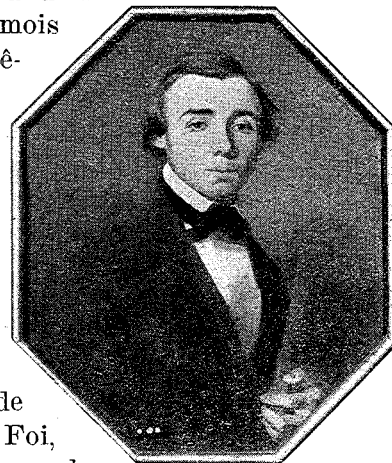
prédicateur disert quand il a dû improviser des mois de Marie ou des Carêmes.

Il a excellé en philologie ; il parlait couramment dix langues, il pouvait en lire et comprendre quatorze autres. Il n'avait pas pour autant oublié son breton. On sait qu'il a revu le cantique de la Propagation de la Foi, de Mère Anne de Jésus ; le

touchant refrain : *Breudeur*,
de Mère Anne de Jésus ; le

ni glev ho Klemmou, est son œuvre. La lettre qu'il écrivit à son père pour lui faire part de ses vœux mériterait de figurer dans une anthologie bretonne. Du reste, il est épistolier émérite.

Il fut un *saint*. En suppliant, à Ti Ma Doue, la Vierge Marie de susciter une vocation sacerdotale dans la famille, la pieuse mère demandait un saint prêtre. Saint Louis de Gonzague est son modèle, celui dont il imite la piété, l'obéissance. Il ne veut pas de la science *seule*, mais de la



P. LE GALL

science avec la charité. « S'il case tant de langues dans son cerveau, c'est pour pouvoir un jour les joindre bout à bout et en faire un fouet pour chasser les voleurs du temple ».

Dans ses succès, il n'oublie pas qu'il est le *Markik*, le petit Marc, de Kerfeunteun; dans les rues les plus fréquentées de Quimper, il est heureux de donner le bras au *Glazik* (1), le vieux tailleur, son père aveugle. Personne n'a mieux pratiqué que lui la reconnaissance, ni l'amitié. S'il est heureux de se dévouer pour tous, il est dans son *élément* quand il catéchise les petits enfants, s'occupe de jeunes ouvriers, soigne les malades des Petites Sœurs. Le travail a été le compagnon de toute sa vie; tant que ses méchants poumons auront un souffle, il s'occupera. Malade du larynx, « s'il doit rentrer sa langue, il ne rentrera pas sa plume ». Quand les soins les plus paternels auront échoué, quand les eaux d'Ems (2) prises sous le contrôle du médecin du roi de Prusse et même l'eau de Lourdes reçue de la Reine, du Ciel se seront montrées inefficaces, il tâchera « d'être bien sage entre les mains de Dieu, ne regimbera pas contre l'aiguillon ni contre le frein ». Le 11 août 1870, alors que tous les Français ont quitté Ems, alors que les « nouvelles peureuses se succèdent », il écrira encore : « Jetons-

(1) Nom donné au costume national du pays de Quimper, à cause de sa couleur bleue.

(2) Station thermale près de Coblenze.

nous entre les bras de la Providence : elle sait où elle nous mène ».

Quelques mois plus tard, la mort de Mgr Sergent affligeait à nouveau diocèse et résidence. L'évêque était revenu du Concile, fatigué, mais couvert de gloire. Les malheurs de la France l'affectèrent péniblement et du même coup aggravèrent son état. Il s'était rendu au Mont-Dore. Sur le chemin du retour, en gare de Moulins, pris d'un mal subit, il mourut dans le train en pleine nuit, le 25 juillet 1881. Le diocèse perdait un pasteur dévoué, la résidence un père.

Après quelques semaines, nouveau deuil pour Saint-Joseph. Le jardinier, le F. Louis Duvillers était pris de congestion et trouvait la mort au cours d'un bain dans l'Odéon (22 juillet 1881). Les jardiniers de la ville vinrent tous à ses obsèques; ils avaient avec lui les meilleures relations.

Nouvel évêque et nouveaux supérieurs

Le successeur de Mgr Sergent sur le siège de Saint-Corentin fut Mgr Nouvel. Charles Nouvel de la Flèche, né à Quimper même, le 26 décembre 1814, avait fait ses études au collège de la ville. A seize ans, il commençait son droit à Rennes. A vingt ans, il y exerçait comme avocat. A vingt-quatre ans, il entra au Séminaire de Saint-Sulpice. Prêtre, il fut successivement à Rennes, vicaire de St-Germain, professeur de morale au Grand Séminaire, Aumônier de l'Hôpital Saint-Yves, curé de Toussaints, vicaire général de

Mgr Brossais-Saint-Marc. En 1869, il se retirait au monastère des Bénédictins de la Pierre-qui-vire (Yonne). Il venait d'y faire profession sous le nom de Dom Anselme, quand le gouvernement de M. Thiers le désigna pour le siège de Quimper. Pour le faire renoncer à ce qu'il appelait « le bonheur de sa vie », il faudra l'ordre exprès de Pie IX. D'ailleurs, tout son épiscopat il conserve le costume religieux, suit la règle de son Ordre. Il s'abstient de toute viande, il couche tout habillé sur une simple paille. Il conserve surtout l'esprit religieux : simplicité et bonté surnaturelle. Sa devise est : *In visceribus Christi*, aimer les hommes profondément, de l'amour même de Jésus ; comme Jésus, aimer d'un amour de prédilection les petits et les pauvres.

La maison Saint-Joseph tint une grande place dans sa tendresse et sa sollicitude. Lors de fréquentes visites, il se comportait comme un membre de la communauté. En 1872, il présida la clôture de la retraite des hommes, distribuant de sa main un millier de communions. C'est lui qui prêchait en 1873 le panégyrique de saint Ignace ; lui-même encore, à l'heure des épreuves, prendra en mains la cause des Pères.

*
**

Un jour, vers la mi-octobre 1871, deux Pères de la Compagnie se présentaient à Saint-Joseph, l'un comme Supérieur de la maison, l'autre comme ministre. Etonnement de tous, étonnement plus

grand du P. Kervennic, Supérieur en charge. Les nouveaux titulaires arrivaient à Quimper avant la lettre du P. Provincial qui portait notification du changement. L'un était le P. Studer, l'autre le P. Galinand.

En octobre 1869, le P. Studer avait célébré à Laval ses noces d'or de vie religieuse. Les Provinciaux de Paris et de Toulouse, le R. P. Général lui-même lui avaient adressé, avec leurs félicitations, des remerciements pour les services rendus à la Compagnie. La maison de Laval l'avait fêté, comme on fête un Père aimant et aimé. Pourtant sous le poids de l'âge, les forces physiques et même certaines facultés baissaient. « La lampe n'était pas éteinte. » Elle avait perdu de sa clarté. Aussi, en l'envoyant à Quimper, on lui adjoignait le P. Galinand. Après seize mois, lui tout le premier demandait à réintégrer Laval, et le 4 juin 1875, entouré d'égards, il rendait à Dieu son âme vaillante.

*
**

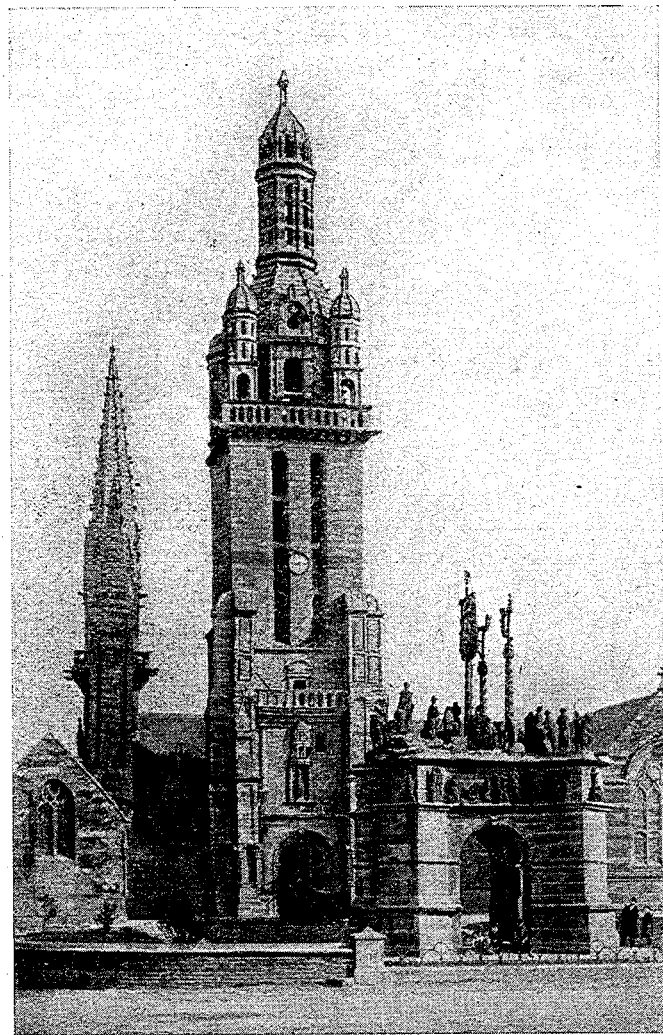
Le P. Studer avait laissé à Quimper le bâton de sa vieillesse. Bien qu'il n'eût pas encore cinq ans de Compagnie, le P. Galinand était, en septembre 1873, nommé Supérieur de la résidence : il restera en fonctions jusqu'en 1877.

Le Loiret était son pays d'origine. Il parlait volontiers de sa famille, l'une de ces familles de viticulteurs où le travail restant en honneur, Dieu a toujours la première place. Il parlait plus volontiers encore du Petit-Séminaire de la Chapelle,

de l'abbé Baunard, son professeur de rhétorique, de Mgr Dupanloup, tête, âme et bras de cette maison. Son admiration pour le grand homme ne fit que croître au Séminaire, puis dans le ministère paroissial, à Orléans même. Toute sa vie, par principe, le Père pensa comme *L'Univers* et parla dans le sens de Mgr Pie, mais il ne permettait pas qu'on exécutât, sur le ton sommaire des sentences sans appel, le catéchiste incomparable, l'administrateur, le pasteur que fut l'évêque d'Orléans.

Voici le portrait que le P. de Marcieu nous trace du P. Galinand. « Les traits discordants de son visage tenaient en échec par de nombreuses infractions les lois de l'eurythmie, et l'impression eût été décevante, si la bonté du regard, la finesse du sourire, la réserve et la dignité du maintien n'eussent fait prévaloir sur les disgrâces du dehors *les harmonies du dedans*. » La vie intérieure du P. Galinand était, en effet, parfaitement harmonisée : il était maître de lui-même. Sa parole était lente : celle d'un homme de bon sens, d'un prêtre débordant de sagesse, d'un directeur expérimenté.

A Quimper, il fut l'instrument choisi par saint Joseph pour aider sa petite famille. Administrateur, il mit fin à l'hémorragie des dépenses. Dans un milieu où l'on s'entr'aimait, où pourtant les avis étaient souvent divers et parfois vivement manifestés, il sut agir en modérateur. A partir de 1878, le P. Galinand sera directeur de l'Ecole Apostolique de Poitiers. Ayant étudié et compris à Quimper le tempérament breton, à Poitiers il accueillera avec joie, il formera avec succès à la



Pleyben — L'Eglise et le Calvaire

science et à la vertu les petits Bretons qui s'y rendront nombreux préparer les missions lointaines.

*
**

Le P. Le Moigne
administrateur et homme apostolique

Le P. Galinand trouvait à Quimper un religieux de son âge, ayant eu le même *curriculum vitæ*, doué de pareil tempérament. Une sainte amitié, nuancée de vénération mutuelle, s'établit vite entre eux. Ce religieux était le P. Le Moigne.

Charles Le Moigne naquit le 4 novembre 1839, à Pleyben, à l'ombre de cette tour grandiose qui domine le riche plateau courant des Montagnes Noires aux Monts d'Arrée. Elevé dans une famille profondément chrétienne, le jeune Charles s'orienta, comme de plain pied, sans heurt, vers le sacerdoce. Il fut un modèle au collège comme au Séminaire, se créant partout de solides amitiés. Ordonné en 1863, nommé vicaire à Saint-Marc, il y resta deux ans, avant de réaliser le plus cher de ces vœux : entrer dans la Compagnie de Jésus ! « Ces deux années, dit le chanoine Rossi, ne furent pas perdues : elles lui donnèrent une maturité, une expérience des hommes et des choses qu'acquière difficilement au même degré les jeunes gens qui passent, sans transition, des bancs de l'école à la vie religieuse. »

A peine a-t-il fait ses vœux et complété ses études, qu'il aspire aux missions étrangères : la Chine ! Ce mot seul suscitait en lui des émotions

profondes ; il y avait tant de bien à faire, tant d'âmes à sauver, tant de souffrances à endurer ! Mais dès 1869 l'obéissance le dirigeait sur Quimper et l'y fixera jusqu'à la mort. Désormais la vie du P. Le Moigne s'identifie avec celle de la résidence.

De 1883 à 1889, il a gouverné la maison. A plusieurs reprises, il a porté le titre de ministre, presque continuellement il en a rempli les fonctions ; trente-cinq ans durant, il a, comme procureur, répondu de l'administration temporelle. Il ne s'est jamais posé en homme d'affaires : mais il a géré la caisse de la communauté comme un bon père de famille, soucieux de ménager les ressources, pourvoyant d'autre part largement aux besoins de tous. Sa confiance en saint Joseph était absolue : « Il ne m'a jamais manqué », disait-il sans cesse. Les aumônes venaient d'autant plus abondantes qu'elles étaient rarement sollicitées et toujours avec doigté. Il a utilisé les instruments



P. LE MOIGNE

que la Providence mettait à sa disposition : le F. Le Cornec, dont la piété, la modestie édifièrent si longtemps Quimper avait acquis un savoir-faire de dépensier précieux pour le bien-être de la résidence ; puis la Sœur Marie-Stanislas, religieuse de l'Adoration, chargée de la lingerie des Pères, veillait avec un soin jaloux à ce que tout fût en bon état. Grâce à la sage administration de son procureur, la maison a pu graduellement éteindre ses dettes et faire face en outre aux situations même les plus critiques.

*
**

Prédicateur réputé, le P. Le Moigne monta dans les principales chaires de l'Ouest de la France, et parfois pour les circonstances très solennelles. Son panégyrique du Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, donné en 1889 à Quimper et à Lambézellec, fit une profonde impression. Ses sermons toujours écrits, retenus dans une mémoire impeccable, débités avec une modestie de bon aloi, étaient pleins de doctrine et d'onction. Avec l'Ecriture Sainte, les écrits du P. de la Colombière en étaient la source préférée. Rarement il prenait la parole en public sans un souvenir pour les âmes du Purgatoire, offrant pour elles ses fatigues, implorant leur secours. De là peut-être les accents pathétiques qui caractérisaient sa parole. C'est d'ailleurs dans la compagnie de ces saintes âmes qu'il passait ses nuits d'insomnie.

*
**

Un jour vint, où sur l'ordre du médecin, il dut, selon le mot du chanoine Rossi, « de soldat d'avant-garde, passer dans la réserve ». Même alors il tint à servir. Il conserva la direction de la Congrégation des Enfants de Marie du Sacré-Cœur, et il maintiendra l'œuvre à Quimper, quand les religieuses auront passé la frontière. Il continue ses exhortations spirituelles aux communautés de la ville. Il est assidu au confessionnal : aux malades il réserve l'après-midi du vendredi. Il n'a pas peu contribué à la fondation du patronage des filles. Il s'intéresse aux missions lointaines, enviant le sort de son vieil ami, le P. Adigard qui, à l'âge de cinquante-sept ans, partait pour la mission de Chine, félicitant aussi son propre neveu, le P. Yvenat, de se donner à la mission du Maduré. Tout le monde appréciait son tact, sa parfaite éducation, sa prudence consommée. De nombreux prêtres, voire des évêques, lui ont donné leur confiance. Sa modestie a suscité des vocations. D'une grande sensibilité, il a beaucoup souffert des épreuves de l'Eglise et de la résidence.

Les PP. Bleuzen, de Keruzec, Le Grand

Au collège de Quimper, où il avait commencé ses études secondaires, le P. Le Moigne comptait parmi ses condisciples, avec Marc Le Gall, un jeune homme brillant par ses succès, et, les jours de fête, attirant tous les regards par une *Chupen*, ou veste grisâtre, ornée de liserés de soie. C'était Jacques-Alain Bleuzen, de la paroisse de Saint-Yves.

Après quelques mois passés au Grand Séminaire de Quimper, l'abbé Bleuzen entra au noviciat d'Angers. Nous ne le suivrons pas à Issenheim où il poursuit sa formation religieuse, à Metz où il est préfet de discipline, à Laval où il fait sa théologie, à Poitiers où il enseigne la philosophie. Il avait précédé d'un an le P. Le Moigne à la résidence Saint-Joseph. Tous deux vivront de longues années sous le même toit, partageant même genre de vie et mêmes épreuves. Dégagé des soucis de l'administration, le P. Bleuzen peut plus librement s'adonner au soin des âmes dans les retraites et les missions. Au ministère de la parole il joint celui de la plume. La cause du P. Maunoir a été reprise et l'on introduit celle de Dom Michel Le Nobletz. Il écrit *Buez an Tad Julian Maner*, qui aura deux éditions (Quimper 1877 et 1879), puis *Buez an Aotrou Michel Nobletz* (Brest 1882). Religieux exemplaire, esprit cultivé, il jouissait d'un grand crédit auprès du clergé et de l'évêque. En janvier 1892, l'obéissance l'envoyait à Versailles, à la recherche des Bretons. Malgré l'influenza dont il souffrait, il voulut prêcher lui-même leur retraite pascalle de 1893. Il mourut à la tâche.

Parmi les 10 à 12 Pères que comptait la résidence de 1868 à 1880, signalons encore le P. Henri de Keruzec et le P. Yves Le Grand. Tous deux appartenaient au diocèse de Saint-Brieuc; l'un était entré dans la Compagnie à trente-trois ans, l'autre à trente-sept; tous deux, hommes d'une humilité profonde. Le P. de Keruzec a édifié par sa piété, par son joyeux dévouement, d'abord à

Quimper puis à Brest où il est mort en 1898. Le P. Le Grand a fait preuve d'une force d'âme peu ordinaire, se dépensant en dépit d'une santé chancelante, fidèle à la règle dans ses infirmités, faisant en chantant le sacrifice de sa vie (22 janvier 1877).

Le P. Le Guinio et l'abbé Rossi

Le 27 août 1877, le P. Le Guinio remplaçait le P. Galinand comme Supérieur de la résidence. Il était de Plélauff, sur les confins de la Cornouaille et du Guénédour. Vers la fin de ses études à Plouguernevel, il suivait, à Rostrenen, un sermon donné par un religieux de la Compagnie. Il crut entendre la Sainte Vierge lui dire : « Comme ce religieux, vous serez Jésuite, missionnaire et mon dévot serviteur ». Après un an de Séminaire à Saint-Brieuc, il entra, en effet, dans la Compagnie, et témoignait toute sa vie une grande dévotion pour la Sainte Vierge. A Loyola même, il aurait promis à saint Ignace d'être un fervent religieux en pratiquant le *vince teipsum*. Les occasions ne lui ont pas manqué de mater la nature. Professeur dans les collèges et préfet des études, il s'est habitué à commander, alliant un cœur excellent à des idées arrêtées; dans l'allure, une rondeur toute militaire. Si pareil genre a ses avantages, il comporte ses inconvénients lorsqu'on est Supérieur après un homme tel que le P. Galinand. Quant aux missions, le Père y arrivait insuffisamment préparé, ne maniant qu'un breton hybride.

A Quimper, le P. Le Guinio retrouvait un ancien élève de Vannes, qui avait gardé de ses

maîtres et spécialement du Père préfet un excellent souvenir, l'abbé Rossi.

Pendant près de quarante ans aumônier de la Miséricorde, l'abbé Rossi prit à cœur l'intérêt de sa double communauté, mères et filles. L'annexe, Keranna, aime à le proclamer son fondateur. En réalité, de 1875 à 1920, l'abbé Rossi — à partir de 1884 chanoine — a joué un rôle considérable dans la ville et le diocèse de Quimper. Homme d'initiative, d'un dévouement qu'alimente et que multiplie sa générosité, joignant à la bonne humeur l'entrain, il est fait pour exciter et soutenir les énergies, organiser les grandes manifestations religieuses. Il pénètre dans tous les milieux et on recourt à lui pour tout. Déjà souffrant, il se fait aumônier d'un hôpital militaire, répétant « qu'il faut aller jusqu'au bout ».

Dès avant l'arrivée du P. Le Guinio à Quimper, M. Rossi s'était montré l'ami de la résidence, qu'après la mort du Père il continuera d'obliger. Reste que les rapports entre ces deux hommes furent particulièrement étroits; les points de contact étaient nombreux : esprit, tempérament, allure.

Travaux apostoliques

Nous avons parlé et des Supérieurs et des ouvriers. Inutile d'entrer dans le détail des travaux. L'œuvre principale a été celle des missions. Pour justifier son laconisme au chapitre des missions, l'annaliste fait ces remarques : « Les missionnaires qui récoltent d'abondantes moissons

n'apportent que de maigres épis au rédacteur des Lettres Annuelles, — l'ouvrier breton travaille beaucoup, parle peu et écrit encore moins, — rien qui ressemble plus à un œuf qu'un autre œuf; de même pour les missions bretonnes, elles se suivent, s'amoncellent toujours semblables ».

De 1869 à 1879, le diocèse de Saint-Brieuc restait encore le principal terrain de l'activité des missionnaires. Tout en se félicitant du résultat, ils ont constaté ici ou là un peu de fléchissement dans l'assistance aux exercices. De nombreuses et importantes expéditions ont cependant eu lieu dans le diocèse de Quimper. La mission d'Ouessant (1869) n'a compté qu'une seule abstention : un homme étranger à l'île. On nous décrit la scène touchante du départ : la foule, massée sur la falaise pendant que les missionnaires s'embarquent, alterne avec eux les strophes de l'*Ave Maris Stella*, s'incline sous leur bénédiction au moment où on lâche les amarres, chante encore à deux chœurs les versets du *Magnificat* tandis que le bateau s'éloigne. A Crozon six mille adultes ont communie : pour atteindre tout le monde, chaque soir on donnait un sermon français. A Châteauneuf, avant 4 heures du matin, les portes de l'église sont assiégées par les campagnards accourus de leurs lointains villages ou de leurs campements. A Trégunc, un pêcheur, qui hésite à se rendre à la mission, s'entend dire par les hommes de l'équipage : « Si tu ne vas pas à la mission, tu ne monteras plus sur cette barque : à cause de toi nous ferions naufrage ». Bientôt, avec Langonnet, les cantons

de Gourin et du Faouët s'ouvrent au zèle des missionnaires.

A la résidence, les exercices du premier vendredi du mois sont bien suivis. L'Archiconfrérie de Saint-Joseph est enfin établie: elle a de belles réunions — le nombre des confessions et des communions augmente chaque année. — Chaque année aussi de nombreux prêtres viennent faire les exercices spirituels, individuellement ou même en commun. Le travail manuel ne chôme pas. Sous la direction du P. Blanchard, une vaste bibliothèque se garnit de rayons et les rayons, de livres. La maison aménagée aura les cellules des Pères et les cellules des retraitants complètement séparées. Le jardin s'agrémenta d'un bassin, d'un belvédère, d'une grotte de Manrèze. La sacristie est pourvue d'ornements et de vases sacrés.



« Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, fuis en Egypte ».
St Mathieu, 2-13.

CHAPITRE X

LES EXPULSIONS

L'article VII et les décrets

Le 15 mars 1879, M. Jules Ferry, ministre de l'Instruction, avait déposé sur le bureau de la Chambre deux projets de loi : l'un visait le Conseil Supérieur de l'Instruction publique ; l'autre réglementait la liberté de l'enseignement supérieur. Le second texte comportait un article VII ainsi conçu : « Nul n'est admis à participer à l'enseignement public ou libre, ni à diriger un établissement d'enseignement de quelque ordre que ce soit, s'il appartient à une congrégation religieuse non autorisée ». Pour Jules Ferry, cet article VII était l'essentiel. D'autre part, il

déclarait, bien haut, viser avant tout la Compagnie de Jésus. « C'est à elle que nous voulons arracher l'âme de la jeunesse » (1). En réalité, l'ostracisme était prononcé contre les vingt-cinq mille membres des Congrégations non autorisées.

Dans la France entière, il y eut un concert de protestations indignées; dans toutes les provinces, les listes de pétitionnement se couvraient de noms. Le Cardinal-Archevêque de Paris déclarait: « Personne n'obtiendra des évêques qu'ils séparent leur cause de celle des religieux ».

Néanmoins, le 9 juillet 1879 l'article VII est adopté à la Chambre des Députés par 383 voix contre 164. Le 9 mars 1880, il est discuté au Sénat. Avec une éloquence grave et prenante, un ancien président du Conseil, M. Dufaure, le combat. Par 148 voix contre 126 le Sénat repousse l'article VII.

*
**

A défaut de loi, le gouvernement procéda par décrets. En effet, le 29 mars 1880, le *Journal Officiel* publiait deux décrets, le premier concernant la Compagnie de Jésus seule, le second toutes les Congrégations non autorisées. Les autres religieux et religieuses étaient mis en demeure de se pourvoir de l'autorisation gouvernementale; les Jésuites étaient exécutés sans préambule. On leur donnait trois mois pour se dissoudre et évacuer

(1) Discours d'Epinal, avril 1879.

leurs maisons. Pour les établissements scolaires, le délai était prolongé jusqu'au 31 août 1880.

On imagine l'émotion des catholiques français et les protestations de l'épiscopat quand ces décrets parurent. Dans le monde judiciaire, ce fut de la stupéfaction. Car les décrets vraiment étaient un défi aux règles du droit comme aux principes élémentaires de la Justice. En quelques semaines, deux mille avocats avaient donné leur adhésion à la consultation de M^e Edmond Rousse (1), l'une des lumières du Barreau: « Aucune loi actuellement en vigueur ne prohibe la vie en commun de personnes appartenant à des associations religieuses non reconnues. En conséquence, le gouvernement ne pourrait poursuivre l'exécution des décrets sans faire violence aux principes et aux lois qui forment aujourd'hui le droit public de la France. Si dans tel cas, il voulait procéder à une dissolution, il ne le pourrait faire par voie administrative: les tribunaux devraient d'abord en connaître ».

On en voulait surtout à la Compagnie. Dès avant les décrets, on avait essayé de séparer sa cause de celle des autres Congrégations. Comme cette Compagnie est, selon le mot de Pelletan, « une épée dont la poignée est à Rome et la pointe partout », on n'hésita pas à demander que le Pape laisse tomber cette poignée. Le 23 janvier 1880, Léon XIII déclarait au R. P. Monnot, provincial de Lyon: « Les Jésuites seraient les premières

(1) Membre, un jour, de l'Académie Française.

victimes; les autres viendraient infailliblement après. Les Jésuites sont un premier rempart. Il faut le défendre pour qu'on n'arrive pas au second. Jamais, jamais nous ne sacrifions la Compagnie de Jésus ». Les décrets une fois promulgués, de nouvelles démarches sont faites à Rome et auprès des Jésuites eux-mêmes: qu'ils disparaissent sans bruit; on le donne à entendre: ce ne sera qu'une éclipse. Mais les Jésuites sont décidés à ne pas quitter d'eux-mêmes la place qu'ils ont légalement, comme les autres citoyens, au grand soleil de la liberté. Contre eux, le gouvernement recourra donc à la violence. Les ministres de l'Intérieur et de la Justice ne tardent pas à prescrire une ligne de conduite pour les expulsions.

Etat des esprits à Quimper : adversaires et partisans

On aurait pu espérer que des missionnaires bretons, à l'extrémité de la France, hors ville, adonnés à des œuvres de zèle, ne seraient pas inquiétés. Neuf sur dix de ceux qui fréquentaient la résidence ignoraient même qu'ils eussent affaire à des Jésuites. Le peuple ne connaissait que les Pères de Saint-Joseph, ou plus simplement les Pères, *an Tadou*. Mais pas d'exception admise par les décrets. Hélas! en Basse-Bretagne, comme ailleurs, la politique joue un rôle néfaste et s'affranchit de la conscience. Sur sept députés finisériens, cinq avaient voté l'article VII : parmi eux le représentant de Quimper, Louis Hémon, le

protagoniste des idées laïques. Son journal, *le Finistère*, servait, chaque semaine, aux électeurs un anti-cléricalisme dilué à petites doses. Un autre fut remarqué pour son attitude étrange — c'est le moins qu'on puisse dire — tant à la Chambre des Députés que dans le Conseil Général: Théophile de Pompery. On le vit cependant venir, la veille même de l'exécution des décrets, jusqu'à la maison Saint-Joseph, leurant des plus belles promesses, son oncle, le vénérable P. de Saint-Alouarn.

La commune de Quimper avait pour maire M. Astor. Voisin immédiat de la résidence, il gardait avec les Pères des rapports corrects. Type accompli d'opportuniste, il désirait plaire à tous, mais se prêtait à tout pour ne pas contrarier les puissants du jour.

*
*
*

Le préfet du Finistère était Gilbert Le Guay. Né à Clermont-Ferrand le 12 mai 1839, il avait débuté petit employé à la gare de marchandises du Guétin. Bientôt, délaissant ses pots de colle, il devenait clerc de notaire à Riom et du reste y faisait parade de sentiments légitimistes. En 1865, il prêtait serment comme notaire à Randan : on y est bonapartiste; Le Guay le sera plus que personne. En 1876, voyant la République solidement établie, il s'y ralliait... Grâce à M. de Freycinet, il devient successivement secrétaire général, conseiller de préfecture, sous-préfet de Verdun, préfet du Finistère enfin le 15 mars 1879. On le

présentait comme un administrateur bienveillant, disposé à rendre service même à ceux qu'il savait n'être pas de ses amis; mais dès son arrivée il suspendait de leurs fonctions les maires qui avaient le tort de se montrer catholiques. Il confiait sans doute aux religieuses du Sacré-Cœur l'éducation de sa fille, puis osait prononcer, en plein Conseil général, des paroles blessantes pour des oreilles chrétiennes. A la séance du 7 avril 1880, l'Assemblée départementale avait émis un vœu favorable aux Congrégations; le Préfet protesta de toutes ses forces, déclarant que, dans les départements, les décrets seraient exécutés « sans passion ni faiblesse » (1).

Entre temps, pour préparer les esprits au coup de force, on faisait circuler les rumeurs les plus absurdes : « Les Pères Jésuites achètent du blé à l'étranger pour le revendre fort cher... Ils drainent tout l'argent du pays... Le clergé paroissial exige leur départ... Après tout, la loi, c'est la loi; que les Jésuites s'y soumettent comme les autres » !

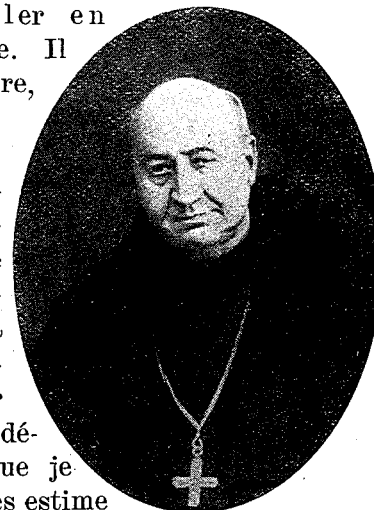
*
**

La Compagnie ne manquait ni de partisans, ni de défenseurs. Dès le 18 avril, de Plozévet, en pleine visite pastorale, Mgr Nouvel avait écrit au Président de la République pour protester contre

(1) Nous tenons à signaler que la famille du distingué commissaire en chef de la marine, qui habite actuellement le Cluyou (Ergué-Gabéric), n'a de commun que le nom avec le Préfet du Finistère, de 1880.

les décrets. Ancien avocat, il connaissait le droit français; dans le ministère des âmes et dans les charges les plus élevées, il avait vu à l'œuvre les religieux. Depuis dix ans, il vivait leur vie. Il pouvait donc parler en connaissance de cause. Il parla, gardant la mesure, un ferme langage.

« Les Pères Jésuites, conclut-il, ont, dans mon diocèse, un collège et une résidence. Je dois rendre témoignage à leurs vertus et à leur zèle: ils sont toujours prêts à entrer dans mes vues, à se dévouer aux missions que je leur confie. Le clergé les estime et les aime. les fidèles ont dans



Mgr NOUVEL

leur direction la plus grande confiance. »

En même temps que l'évêque, le clergé, la magistrature, l'armée, les représentants du commerce multipliaient les témoignages de sympathie aux Pères. La Presse catholique élevait la voix: *Feiz ha Breiz*, *l'Impartial*, *l'Océan* consacraient de nombreux articles à la cause des religieux. Dans son *Impartial*, le Louis Veuillot breton, M. Arsène de Kérangal, de sa plume forte et tranchante comme une épée, avec toute l'énergie de sa foi, avec toute son ardeur frappait à coups redoublés sur les ennemis de l'Eglise et de la Compagnie. Les bonnes

âmes priaient, multipliaient les visites à Saint-Joseph et se rendaient en pèlerinage à la *Mère de Dieu*, suppliant le Ciel de leur laisser « leurs bons Pères ».

Défense et attaque s'organisent à la Chapelle

Le dimanche soir 20 juin se tenait à Saint-Joseph la réunion bretonne. Pressentant qu'elle serait la dernière, on y vint plus nombreux que jamais. Le P. Le Délaizir, entré dans sa 86^e année, fut chargé d'adresser la parole aux fidèles. Il le fit avec un à-propos parfait. Après avoir énuméré tout ce qu'il avait vu s'accomplir depuis trente ans à Saint-Joseph, comme si la parole lui eût manqué, il interrompit le fil de son discours, puis s'écria la voix pleine de sanglots : « Et dans quelques jours, j'aurai la douleur de voir cette chapelle fermée, ces portes scellées et mon *Saint Joseph* caché à tous les regards... Non, vous ne pourrez plus venir vous agenouiller dans ce sanctuaire... Et moi, pauvre octogénaire, je me verrai expulsé brutalement, obligé de demander aux âmes charitables un gîte pour la nuit et, le jour, une place à leur table. Ah ! c'est trop pour moi... Seigneur, appelez-moi plutôt à vous : « *Nunc dimittis...* Adieu, mes frères, adieu ! ». L'émotion avait gagné tout l'auditoire ; on put à peine chanter le salut.

Le dimanche 27 juin, le rendez-vous devint universel. Dès la première messe, église comble ; même affluence pour toutes les autres messes. De

toute la journée, l'église ne désemplit pas. A 6 h. 1/2 pour la bénédiction du Saint-Sacrement, elle est trop étroite et ne peut contenir la foule.

Le lundi soir, 28 juin, nombreux sont les hommes qui voudraient monter la garde dans l'établissement. Six amis seulement sont autorisés à y passer la nuit : l'avocat des Pères, M. de Chamaillard, ancien député ; M. Rossi, aumônier de Kernisy ; M. de Goësbriant, chrétien exemplaire ; M. de Kerangal, journaliste-imprimeur ; M. Salaün, libraire, homme au cœur ardent, à l'âme poétique, si dévot à Notre-Dame ; M. Cropp, ancien élève de Vannes, juge au tribunal de Quimper.

Le mardi 29 juin est vraiment la veillée des armes. A l'église, les femmes persévèrent dans la prière. Plus de 80 hommes, appartenant à toutes les classes de la société, prêtres ou laïcs, sont à Saint-Joseph, faisant le guet à tour de rôle. Leurs noms sont inscrits au livre d'or de la maison. Qu'il nous suffise de mentionner les six frères Chancerelle, de Douarnenez (1). La journée se passe sans incident ; elle se termine par une manifestation religieuse telle que Saint-Joseph n'a pas encore vue. Pour la bénédiction du Saint-Sacrement, l'église, et la cour elle-même, regorgent de fidèles. Comme on prie ! comme on pleure ! Témoin de tant de sympathies à l'heure de l'épreuve, le P. Supérieur fait chanter le *Magnificat*.

(1) Lors de la révolution du Portugal (1910), M. Pierre Chancerelle sauvera les Jésuites au péril de sa vie.

9 heures, tout rentre dans le calme à Saint-Joseph : il n'y reste que les membres de la communauté et les témoins dont nous avons donné les noms.

*
**

Les Pères ont organisé leur défense toute pacifique. Le Préfet Le Guay et le procureur de la République Ayrault de leur côté préparent un plan d'attaque. Ils font venir de Brest le Commissaire Central Constant, pour assister Fradin, commissaire de police. Craignant, non sans raison, de ne trouver dans Quimper aucun ouvrier qui se prête au métier de crocheteur, ils requièrent également deux serruriers de l'Arsenal, reçoivent de M. Astor six agents de police, appellent deux brigades de gendarmes, demandent au général Brunon, qui les accorde, deux factionnaires du 118^e. Toute une compagnie, sous les ordres du capitaine Millot, est consignée, prête à intervenir.

Les expulsions

Le mercredi 30, à 3 h. 1/4 du matin, la sonnette de Saint-Joseph retentit violemment à six ou sept reprises. Une voix se fait entendre : « Ouvrez au nom de la loi ». De sa mansarde, le frère portier répond qu'on ouvrira, mais à l'heure réglementaire, 5 heures, pas avant. Les sommations se répètent, la réponse est la même. Les serruriers alors manœuvrent rossignol, pince, levier : la porte résiste à tout. D'autre part, le mur est trop haut pour une escalade. De guerre

lasse, on s'attaque à une porte cochère donnant sur le jardin ; elle aussi, de longues minutes, tient en échec les crocheteurs. Il est 4 heures : la cloche sonne le réveil de la communauté. Déjà un sérieux attroupement se produit aux alentours de Saint-Joseph : les gendarmes forment barrage, les soldats prennent la faction. L'un des crocheteurs s'arme alors d'une hache : à coups redoublés, il fait voler en éclats les planches, et se fraie un passage. A l'intérieur, il fait sauter la serrure, et la porte ouvre ses deux battants pour laisser entrer Fradin, commissaire de Quimper, revêtu de l'écharpe, Constant, commissaire central de Brest, cinq agents de police et les deux crocheteurs. Il est 4 h. 1/4. Les exécuteurs des décrets se dirigent vers les corps de bâtiment qu'habitent les religieux. Devant la porte, ils trouvent le P. Le Guinio, Supérieur, entouré de MM. de Chamaillard, Rossi, de Goësbriant, de Kérangal et Salaün. « Au nom de qui venez-vous ? » demande le Supérieur. Le commissaire exhibe l'arrêté préfectoral et le communique au P. Supérieur. A haute et intelligible voix, le P. Le Guinio en donne connaissance à tous les assistants.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Préfecture du Finistère

Le préfet du Finistère, Chevalier de la Légion d'honneur,

Vu l'article I, de la loi des 13 et 19 février 1790,

Vu l'article I, titre I de la loi du 18 août 1792,

Vu l'article II du Concordat,

Vu l'article II de la loi du 18 germinal an X,

Vu le décret-loi du 3 messidor an XII,

Vu l'article 8 du décret du 22 décembre 1812,

Vu le décret du 29 mars 1880, portant qu'un délai de trois mois est accordé à l'association non autorisée de Jésus pour se dissoudre et évacuer ses établissements autres que ceux dans lesquels l'enseignement est donné à la jeunesse ;

Considérant que, malgré les prescriptions du dernier décret susvisé, il existe encore, à la date du présent jour, à Quimper, un établissement occupé par l'association non autorisée de Jésus,

Arrête :

ARTICLE PREMIER

L'agrégation formée à Quimper par des membres de l'association non autorisée, dite de Jésus, est dissoute. L'établissement qu'elle occupe audit lieu de Quimper sera immédiatement fermé et évacué.

ARTICLE II

Les scellés seront apposés sur les portes d'entrée de l'établissement et de ses dépendances, ainsi que sur toutes les ouvertures, quelle qu'en soit la nature, à moins que le propriétaire de l'immeuble n'en prenne la garde ou ne la confie à une personne étrangère à l'établissement. Dans tous les cas, la chapelle devra être fermée.

ARTICLE III

Le commissaire de police, les officiers, sous-officiers, brigadiers de gendarmerie et tous les agents de la force publique, sont chargés de l'exécution du présent arrêté.

Fait à Quimper, le 30 Juin 1880.

Le Préfet du Finistère :

LE GUAY.

Notifié ce jour, et remis à Monsieur Le Guinio, Supérieur.

Le commissaire de police :

FRADIN.

*
**

La lecture finie, M. de Chamailard demande au commissaire si le propriétaire tombe sous l'arrêté et s'il peut garder les domestiques. On lui répond que le propriétaire peut rester, avec un domestique, pas deux.

Se tournant vers le P. Supérieur, le commissaire le supplie de quitter de lui-même l'établissement et de prescrire à ses inférieurs la même ligne de conduite. « Non, répond le P. Le Guinio, nous ne céderons qu'à la violence. » Et il regagne sa cellule. Le commissaire demande aux témoins à leur tour de se retirer : « J'en suis chez des amis, répond M. de Kérangal. Personne ne peut m'en éloigner. Je ne céderai qu'à la force. » Deux agents le saisissent et le poussent sur la rue. Il veut rentrer par la porte du jardin : le soldat de faction croise la baïonnette. MM. de Chamailard, de Goësbriant, Rossi, Salaün se laissent expulser sans

opposer de résistance, mais non sans protester. Cependant les religieux sont dans leurs cellules : selon la règle, chacun s'adonne à l'oraison. Avant de livrer l'assaut, le commissaire juge à propos de renforcer sa troupe. Il fait donc appel à l'une des brigades de gendarmerie et d'embrée, comme si les lieux lui étaient connus, il gagne le premier étage et la chambre du P. Supérieur. Il frappe trois coups sur la porte : « Au nom de la loi, dit-il, ouvrez.

— Je suis chez moi, réplique le P. Le Guinio, vous n'avez pas le droit d'entrer.

— Au nom de la loi, ouvrez.

— Jamais ! Vous pouvez user de violence : vous avez la force. » Après la 3^e sommation, l'un des crocheteurs fait sauter la serrure et le P. Supérieur a devant lui, avec le commissaire, deux énormes gendarmes. « Je proteste, dit-il, contre la violation de mon domicile. » — « Sortez, je vous en prie, reprend le commissaire. » — « Je suis chez moi : c'est à vous de sortir. » — « Je vous prie ; sortez de vous-même, ainsi que vos Pères. » — « De moi-même, dit le Supérieur reculant jusqu'au fond de sa chambre : oui, par la violence, mais pas autrement. » — « Prenez le Supérieur », ordonne alors le commissaire. Un agent lui met la main sur l'épaule. Le Supérieur demande à rester auprès de la maison pour attendre ses frères. « Non, nous avons des ordres contraires ; on vous conduira jusqu'à votre domicile. » — « Mon domicile est ici, réplique encore le P. Le Guinio, je n'en ai pas d'autre », et il exige que l'agent

le conduise jusqu'au bas de la place neuve (place de la Tour-d'Auvergne) pour montrer à tous qu'il ne cède qu'à la violence. En passant devant la porte extérieure de la chapelle, il s'agenouille sur le dernier degré, priant pour tous, amis et ennemis. Quand il se relève, il peut contempler des centaines et des centaines de personnes : les femmes à genoux demandant sa bénédiction, les hommes découverts le saluant avec respect. Encadré par des amis, il gagne la cathédrale.

*
**

A Saint-Joseph, le commissaire poursuit sa besogne. Il frappe à la chambre du P. Arzur. On lui répond d'en face que le Père est absent, qu'il travaille avec le P. Le Coniat à la mission de Landudal. Malgré tout, la porte est forcée, le lit inspecté, l'armoire elle-même enfoncée. C'est la voix du P. Le Moigne qui s'était fait entendre ; c'est vers sa chambre qu'on se dirige. Prenant à la lettre le conseil du Saint Evangile : « Heureux serez-vous, lorsqu'on vous persécutera », il a conservé la sérénité, voire le sourire. Mais écoutons sa relation : « Jugeant que nous avions donné des marques suffisantes de la violence qu'on nous faisait, dès qu'on a frappé à ma porte j'ai ouvert moi-même, saluant le commissaire avec politesse. Quelques jours avant, j'avais eu à traiter avec lui. Il m'appelle par mon nom et s'excuse, le mieux possible, de la triste besogne su'il faisait : Que voulez-vous, M. Le Moigne, la loi m'oblige. — J'ai protesté contre cette loi en ajoutant que je ne

cédais qu'à la force. — Je vous prie de sortir, M. Le Moigne. — Oui, je sortirai, mais faites-moi mettre dehors. Un agent m'a poussé doucement... Cet agent m'a accompagné, les larmes aux yeux. Il a, je crois, prié avec moi devant la statue du Sacré-Cœur, ne cessant de répéter combien cette besogne lui coûtait. Arrivé sur la route, j'ai passé à côté de l'agent Kervran, mon pénitent... Je lui ai tendu la main. Il l'a aperçue à travers ses larmes, car déjà il pleurait. Aussitôt, ne pouvant plus maîtriser son émotion, il s'est jeté à mon cou pour m'embrasser. A ce moment, la foule a crié : bravo ! bravo ! et a battu des mains à plusieurs reprises... — Voilà un homme destitué, s'est écrié M. Venceslas Chancerelle. Je le prendrai à mon service, avec le double d'appointments. — Une femme clame son indignation avec une particulière véhémence. — Madame, calmez-vous, lui répond le brigadier de gendarmerie. Si vous souffrez de voir, pensez qu'on souffre encore plus d'exécuter. — Je fais une prière devant la porte de la chapelle. En me relevant je vois une foule à genoux, priant, sanglotant. Je renonce à décrire l'ovation dont je suis l'objet. Sans distinction d'âge ou de sexe, tout le monde s'élance sur moi, me prenant les mains, demandant ma bénédiction. Trois messieurs m'ont accompagné à la cathédrale. »

*
**

Chacune des cellules des neuf religieux qui restent encore à expulser verra se produire la

même scène, plus ou moins vive selon le tempérament de chacun et le degré d'énervement du commissaire. Au dehors, la foule qui grossit de minute en minute prodigue à chaque proselit les démonstrations de sympathie. Notons quelques particularités. Quand parut le P. Le Délaizir, son gros bréviaire sous le bras, soutenu par le docteur Lallour, on entendit cette réflexion : « En voilà un qui doit être terrible pour la République ! ». Mais voici le sympathique, le jovial P. de Saint-Alouarn, *quantum mutatus ab illo*... Il est pâle, défait, moins accablé sous le poids de ses soixantedix-huit ans que sous le coup d'une épreuve, que, la veille encore, il déclarait impossible... Il se prosterne devant la porte de la chapelle et baise longuement la dalle. Saint-Joseph (maison et chapelle) n'est-ce pas avant tout son œuvre à lui ? Son neveu Henri de Pompery le relève et l'embrasse avec effusion. Où était, à pareille heure, l'autre neveu, Théophile, le député ? Le P. Le Forestier, après avoir reproché aux satellites du préfet de troubler son oraison, sort, barrette en tête, chapelet en main, comme s'il était dans un autre monde. Le P. Bleuzen voit l'abbé Abgrall se précipiter dans ses bras et lui donner l'accolade. Il se mêle à la foule pour attendre les Frères. A la vue du F. Le Cornec, cassé par l'âge et les infirmités, si vénéré de tout Quimper, l'émotion ne fait que croître. Elle éclate, quand on le voit, avec une simplicité et une charité tout évangélique, embrasser l'agent de police qui le conduit. Escor-

tés par une foule de 1.000 à 1.200 personnes, le P. Bleuzen et les trois Frères Scollan, Le Cornec et Cléach gagnent eux-mêmes la cathédrale.

*
**

Après avoir procédé aux quatre premières expulsions, le commissaire avait frappé à la porte du P. Rot. Cette fois la porte s'ouvrit sans difficulté. On se rappelle que le P. Rot faisait partie de la tontine qui, en 1857, avait acheté la propriété Saint-Joseph. Seul survivant, il était l'unique propriétaire. Le commissaire lui demande de montrer ses titres et prend quelques notes. « Monsieur, lui-dit, vous pouvez rester à Saint-Joseph avec le garçon cuisinier indiqué par le directeur même de l'établissement. Vous convient-il ? — Oui, parfaitement. Mais il me faudrait à tout le moins le jardinier. — Impossible, les ordres sont formels. Mais puisque vous êtes propriétaire, faites-moi ouvrir les portes, au lieu de me laisser continuer cette triste besogne. — Ah ! monsieur, je ne le puis pas ! Dieu le défend. » Le cuisinier en question était le F. Huguet. Sa cellule fut donc épargnée.

*
**

Quand tous les autres habitants de la maison, sans en excepter le domestique Jacques Roz, ont été expulsés, le commissaire déclare au P. Rot qu'il va procéder à l'apposition des scellés sur toutes les portes de la chapelle. « Pas du moins

pour la porte donnant sur la maison même ? — Monsieur, pas d'exception. — Quoi ! vous me reconnaissez comme propriétaire et vous soustrayez à mon usage une partie notable de ma propriété ? Je ne pourrai même pas faire de ce bâtiment un magasin. — Ah ! si vous changiez la destination, ce serait autrement. En attendant les ordres sont formels. Nous allons mettre les scellés partout et vous en serez le gardien responsable. — Vous me permettrez au moins auparavant de retirer le Saint-Sacrement. — C'est juste, mais que ce soit immédiatement. »

Dès que le P. Rot a enlevé la Sainte Réserve, les scellés sont apposés sur les quatre portes de la chapelle. « Il me reste, dit le commissaire, à mettre la dernière affiche... C'est triste, mais tout le monde n'a pas dix mille francs de rente pour élever sa famille. » Le commissaire et ses subalternes se retirent : la sinistre besogne est faite.

La cathédrale était le rendez-vous assigné aux proscrits. L'évêque, dès six heures, est à la sacristie pour les bénir et leur offrir l'hospitalité. Les huit Pères célèbrent leur messe : les Frères et les personnages les plus en vue font office de servants ; à chaque autel l'assistance est nombreuse, recueillie. C'est à la table de l'Evêque-bénédictin qu'est servi le petit déjeuner des Jésuites expulsés.

*
**

Dispersés ou prisonniers

Depuis des semaines, les offres affluaient à Saint-Joseph, émanant du clergé et des laïcs, des communautés et des particuliers : on brigait l'honneur d'héberger les victimes des décrets. Le Séminaire offrait sept chambres, le Likès quatre, l'abbé Rossi avec son père quatre ou cinq chacun. Les familles Dufeigna, de Goësbriant, Dumarnay, Laimé, Guénon proposaient des appartements. Le doyen et plusieurs membres du Chapitre, le curé de la cathédrale, le recteur de Saint-Mathieu demandaient *leur Père*, le recteur de Cléden-Cap-Sizun en voulait deux. Le premier pasteur du diocèse en réclame quatre ou cinq à l'Evêché même. Quelle réponse aux calomnies lancées contre la Compagnie ! Quel réconfort pour les persécutés ! Quelles actions de grâces à rendre à Dieu, à saint Joseph, aux bienfaiteurs ! Désirant grouper le plus possible ses sujets, le P. Supérieur en envoya quatre à l'Evêché, trois au grand Séminaire, trois au presbytère de Kernisy. Le doyen du Chapitre M. de Calan recevait chez lui son cousin le P. de Saint-Alouarn. Un autre Père allait chez M. Coadou pour l'aider dans son ministère à la Providence. Le presbytère de Kernisy devenait le centre de la communauté en dispersion : là résidait le Supérieur, et la table y était dressée. M. l'abbé Rossi se faisait le serviteur de tous, prenant pour lui le rôle de ministre.

*
**

Les plus à plaindre étaient les deux religieux restés à Saint-Joseph. C'est avec l'amère solitude, l'horreur d'une maison religieuse envahie, de cellules crochetées. Quand à midi, le 30 juin, il fallut se rendre au réfectoire,

l'homme d'acier qu'était le P. Rot eut une crise de larmes, et le F. Huguet, Auvergnat impassible, contint à peine son émotion. A vrai dire, ils étaient prisonniers. De jour et de nuit, devant la porte principale des sentinelles montaient la garde. Il y a les consignes les plus strictes : Empêcher d'enlever ou de lacérer les affiches que le commissaire



M. ROSSI

a apposées aux portes de la chapelle, rappelant à tous qu'en vertu des décrets du 29 mars et par ordre préfectoral du 30 juin, l'édifice est *fermé* ; Défendre à tout Jésuite et même à tout ecclésiastique de communiquer avec le propriétaire de l'établissement, sans l'autorisation du préfet ou du commissaire ; Ecarter les fidèles qui voudraient prier aux portes de la chapelle. Entrant dans les vues du capitaine Millot, les soldats font du zèle. M^{me} de Boisfleury, femme du lieutenant-colonel, se voit menacée d'être conduite au poste. Le lieute-

nant-colonel rappelle capitaine et soldats au respect des convenances; il adresse un rapport au général de division. Le 6 juillet, sur l'ordre du général Traboulet, la sentinelle était supprimée.

*
**

On a soutenu qu'au moment de l'expulsion le préfet et le procureur de la République étaient chez M. Astor et que les trois personnages, dissimulés derrière un rideau, contemplaient le défilé des victimes. Le maire de Quimper prétendit, à l'encontre, avoir passé cette nuit-là dans sa campagne de Loctudy. On peut le croire; cette ligne de conduite répond mieux à son tempérament. Quant au Préfet et au procureur de la République, ils n'avaient eu qu'à se reposer pleinement sur les délégués commis à cette besogne. Ne prenait-on pas soin de doubler le commissaire de Quimper par le commissaire central de Brest, plus pour le surveiller que pour l'aider? Le pauvre Fradin se fit donc, la mort dans l'âme, exécuter de toutes les consignes, mais au prix d'une telle émotion qu'il en devint malade. Pour M. Astor rentré de sa campagne, dans la matinée du mercredi 30, sa vieille domestique ne put lui servir comme déjeuner que les *aménités* récoltées au marché: les dames des Halles refusaient de vendre quoi que ce soit à celui par qui leurs *bons Pères* étaient chassés.

*
**

Dès les premiers jours, nombre de personnes tant du peuple que de la société bravent consignes, menaces, brutalités même et viennent prier devant la chapelle: la petite cour d'entrée se transforme en un lieu de pèlerinage; on allume des cierges, on apporte des fleurs; bientôt on y installera une statue de saint Joseph.

La fête de saint Ignace, le 31 juillet de cette année 1880, fut la plus belle que ses fils aient vue à Quimper et d'autant plus touchante qu'elle était due à l'initiative des fidèles. Sur l'autel du Sacré-Cœur à la cathédrale, orné comme pour les belles fêtes, on voyait un portrait et les reliques de saint Ignace. Le matin, messe et nombreuses communions. A 8 h. 1/2, une délégation de dames et de jeunes filles portent une superbe couronne de fleurs devant la chapelle de Saint-Joseph. Le soir, à la cathédrale salut très solennel: tous les rangs de la société s'y confondent, payant leur tribut de louanges à saint Ignace, rendant du même coup hommage à ses fils persécutés.

Plusieurs années de suite, à Locmaria une cérémonie commémore les expulsions du 30 juin. Les fidèles s'y rendent nombreux (1.200 en 1881); les Pères y célèbrent la messe, des prêtres séculiers prennent la parole.

Les bardes bretons composent force complaintes. Dans une *gwers* de cinquante-et-une strophes, avec simplicité et onction, Michel Queinnec, le pieux portier du séminaire, raconte l'événement dans les moindres détails. En trente-cinq strophes, sur un ton plus relevé, *Barzaz Kerdevot* (Caugant)

célèbre les victimes et leurs défenseurs. Chantés sur les places comme dans les veillées, ces *gwersiou* entretenaient le souvenir des expulsés, flétrissaient les persécuteurs et leurs procédés indignes.

Les référés : fin du Préfet

Malgré tout, les Pères restent des citoyens ; ils sont lésés dans leurs droits : ils portent donc plainte devant le tribunal.

L'expulsion de Saint-Joseph donne lieu à cinq assignations : le P. Supérieur et les autres Pères demandent à réintégrer leur domicile ; les Frères demandent à recouvrer leur gagne-pain ; le P. Rot, propriétaire de l'immeuble, demande avec la levée des scellés la jouissance de la chapelle ; comme propriétaire, il demande dix mille francs de dommages-intérêts pour la violation de son domicile et les dégâts commis ; M. Arsène de Kérangal cite devant le tribunal correctionnel le commissaire de police et les deux agents qui l'ont expulsé *manu militari* d'une maison amie.

Les Pères et les Frères, dans ces diverses actions, étaient représentés par M^e Delaporte et avaient choisi comme avocat M^e de Chamaillard, qui plaiderait aussi pour M. de Kérangal. Le Préfet du Finistère assisté de M^e Soudry recourait en outre à M^e Souchou, du barreau de Brest.

C'est d'abord la compétence du Tribunal que contestait le Préfet. Sauf pour les scellés de la chapelle, le tribunal se déclara compétent. Ayant voulu récuser comme juge M. Cropp, qu'il soup-

connait favorable à la Compagnie, le préfet se vit condamner à l'amende.

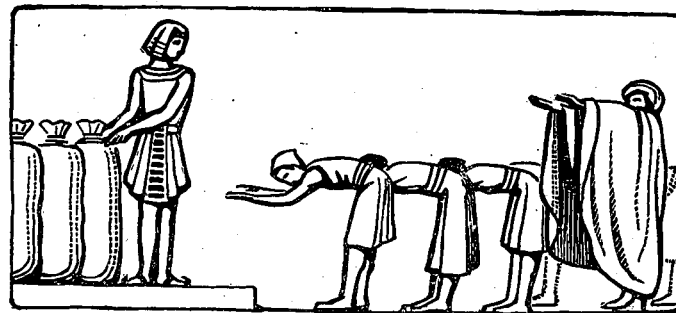
Nous ne pouvons entrer dans le détail des séances. M^e de Chamaillard se montra digne de sa réputation. Sur la question des scellés, le préfet n'opposait que cette défaite : « Si demain il me plaisait d'apposer les scellés sur l'église Saint-Mathieu, personne n'aurait rien à dire, et l'autorité judiciaire rien à y voir ! ».

Dans une autre séance, l'avocat Souchou se permit de comparer les religieux de Saint-Joseph aux communards de 1871 : « Ceux-ci ont été fusillés, ceux-là on les épargnerait ! ». Le préfet au moins par son silence approuva, mais alors le Président du Tribunal, M. Trévidy interrompit l'orateur ; il ne pouvait permettre de comparer les religieux en cause à des hommes pris les armes à la main.

Pour prévenir des condamnations, le préfet n'avait qu'une ressource : prendre un arrêté des conflits, et recourir au Tribunal des Conflits. Or, le ministre de la Justice, Cazot, avait contresigné les décrets du 29 mars, combattu à la Chambre les revendications des religieux ; il présidait en personne le Tribunal qui allait souverainement se prononcer sur l'illégalité de ces décrets et sur la légitimité de ces revendications. On l'y voyait tout à la fois juge et partie. Par quatre voix contre trois, donc grâce à la voix du ministre, le Tribunal se prononçant pour l'incompétence des tribunaux judiciaires, donna gain de cause au gouvernement, sur les Jésuites de France ; au Préfet du Finistère, sur les Pères de Saint-Joseph.

Avant la fin de l'année 1880, M. Le Guay passait de la Préfecture du Finistère à celle de la Corse. En 1881, il devenait, au Ministère de l'Intérieur, Directeur des affaires départementales. Les décorations marchaient de pair avec l'avancement. Dès le 17 novembre il était promu officier de la Légion d'honneur. Bientôt il sera Commandeur dans l'Ordre.

Elu député du Puy-de-Dôme le 18 octobre 1885, il faisait partie de la commission du budget, puis présidait celle du Panama. Le 16 juin 1889 il devenait sénateur, mais il ne se présentait pas au renouvellement de 1891. Administrateur délégué de la Société Française de dynamite, juin 1892 le voyait compromis dans l'affaire Arton pour détournements considérables au préjudice de cette société. Le 16 février 1893, la Cour d'assises de la Seine le condamnait à cinq ans de prison et à trois mille francs d'amende. En même temps la Chancellerie, le rayant des matricules de la Légion d'honneur, le privait du droit de porter toute décoration ou médaille tant française qu'étrangère. Le préfet persécuteur des Pères de Saint-Joseph mourait en prison.



« Voici pour vous de la semence, ensemencez les terres ».

Genèse, 41.

CHAPITRE XI

ENTRE DEUX PERSECUTIONS

Saint-Joseph : maison et chapelle

Le 30 juin 1880, le P. Rot et le F. Huguet restaient donc seuls à la résidence. Le 30 juillet, la Préfecture du Finistère faisait dire aux trois autres Frères Coadjuteurs qu'ils pouvaient réintégrer leur domicile. L'autorisation n'étant que verbale, on en usa avec modération. Bientôt, par l'intermédiaire d'un ami, une proposition, à tout le moins étrange, était faite au propriétaire: on lui offrait de céder l'immeuble pour y aménager l'Ecole Normale d'Instituteurs. Mais c'est, en

février 1881, l'école paroissiale de Saint-Mathieu, tenue par les Frères de Saint-Jean-Baptiste de la Salle, qui ouvrait trois classes au rez-de-chaussée de la maison. Pour donner aux élèves un local mieux conditionné, et du même coup, mieux assurer le silence et la clôture de leur propre maison, en 1891, les Pères faisaient construire sur l'emplacement du bûcher un bâtiment scolaire comportant trois classes. En 1897, ils le surélevaient d'un étage, ce qui permettait d'avoir deux nouvelles classes. Deux cent cinquante enfants y recevaient l'instruction chrétienne.

Cependant les Pères eux-mêmes se rapprochaient de Saint-Joseph, les plus âgés trouvant un asile grâce aux religieuses du Sacré-Cœur, d'autres au n° 7 de la Place Neuve, puis au 18 de la rue Bourg-les-Bourgs, dans une maison, que louait pour eux la famille Boucher, de Fouesnant. En 1874, cette famille avait donné à la Compagnie son fils Louis, qui, le 3 janvier 1880, jeune religieux, faisait à Laval la mort des prédestinés.

A Saint-Joseph même, les nouveaux arrivés prenaient domicile, accueillis avec joie par le P. Rot. Nommé Supérieur en 1883, le P. Le Moigne n'hésitait pas à s'y installer, faisant rentrer un à un ses inférieurs, le P. Bleuzen excepté, qui habitera le palais épiscopal jusqu'au décès de Mgr Nouvel.

Jouissant désormais de leur maison, les Pères n'avaient pas encore l'usage de la chapelle, qui restait sous les scellés. Par la force même des choses, les portes donnant sur la communauté

s'entr'ouvraient, et les Pères célébraient et priaient dans la chapelle. A deux reprises, 1886 et 1889, le commissaire de police vint apposer de nouveaux scellés. L'entrée de la chapelle par le parloir fut néanmoins tolérée à partir de 1894. Quant aux portes extérieures, elles demeuraient irrévocablement closes. Le recteur de Saint-Mathieu, qui reconstruisait alors son église, ayant demandé l'autorisation d'utiliser Saint-Joseph comme église provisoire, l'administration lui opposa un refus formel.

Dans la cour cependant, adossée à la porte de la chapelle, se dressait une statue, avec cette inscription : « Bon saint Joseph, ouvrez-nous ! ». Saint Joseph mettait à l'épreuve la confiance de ses enfants : la chapelle ne s'ouvrira qu'au départ des Pères.

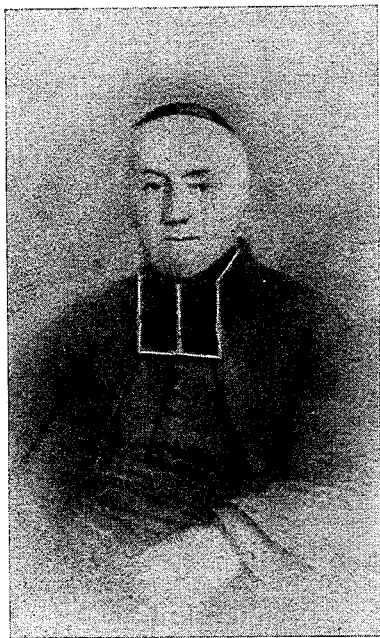
Série de décès

Le 7 avril 1881, le F. Le Cornec rendait à Dieu sa belle âme. Une foule nombreuse assistait, émue, aux obsèques, donnant au vieux serviteur de Saint-Joseph un témoignage suprême de sympathie.

Le 14 novembre 1882, M. Jégou, vicaire général, recevait à son tour la récompense de ses longs et loyaux services. Cet ami de la première heure restait dévoué jusque dans la mort : par les mains de son neveu le P. Jégou, il entendait léguer ses livres à la bibliothèque de la résidence.

Mgr Nouvel s'endormait lui-même dans la paix du Seigneur, dans la nuit du 31 mai au 1^{er} juin 1886 après une dernière absolution reçue du Jésuite qu'il hébergeait depuis 5 ans.

C'étaient enfin les vieux missionnaires qui succombaient, comme l'un après l'autre tombent les



M. JEGOU

chênes. Le P. Le Forestier partait le premier à 73 ans (15 novembre 1885). Coup sur coup, le P. Le Coniat (15 septembre 1888) à 71 ans, et le P. Le Délaizir parvenu à la 94^e année (18 février 1889) ; un peu après eux, le P. de Saint-Alouarn nonagénaire aussi (3 janvier 1893) expirait au moment précis où le prêtre récitait le *Proficiscere, anima christiana*, partez, âme chrétienne pendant la recommandation de l'âme.

Nouvelles figures

Mgr Nouvel eut pour successeur Mgr Jacques-Théodore Lamarche, curé de Sainte-Marie des Batignolles (1887-1892), puis Mgr Henry Vallean, curé de Saint-Pierre de Saintes (1892-1898). L'un fit couronner Notre-Dame du Folgoët (1888), l'autre Notre-Dame des Portes (1894). Tous deux conti-

nuèrent la bienveillance de leurs prédécesseurs envers la Compagnie. Mgr Vallean venait volontiers à Saint-Joseph prendre part aux fêtes, voire aux récréations de la communauté.

De 1880 à 1900, la résidence a compté quatre Supérieurs : les PP. Le Guinio, Le Moigne, Le Cain et C. Kervennic. A l'exception du P. Le Cain (1889-1896), ils nous sont déjà connus. Né à Quemper-Guézennec en 1835, Pierre Le Cain avait fait ses études au Petit Séminaire de Tréguier. Après trois ans de Séminaire à Saint-Brieuc, il entra dans la Compagnie. Nous le voyons préfet des études à Vaugirard, puis de 1883 à 1889, *socius* ou secrétaire du R. P. Provincial. A Quimper, on vit vraiment en lui le Supérieur que demande l'Institut : surnaturel, affable, sachant concilier la fermeté et la douceur. Tous ceux qui le fréquentaient gardaient une impression de bonté rayonnante. Il était Supérieur de Vaugirard au moment de la dispersion de 1901, et mourait à Paris en 1914.

Dans le même laps de temps (1880-1900), la résidence a reçu des Pères bretons, tous à même de parler leur langue maternelle. La plupart cependant arrivaient déjà usés ou bien étaient mal préparés pour les missions ; d'autres n'y ont passé qu'un temps fort court.

Parmi eux, deux figures ont marqué : le P. Monjaret entré dans la Compagnie à quarante-six ans, après avoir doté d'une belle église sa paroisse de Trézélan ; le P. Hippolyte Gourvennec, ancien mousse de Landéda, fut un remarquable professeur de grammaire dans les collèges, puis l'apôtre des

vieillards chez les Petites Sœurs des Pauvres. Les lettres si pleines de verve qu'il écrivait à sa sœur, religieuse de l'Immaculée-Conception, ont longtemps porté leur édifiante gaîté à toute la Congrégation de Saint-Méen.

Plobannalec, dans le pays bigouden, dotait la Compagnie de deux excellents religieux, le P. Toulemont, ancien professeur du collège de Lesneven, philosophe, écrivain de valeur, longtemps rédacteur aux *Etudes*; le P. Nédélec, d'un dévouement humble et joyeux: à Vannes, il assisterait pour leur consolation bien des mourants.

On pourrait à ces noms, ajouter ceux du P. Guillaume Thomas, que le célèbre M. Belbéoc'h eut pour ami d'enfance en Plomodiern, vicaire ensuite à Saint-Martin de Brest; des PP. Guennégan et Pouliquen, deux enfants du Léon, tous deux vétérans de l'enseignement.

Œuvres : déclin des missions

La chapelle mise sous scellés, toutes les œuvres de Saint-Joseph devenaient précaires. Des confessionnaux se trouvaient bien à la disposition des Pères à la cathédrale et dans les communautés; malgré tout, le nombre des confessions subissait une baisse: quand on pourra reprendre les confessions à Saint-Joseph même, le courant ne s'établira que péniblement. En ville, les Pères continuent leurs humbles ministères. Le P. de Saint-Alouarn ne pouvait plus gagner à pied le Likès, mais il s'y rendait en voiture pour ne pas manquer les confessions des chers Frères. Un Père allait par tous les temps, à trois kilomètres de Quimper,

célébrer la messe pour les religieuses et les filles de Keranna. Au cours de son second mandat, le P. Kervennic contribua à la fusion de la Retraite d'Angers avec la Retraite de Quimper.

Chaque année, les Pères donnent les Exercices Spirituels aux principales communautés de la région: Frères de saint Jean-Baptiste de la Salle et Frères de La Mennais; Ursulines, Filles de la Croix, Religieuses Hospitalières de Saint-Augustin, Maisons de la Retraite, Filles du Saint-Esprit, Filles de Jésus, Immaculée-Conception de Saint-Méen, Religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve, de Bon-Secours, de Saint-Joseph de Cluny, Petites Sœurs des Pauvres.

Chaque année aussi diverses stations de carême sont prêchées à Saint-Pol, Landerneau, Douarnez, Morlaix, Concarneau, et des retraites pascales pour les Bretons de Nantes-Chantenay, Angers-Trélazé, Paris Le Havre.

Or pendant ce temps, que deviennent les missions, l'œuvre capitale de la résidence? Pour les deux cantons Morbihannais du Faouët et de Gourin, les Pères sont, à vrai dire, les seuls missionnaires. Dans le diocèse de Saint-Brieuc, ils conservent la confiance du clergé et des fidèles: mais l'enthousiaste assiduité aux exercices n'est plus ce qu'elle était jadis. Dans le diocèse de Quimper, 1880 à 1890, nous les voyons à l'œuvre en diverses paroisses du Léon, de la Cornouaille et du Tréguier. On note que le Ponthou (1883) n'a pas enregistré une seule abstention, que Lambézellec (1885) comptait plus de 7.000 communions. A partir de 1890 les demandes sont clairsemées;

sur les douze missions données d'octobre 1891 à octobre 1892, une seule intéressait le diocèse.

En septembre 1898, au Congrès de Saint-Brieuc, M. Le Bail, curé-doyen de Plouzévédé, présentait un rapport sur les missions bretonnes dans le diocèse de Quimper. Parlant de la reprise des missions au XIX^e siècle, « les Pères Jésuites, dit-il, y eurent la plus large part... Les noms bénis des PP. Le Forestier, Le Coniat, Le Délaizir — pour ne parler que des morts — se retrouvent sur les lèvres de nos populations reconnaissantes. Ils appartenaient par la naissance aux diocèses de Saint-Brieuc et de Vannes. Leur dialecte différait du breton que parlent nos Cornouaillais et nos Léonards. C'était un inconvénient. Le Léonard spécialement est si jaloux de la pureté de sa langue, qu'il ne craint pas de critiquer ouvertement et de condamner le *Tréfoët* (1) partout où il le trouve... De plus, les Pères ne pouvaient répondre à toutes les demandes ». Le rapporteur décrit parallèlement les prêtres séculiers organisés en équipes nombreuses, vaillantes, bien armées. Il nous signale quelques chefs comme M. Favé, curé de Plouguerneau, note les tableaux remis en honneur et mentionne le *tableauteur* émérite qu'était M. Bohec, recteur de Plonévez-du-Faou.

De ce rapport il conste que les Jésuites bretons n'avaient plus pour eux ni le nombre ni la valeur, que leurs missions, dans le Finistère, étaient sur

(1) Tréfoët, mauvais breton, l'équivalent du français *baragouin*. Cette dernière expression transcrit d'ailleurs deux mots bretons : *bara*, *gouin*, pain et vin.

le déclin. Eux-mêmes les Supérieurs de la Compagnie en gémissaient. Mais pouvait-on créer de toutes pièces des missionnaires bretons ?

Pénurie de sujets bretons

Dans le diocèse de Quimper, les vocations à la Compagnie devenaient de plus en plus rares. Déjà pourtant se dessinait, dans le Finistère, ce splendide essor vers les missions lointaines, qui allait remplir d'enfants les Ecoles Apotoliques, pourvoir d'hommes et de femmes toutes les Congrégations Missionnaires. Quand le 13 mai 1935, pour les obsèques de Mgr de Guébriant, à Saint-Pol-de-Léon, Mgr Duparc, évêque de Quimper, les dénombrera non sans une légitime fierté, il citera 1.361 missionnaires (602 prêtres, 284 Frères, 475 religieuses) donnés par son diocèse à l'Eglise, en moins d'un siècle. Comment expliquer dès lors qu'il y ait si peu d'hommes à se dévouer pour les missions de l'intérieur ?

L'Esprit, soufflant où il veut, pousse du côté où bon lui semble. En général, les Bretons qui se donnent à Dieu ne veulent pas faire les choses à moitié : ils tiennent à quitter famille et pays. Avides de sacrifices et de dévouement, ils se portent là où les besoins sont plus grands, où il y a plus à souffrir. Ils s'imaginent d'ailleurs que leur petite patrie n'a pas besoin de missionnaires, que le clergé séculier suffit amplement à la besogne ; ils craindraient, en travaillant à côté de lui, de contrarier son action.

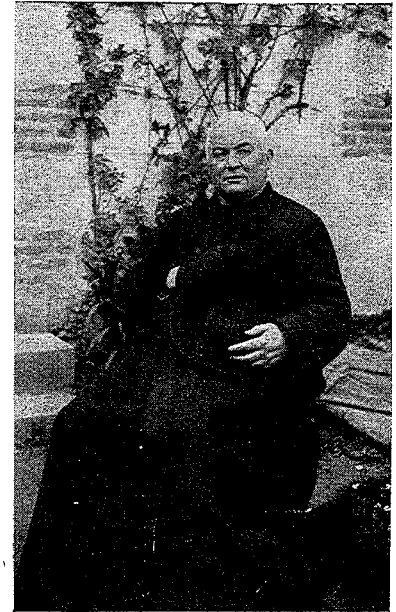
De pareilles dispositions sont à louer, et ces sentiments restent dignes de respect. On ne saurait pourtant oublier que la Basse-Bretagne pour se maintenir chrétienne, pour continuer d'être un foyer de vocations, a besoin de missions paroissiales et donc de missionnaires spécialisés. Le missionnaire breton ne se pose pas en rival du prêtre séculier : il aime à se faire son auxiliaire, pour renouveler la paroisse. Sentant vibrer de foi et d'amour le cœur de ses compatriotes, constatant les trésors que cachait un extérieur parfois impassible, le missionnaire breton goûte de vives consolations. Il a pourtant ses épreuves. Sans compter les fatigues inhérentes à tout apostolat, il devra fouler aux pieds les considérations d'amour-propre et de vanité, accepter pour son compte le discrédit qui, bien à tort, pèse sur ses compatriotes. Au temps des Richelieu et des Caussin, la Basse-Bretagne était un lieu d'exil. Au vingtième siècle, certains la considèrent encore comme une seconde zone. Ils admirent ceux qui partent pour les plages lointaines ; ils seraient tentés de plaindre ceux qui se dévouent aux missions bretonnes.

*
**

Sans nommer la Compagnie, non sans la viser peut-être, M. Le Bail notait dans son *rapport* que le missionnaire doit « ménager ses expressions ». On pardonnera, on saura gré même au missionnaire breton de *frapper fort*, à condition de *frapper juste*. Que, dans telle ou telle circonstance, un missionnaire breton, un Jésuite ait frappé plus

fort que juste, rien là pour étonner quiconque sait les défaillances communes à la nature humaine. Au surplus, une parole vive et même regrettable se trouve, pour une part, excusée par l'état de fatigue et d'énervement du missionnaire. Franchement, tous peuvent-ils prétendre à l'ensemble des qualités intellectuelles et morales qui faisaient dire de l'abbé Renault la parole que nous citons : « C'est une tête au-dessus d'un grand cœur » ?

Pénurie de sujets, imperfections des membres, autant d'épreuves permises par le ciel pour que la résidence Saint-Joseph imitât son Patron dans la pratique de l'humilité et de l'abaissement. Saint Joseph cependant n'abandonnait pas sa maison de missionnaires.



P. L'HÉVÉDER

Missions sauvegardées : le P. Louis L'Hévéder

En 1883, le P. Louis L'Hévéder venait aux missions bretonnes : il se multipliait pour soutenir les ouvriers qui chancelaient et remplacer ceux qui tombaient.

Il vint au monde à Loguivy-Plougras (C.-du-N.) le 19 février 1844. Son père, notaire, sa mère, Marie Le Quilliec, une femme modèle, élevaient parfaitement leurs nombreux enfants. A pareille école, le jeune Louis, primesautier, mais très affectueux, prit de bonne heure, les habitudes d'ordre, de savoir-vivre, de piété qui le distingueront toujours. D'ailleurs il lui suffirait d'imiter ses aînés : deux vont embrasser la carrière ecclésiastique, et toute la région sait quel bien réalisa le chanoine L'Hévéder, curé-archiprêtre de Lannion. Un ami d'enfance était Auguste Dubourg, qui montera sur le siège métropolitain de Rennes et sera honoré de la pourpre cardinalice.

Après les études secondaires, faites partie à Plouguernevel, partie à Languenet, Louis L'Hévéder entra au Séminaire de Saint-Brieuc, alors dirigé par les Pères Maristes. Prêtre à 23 ans, il était nommé vicaire à Plouguernevel. Un évêque missionnaire, auquel il avait parlé de ses aspirations à la vie parfaite et aux missions, lui indiquait dans la Compagnie de Jésus l'Ordre le plus apte à les réaliser. Il hésitait pourtant. Il faudra les exemples et les conseils paternels de deux missionnaires bretons pour le faire sortir de son indécision et entrer le 15 juillet 1870, au noviciat d'Angers. Il passait de là dans les collèges, y remplissant à la satisfaction de tous, les emplois les plus divers. Au scolasticat de Laval, en suivant les cours de théologie, il aidait, comme ministre, le P. de Maumigny à gouverner la maison. L'année scolaire 1880-1881 de si douloureuse mémoire le trouvait au collège de Vannes.

Le voici désigné pour Quimper. Il est dans la force de l'âge, et de bonne santé : vive intelligence, volonté énergique, distinction, bonté prévenante. Au contact des élèves il s'est exercé à manier les hommes. A défaut de connaissance théorique plus poussée, il a la pratique de la langue bretonne et sa bonne articulation le fera comprendre dans les divers dialectes. S'il n'a pas en partage la flamme oratoire du P. Le Forestier, le talent d'exposition du P. Le Coniat, le don de communication si expressif du P. Rot, il est un prédicateur correct. On peut l'envoyer partout, parce qu'il donnera partout avec clarté, avec force, des instructions bien travaillées et pratiques. Quarante ans, sans désespérer, il s'applique aux divers ministères d'une résidence : missions de ville, missions de campagne, retraites dans les communautés et les paroisses. Sur les instances de Mgr Dubourg, il accepta même de prêcher la retraite pastorale de Moulins. Cependant il restait, et jusqu'à l'excès, défiant de soi : il n'a pas voulu se lancer dans ce genre de ministère, auquel il semblait pourtant si apte.

Le Père très attaché à sa vocation, en remerciait fréquemment le ciel, comme d'une grâce insigne. D'autre part il avait la passion des âmes. Et pourtant, comme le saint curé d'Ars lui-même, effrayé par les responsabilités du ministère apostolique, il fut tenté de s'y soustraire, pour vaquer uniquement dans le cloître à la prière et à la pénitence. Son Supérieur, le bon P. Le Cain, auquel étaient dévoilés tous les secrets de son

âme, déjouant la ruse du démon maintint le Père dans sa vocation.

Tels étaient les semeurs de la maison Saint-Joseph, les Pères valides; d'autres par leurs souffrances attiraient sur les œuvres la rosée des grâces. De 1890 à 1900, la maison fut en effet comme un refuge de malades. Mentionnons seulement le P. Hervé Salaün. Entré diacre déjà dans la Compagnie, sa santé de bonne heure demeura brisée. Le 11 septembre 1898, Mgr Valteau lui conférait l'ordination sacerdotale. Le 5 octobre suivant, à l'âge de 26 ans, l'alléluia sur les lèvres, le jeune prêtre faisait à Dieu, pour les âmes, le sacrifice de sa vie.

Les PP. Séjourne et Ory

La cause du P. Maunoir valut à Saint-Joseph de 1890 à 1900 le séjour de deux Pères, le P. Séjourné et le P. Ory. Le P. Séjourné avait passé de longues années dans l'enseignement, puis dans le ministère apostolique, quand en 1888, il résolut d'écrire l'histoire du grand missionnaire; pendant sept ans fouillant les bibliothèques et les archives, scrutant les documents, rassemblant les témoignages. L'ouvrage — deux volumes de 400 pages — parut en 1895 : véritable mine où doivent puiser tous ceux qui ont à parler du *Tad Mad*.

Le P. Ory — fait bien rare dans les annales de la Compagnie — était entré à trois reprises au noviciat. D'abord brillant élève au Petit Séminaire de Précigné, dans les Grands Séminaires du Mans et de Blois, à la faculté de théologie de Poitiers, il avait par la suite enseigné la théologie dogma-

tique au scolasticat de Trois-Rivières (Canada) et à la faculté d'Angers, le droit canon à Jersey.

Doué d'une excellente mémoire, possédant à fond les quatre volumes de Benoît XIV, sur la béatification et la canonisation des serviteurs de Dieu, le P. Ory était vraiment armé pour le travail de vice-Postulateur. On admirait l'ampleur de ses connaissances, sa fermeté dans les questions de procédure, l'à-propos de ses réponses aux difficultés les plus épineuses. On admirait plus encore son dévouement : aucune démarche ne le faisait reculer; il se prêtait aux séances les plus fatigantes. A Quimper, évêque et clergé lui furent particulièrement reconnaissants de s'intéresser, parallèlement, à la cause de Dom Michel Le Nobletz quand il accepta d'y être promoteur de la foi.

Si le P. Ory, personnage officiel, était admiré dans l'exercice de ses fonctions, on se laissait gagner par la simplicité, la bonhomie de l'homme privé. Sous l'impulsion d'un cœur qui ne demandait qu'à faire plaisir, jamais il ne restait à court d'anecdotes et de « joyeusetés ». De même aux « fêtes de famille », il y allait toujours de sa cantate.

On comprend dès lors que la Bretagne ait déploré la mort, prématurément survenue, du P. Ory. Car elle aurait pu, grâce à un postulateur de cette trempe, escompter le progrès rapide de la double cause de béatification. Atteint d'un douloureux cancer, le P. Ory succombait à Paris le 5 février 1906. Les nombreux serviteurs de Dieu, pour lesquels il avait plaidé, ont dû lui ménager bon accueil au ciel.



« Il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie »...

St Luc, 2-7.

CHAPITRE XII

LA DISPERSION DE 1901

La loi Waldeck-Rousseau

Le 1^{er} juillet 1901, M. Loubet, Président de la République, apposait sa signature à la loi sur le *Contrat d'Association*, qui dans l'histoire portera le nom de Loi Waldeck-Rousseau. L'article 13 disait qu'« aucune Congrégation religieuse ne pourrait se former, sans une autorisation donnée par la loi, qui déterminerait les conditions de son fonctionnement, et sa dissolution pourrait être prononcée par un décret rendu en Conseil des Ministres ». L'article 18 réglait la liquidation des biens des Congrégations actuellement existantes, à

moins qu'elles n'eussent, dans un délai de trois mois, « justifié qu'elles avaient fait les diligences nécessaires pour se conformer aux prescriptions de la loi ».

Waldeck-Rousseau abandonnait le pouvoir le 2 mai 1902, confiant l'exécution de sa loi à Emile Combes. On connaît la manière du « Petit Père ». Pour se faire la main, et de sa propre autorité, il fermait 135 écoles privées ; puis ce furent les hécatombes d'établissements religieux. On ne manqua pas de faire miroiter aux yeux du monde ouvrier le fameux milliard des Congrégations.

Dès le 29 juin 1901, en termes émouvants, Sa Sainteté le Pape Léon XIII avait adressé aux Congrégations prosrites le témoignage de sa sympathie et de son admiration. A la Chambre des Députés comme au Sénat, leur cause avait été défendue non seulement par des catholiques comme Albert de Mun, Gustave de Lamarzelle, de Chamaillard, mais aussi par des libéraux. Soixante-quatorze évêques avaient signé une pétition en leur faveur.

*
**

Le 1^{er} octobre 1901, les quatre Provinciaux de France communiquèrent à la presse une lettre dans laquelle ils disaient : « Loin de nous la pensée de condamner ceux de nos frères dans la vie religieuse qui croiront devoir prendre un autre parti. Nous savons combien la délibération est pleine d'angoisse. Forcés de choisir entre deux maux, tous deux très graves, entre les ruines de

toutes sortes qui vont suivre l'abstention, et d'autre part, l'atteinte profonde portée par la loi aux prérogatives de l'Eglise, non moins qu'aux libertés individuelles, l'hésitation s'explique, et le Souverain Pontife lui-même, sous certaines réserves, a laissé aux Congrégations la faculté de se déterminer. Pour nous... nous avouons ne pas trouver de formule de conciliation, et nous aimons à croire que personne, parmi ceux que n'aveugle point l'esprit de parti, ne verra dans notre conduite un acte d'insubordination ou de révolte ».

Conformément à cette direction, les Jésuites français s'abstenaient de demander l'autorisation. Cinquante-neuf Congrégations d'hommes formulèrent une demande : cinquante-quatre furent écartées d'emblée. En 1901, les Pères de la Compagnie décidèrent d'évacuer d'eux-mêmes et sans bruit leurs établissements. Le 2 octobre était le dernier terme.

Les Pères de Saint-Joseph se dispersent

Le 27 septembre donc, les Pères et les Frères de Saint-Joseph quittaient leur résidence ; deux à deux, comme les disciples de l'évangile, ils s'en allaient là où la Providence leur offrit un gîte. M. le chanoine Rossi recueillait à nouveau le P. Le Guinio. M^{lle} Le Nir, âgée de 90 ans, tenait à héberger, rue de Brest, son vieux directeur le P. Rot. Sur les instances de M^{me} de la Sablière, née de Kerret, deux Pères se rendaient au château de Lanniron. Deux autres furent reçus au n° 14 de la place Saint-Corentin, dans ce même hôtel Dumar-

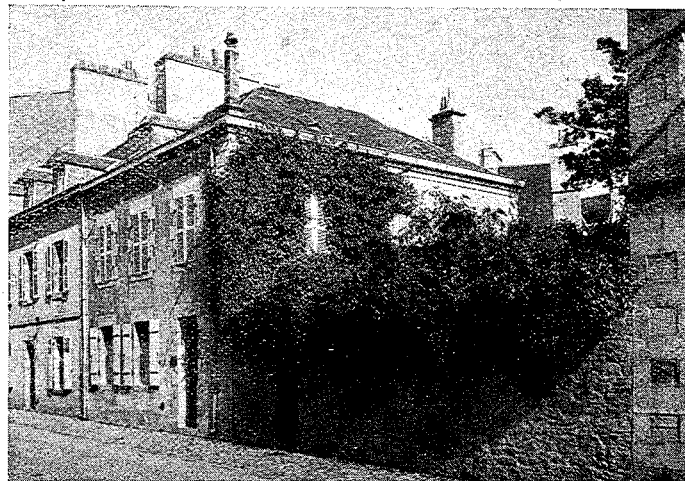
nay, d'où tant d'années les aumônes se sont déversées, discrètes, abondantes, sur la ville et le diocèse de Quimper. Les PP. Kervennic et Le Moigne se casèrent au n° 27 de la rue du Palais, une ancienne institutrice, M^{lle} Rohan, leur laissant en location une partie de son établissement. L'immeuble était modeste : maison d'habitation à un seul étage, avec quatre pièces minuscules, commun dont la mansarde conservait encore les lits à étages des anciennes pensionnaires, courette avec un puits. Tout cela respirait la pauvreté. L'avantage, avec celui de la solitude, c'est que les Pères restaient à proximité du Sacré-Cœur, où aumônier et religieuses les recevaient pour la messe et les confessions. Ils avaient cuisine et table à domicile ; tandis que les autres Pères prenaient leur repas dans les communautés ou chez des aumôniers.

Un groupe se rendait à « la Charité », au *Fourneau Economique*, confié aux Filles du Saint-Esprit. La Supérieure en était la Mère Emmanuel. Vrai type de la femme forte, elle se penchait sur les misères, pourvoyait aux besoins, ne comptait jamais avec sa peine, mais on la voyait aussi se dresser contre l'injustice, rappelant leurs devoirs aux riches comme aux pauvres, et jusqu'aux représentants du pouvoir. Dès la dispersion, la Mère Emmanuel dit aux Pères : « le Fourneau Economique est pour tous les malheureux. Vous êtes du nombre. Venez-y : vous serez les bienvenus ». Pendant six ans, le P. Rot et deux confrères se rendirent, deux fois par jour, au refuge des pau-

vres prendre le modeste repas servi par les Sœurs de « la Charité ».

*
**

En avril 1898, par acte passé devant M^e Coubé, notaire à Quimper, le P. Rot, seul survivant de la tontine de 1857, avait cédé l'immeuble Saint-



27, rue du Palais

Joseph, sur l'offre obligeante d'un ingénieur des Mines, M. du Verdier de Genouillac. L'immeuble était acquis, au nom et pour le compte d'un de ses fils, entré dans la Compagnie de Jésus.

La chapelle se trouvait dans des conditions spéciales. L'acte de vente de 1857 stipulait que si « l'adjudicataire n'était pas une communauté religieuse, la direction de la chapelle sous le rapport

du culte appartiendrait à l'évêque du diocèse ». Dispersés, les Pères remirent donc au chef du diocèse l'administration de la chapelle.

Dans leurs nouveaux domiciles, on n'inquiéta pas les Pères; seulement, pendant la station de carême à Saint-Mathieu (1902), le P. Bourdoulous fut cité chez le juge d'instruction. Il se contenta de répondre qu'il prêchait en vertu des pouvoirs qu'il détenait de l'évêque. L'affaire n'eut pas de suites; par prudence néanmoins, le Père suspendit ses prédications.

Mgr Dubillard, évêque de Quimper

Depuis le 8 décembre 1899, le siège de Saint Corentin était occupé par Mgr François-Virgile Dubillard. Le prélat se glorifiait de sa double origine franc-comtoise et paysanne. Il venait, avec la réputation d'être à la fois théologien et administrateur. Docteur en théologie, il avait professé le dogme au Séminaire de Besançon et publié un traité de théologie en quatre volumes. Dès l'âge de 36 ans, il prenait en mains la direction du Séminaire, et depuis 1890 il était, comme vicaire général, associé à l'administration de l'archidiocèse. De haute taille, de forte carrure, jouissant d'une bonne santé, le fardeau épiscopal n'était pas pour l'écraser. Toutefois il prenait la direction du diocèse de Quimper à une époque difficile : la persécution menaçait; de nombreuses, de vives discussions se faisaient jour entre catholiques. Sans sacrifier les principes, Mgr Dubillard souhaitait paraître en conciliateur.

Bientôt les PP. Casimir Kervennic et Le Moigne faisaient part au nouvel évêque de la ligne de conduite que la Compagnie en France adoptait en face de la loi

Waldeck-Rousseau. Ils priaient donc le prélat d'administrer lui-même la chapelle Saint-Joseph. Avec sa spontanéité habituelle, Mgr Dubillard leur dit regretter que les Jésuites n'eussent pas demandé l'autorisation. « Vous ne l'auriez pas obtenue, ajouta-t-il, mais vous auriez fait un geste qui vous eût mis à couvert de l'accusation de révolte contre la loi. » Il accepta volontiers d'ailleurs l'administration de la chapelle, la confiant à son secrétaire général, M. Vieille Cessay. Le clergé de Saint-Mathieu y établit des catéchismes.



Mgr DUBILLARD

**Saint-Joseph sous séquestre ;
chapelle et Saint-Sacrement sous les scellés**

Par un jugement du 14 mai 1902, le tribunal civil de la Seine avait pourvu la propriété Saint-Joseph, comme les autres biens détenus par la Compagnie, d'un administrateur séquestre et d'un liquidateur en la personne de M. Victor Ménage, demeurant à Paris, 44, rue des Mathurins. M. de Genouillac défendit ses droits de propriété. Il avait choisi comme avoué M^e Gibbon, comme avocat le Sénateur de Chamaillard (1).

Dès le 5 juin 1903, avant toute décision du tribunal, un arrêté préfectoral signifiait à l'évêque de Quimper que la chapelle Saint-Joseph était fermée. Mgr Dubillard protesta énergiquement, faisant valoir qu'en vertu de la clause de 1857 la chapelle n'était pas atteinte par la circulaire de M. Combes; le service s'y accomplissait sous la direction de l'évêque.

Pourtant dès le 26 juin, 8 h. 1/2 du matin, le commissaire de police, déclarant à Mgr Dubillard que les scellés allaient être immédiatement apposés à toutes les portes de la chapelle Saint-Joseph, le pria de faire enlever le Saint-Sacrement. Justement froissé d'une mise en demeure aussi brutale, Monseigneur congédiait le commissaire, qui tristement vaquait à sa besogne. A 9 h. 1/2 l'opération

(1) Le fils de celui qui avait défendu les Pères en 1880.

était terminée. La chapelle se trouvait une fois encore sous les scellés et Jésus y demeurait prisonnier.

L'évêque prit aussitôt des mesures pour que le Saint-Sacrement ne manquât pas d'adorateurs et lui-même vint, chaque jour, lui payer son tribut d'hommages.

Il fallait pourtant délivrer ce prisonnier. M. le chanoine Rossi en revendiqua l'honneur. Les portes étaient condamnées; Jésus-Hostie sortit par la fenêtre. A la sacristie on avait aménagé une chambre ardente. Le lundi matin 29 juin, Mgr Dubillard vint prendre la Sainte Réserve pour la porter à la Cathédrale. L'évêque marche sous l'ombrellino; deux cents hommes forment escorte d'honneur. Le cortège grossit à chaque pas, se déploie gravement, contourne la caserne et l'église Saint-Mathieu, puis s'engage dans la rue du Chapeau-Rouge et la rue Kéréon. Sur tout le parcours, la multitude s'incline et prie, muette, consternée.

Au moins un millier de personnes ont envahi la cathédrale, faisant réparation d'honneur à Jésus-Hostie.

Cependant la question de propriété est débattue devant le Tribunal civil de la Seine. M. Ménage réclame l'immeuble en tant que bien appartenant à la Société de Jésus. M^e Gibbon et M^e de Chamaillard défenseurs plaident les droits de M. de Genouillac.

Comme la propriété avait été acquise au nom du fils entré dans la Compagnie, on eut, au XX^e siècle, ce spectacle peu banal : la valeur canonique des premiers vœux dans la Compagnie, discutée par un tribunal civil.

Malgré l'habile exposé de l'avoué et l'éloquence de l'avocat, le tribunal, par jugement du 4 mars 1905, déclarait M. de Genouillac fils, personne interposée, et prononçait contre M. de Genouillac père, que l'immeuble faisait partie de la masse à liquider, sans que sur ce domaine M. de Genouillac pût prétendre aucun droit.

On fit appel de ce jugement. La Cour d'Appel de Paris tout en maintenant englobé dans la liquidation le bien en litige, habilitait du moins M. de Genouillac à exercer la reprise de la somme versée pour l'achat de Saint-Joseph.

Saint-Joseph, propriété de l'évêque

Sur requête de M^e Victor Ménage, aux clauses et conditions du cahier des charges dressé par M^e Joncour, avoué à Quimper, le 15 novembre 1906, le tribunal civil de première instance de Quimper, procédait à la vente aux enchères de l'immeuble Saint-Joseph. Moyennant la mise à prix de 40.000 francs, M^e Morel, avoué à Quimper, fut déclaré adjudicataire. Il avait agi pour le compte de François-Virgile Dubillard, évêque de Quimper et Léon.

Saint-Joseph était la propriété de Mgr Dubillard. Avec une pointe d'ironie, l'évêque disait :

« Je souhaite au liquidateur de réaliser souvent de pareilles affaires ; la vente lui rapporte 40.000 francs, et comme droit de reprise il doit verser 70.000 francs ».

Pour couper court aux difficultés qu'eût soulevées une location de son palais épiscopal, Mgr Dubillard résolut de faire de Saint-Joseph sa résidence. On lisait par suite dans la *Semaine Religieuse* du 11 janvier 1907 cette note officielle : « les bureaux de l'évêché et tous les services de l'administration diocésaine sont transférés à Saint-Joseph ».

Le dimanche 6 janvier à l'issue des vêpres, Mgr Dubillard avec M. de Chamaillard, Sénateur, escorté d'une foule innombrable, s'était rendu à Saint-Joseph. Devant la chapelle et dans la chapelle même, ce fut une belle et touchante manifestation ; des milliers de voix acclamant l'évêque firent retentir le *Credo*. A la foule enthousiasmée, le Pasteur du diocèse donna son mot d'ordre : « Restons unis, dit-il, disposés à accomplir notre devoir de catholiques bretons, quoi qu'il advienne ». La résidence des Jésuites était devenue résidence épiscopale, au moins provisoire, en attendant le jour du triomphe que Mgr Dubillard espérait prochain.

Quelques mois plus tard, le bruit courait à Quimper que l'évêque avait été pressenti pour l'archevêché de Chambéry. La nouvelle ne tardait pas à être confirmée. Sa Sainteté Pie X tenait à promouvoir celui qui avait si bien compris sa

pensée sur les Cultuelles et fourni sur le sujet un rapport justement remarqué. Bientôt même, en 1911, le Pape lui conférait la dignité cardinalice.

Mgr Duparc, évêque de Quimper

Le matin du 17 janvier 1908, un télégramme de l'évêché de Vannes prévenait à Lorient les vicaires de Saint-Louis que leur curé montait sur le siège épiscopal de Quimper. Cette annonce, aussi promptement que l'éclair, courait la ville, semant dans tous les milieux la tristesse et la fierté, tristesse de perdre un tel Père, fierté de voir leur propre pasteur élevé à la plénitude du sacerdoce. Avec la même rapidité, la nouvelle gagnait le Finistère; elle y portait la joie et l'enthousiasme, car M. Duparc était l'objet des vœux du clergé comme des fidèles.

Adolphe-Yves-Marie Duparc vit le jour à Lorient le 6 février 1857, et fut baptisé dans l'église Saint-Louis, sous l'égide de N.-D. de la Victoire. Ses premières années se passèrent dans la charmante bourgade de Pont-Scorff: le spectacle de la nature, la poésie embaumaient son âme, et son cœur, sous l'influence d'une sainte mère, s'imprégnait d'une tendre piété. Un vénérable Cornouaillais, M. Kerdaffrec, ancien curé de Pontivy, discernait en lui les premiers indices de la vocation. Adolphe Duparc fit de brillantes études au Petit Séminaire de Sainte-Anne. On a chuchoté cependant que les mathématiques le trouvèrent rebelles aux chiffres. Il est de fait que dans toute sa vie

sacerdotale il n'a jamais su compter quand il avait devant lui un pauvre ou une bonne œuvre. Avant même d'être prêtre, l'abbé Duparc revenait à Sainte-Anne comme professeur de religion, puis d'histoire. Parmi le champ très vaste de ses lectures, il cueille ce qui peut convenir à ses élèves; son puissant esprit triture ces matériaux pour les rendre assimilables aux jeunes intelligences; dans son enseignement il fait passer toute son âme. L'intérêt en est si captivant que les collègues eux-mêmes s'ingénient pour profiter de ses cours. La famille cependant s'est établie à Quimperlé. L'abbé Duparc passe les vacances aux bords enchanteurs de l'Ellé et de l'Isole, prenant contact avec le clergé de Quimper.

*
**

La réputation du jeune maître s'étend bien vite à toute la Bretagne, et même elle en passe les limites. On l'invite dans les cathédrales comme dans les chapelles modestes, on le demande pour des sermons, pour des discours patriotiques. Il s'est révélé orateur incomparable: volontiers il prodigue les trésors de son éloquence. Quand il parle, c'est *tout l'homme qui parle à tout l'homme*. Les facultés, la voix prenante, le geste agissent avec ordre et puissance, dans un concert parfait. Il charme, convainc, émeut, transporte...

A l'âge de trente-huit ans, l'abbé Duparc se voit confier par Mgr Bécél l'importante paroisse

de Saint-Louis de Lorient. Pendant douze ans, il s'y multiplie, défenseur des libertés de l'Eglise, visiteur infatigable des pauvres et des malades, apôtre en ses conversations, dans la chaire d'où il fait entendre à tous la parole de Dieu; chaque dimanche notamment, il la distribue aux hommes avec une abondance et une autorité sans égales.

*
**

Le 25 février 1908, dans la basilique de Sainte-Anne, en présence de dix archevêques ou évêques, de six cents prêtres, des milliers de fidèles, le prélat recevait la consécration épiscopale des mains de Mgr Gouraud. A l'asile Sainte-Anne, après les agapes fraternelles, vint le moment délicieux des toasts. Citons seulement une phrase du Comte de Mun: « Ceux qui vous accueillent, dit-il à l'élu, enthousiastes et ravis, s'avancent sur votre route, criant tous d'une voix, comme le peuple d'Hippone à la vue d'Augustin: « *Te Patrem, te Episcopum* » « Vous êtes notre Père, vous êtes notre Evêque ».

Le 10 mars, Mgr Duparc entrait dans sa ville épiscopale; la parole du grand député catholique se vérifiait à nouveau, pleinement. Comme par un instinct spontané, venait à l'esprit cet écho du cantique au premier évêque de Cornouaille :

Salut! Salut! Apôtre de Bretagne
Pour te bénir nous sommes accourus
De nos cités, des champs, de la montagne
Et nous chantons ta gloire et tes vertus.

Voici le Pontife dans la chaire de sa cathédrale. Quelle noblesse dans les traits! Quelle majesté dans l'attitude! Mgr Duparc commente à son tour la parole du peuple d'Hippone à Augustin: « Vous êtes notre Père, vous êtes notre Evêque ». *Père*, il l'est: huit cent mille âmes composent sa famille. Pour elle, il se dévouera, pour elle il souffrira. *Evêque*, il le sera, champion inlassable des droits de son Eglise, apôtre vrai conducteur de son peuple.

Saint-Joseph, résidence épiscopale

L'évêque a pris possession. Le palais épiscopal lui restant fermé, il se dirige vers la demeure choisie par Mgr Dubillard. Spontanément le cortège qui l'accueillait à la gare, se reforme. Musique en tête, par les rues Kéréon, Chapeau-Rouge, Saint-Marc la foule gagne la place la Tour-d'Auvergne, envahit la rue de Rosmadec. D'un talus, face à la chapelle Saint-Joseph, l'évêque prend à nouveau la parole: Votre ovation, s'écrie-t-il, me touche plus que je ne saurais le dire. Mais c'est un autre cri que je voudrais entendre sortir de vos poitrines, celui de « Vive Jésus-Christ ». Par trois fois, une formidable acclamation reprend : *Vive Jésus-Christ!*

Mgr Duparc avait choisi comme devise: *Meulet va vezo Jezuz-Krist*, que Jésus-Christ soit loué. Faire régner le Christ-Jésus sera le but de son épiscopat. Dans ses armes figurent le *Lion* de Saint-Pol et le *Mouton* de Quimper; *fortiter et suaviter*, force et douceur, telle sera sa méthode.

C'est de la maison Saint-Joseph, l'humble résidence offerte aux Pères de la Compagnie par l'un de ses prédécesseurs, qu'il va administrer son vaste diocèse.

L'ancienne résidence d'ailleurs s'agrandit et se transforme. Les consorts Coatpont ont cédé du terrain au nord de la propriété : on y construit des hangars avec sortie sur la rue de Salonique. En 1908-1909, l'aile ouest sort enfin de terre : l'évêque y fixe ses appartements. En 1912-1913, la vieille maison conventuelle des Urbanistes cède la place au nouveau corps de logis, où s'ouvrent, avec la salle synodale, les bureaux de l'évêché.

La propriété, qui le 24 janvier 1913 avait déjà changé de titulaire, passait le 12 mai 1920 à la Société Immobilière de Cornouaille. Sans espoir de retrouver son palais épiscopal, l'évêque de Quimper définitivement fixait là sa demeure.

Mgr Duparc n'entend pas, pour autant, se désintéresser des possesseurs anciens. Comme les nommait le peuple, ils restent à ses yeux aussi les missionnaires de Saint-Joseph. La chapelle demeure ouverte pour leurs ministères.



« Votre père et moi, nous vous cherchions tout affligés ».

St Luc, 2-48.

CHAPITRE XIII

LA RESIDENCE SURVIT

Quand le curé de Plouzévéde signalait les points en souffrance dans les missions de la Compagnie, le ciel avait dirigé sur Quimper l'homme qui devait y remédier.

**Un missionnaire celtisant :
le P. Jean Bourdoulous**

Il était né le 22 décembre 1855, à Gouézec, au pied de Karrek-an-tan, au cœur même de la Cornouaille (1). Peu d'hommes eurent plus que lui le

(1) Le 11 juillet 1725, le P. Guillaume Le Roux était terrassé par la maladie à Gouézec, au cours de la mission. Il mourut le 14, au château du Guilly, en Lothey. Comme pour le P. Maunoir, après contestation au sujet de la sépulture, le corps fut concédé à Gouézec, le cœur demeurant au Lothey (Vieux-Bourg).

culte du clocher. Il parlait volontiers de l'église de son baptême, des chapelles de dévotion de Tréguron et des Trois-Fontaines. Il était fier de ses compatriotes, de leur foi, de leurs habitudes religieuses. Son père était un rude et probe forgeron de village. Milieu propice pour former Jean au sérieux du caractère, à la constance dans l'effort. L'enfant accompagnait à Tréguron le vicaire de la paroisse. Le bon M. Guillou, de sainte mémoire, de lui demander s'il ne désirait pas être prêtre. « Non », répliqua vivement l'enfant. A peine de retour à la maison, il subit une crise de larmes. Et la mère en le pressant de questions finit par obtenir cet aveu : il a parlé contre sa pensée, il n'a qu'un désir : devenir prêtre. C'est à Lothey qu'il vint chercher ses premières leçons de latin : maître et élève portaient le costume national. Au Petit Séminaire de Pont-Croix, comme plus tard au Grand Séminaire de Quimper, on le vit élève accompli : intelligence pénétrante, heureuse mémoire, application, bons rapports avec tous.

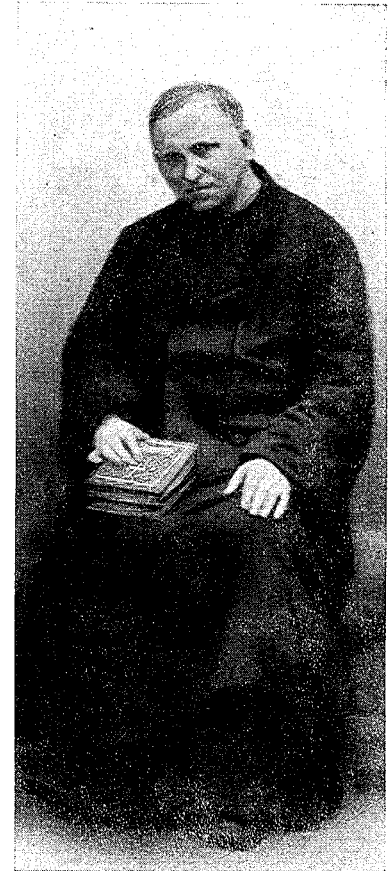
Prêtre en 1880, il débuta comme professeur au collège N.-D. de Bon-Secours à Brest, pour devenir bientôt aux Carmes collaborateur de M. Fleiter, le futur Grand Vicaire. Dès que son devoir de piété filiale lui en laissa la liberté, il s'achemina vers Aberdovey, alors noviciat de la Compagnie, au pays de Galles. C'est là qu'il put étudier le gallois. Nommé à deux reprises au collège Saint-Ignace à Paris, les élèves surent apprécier en lui le religieux et le professeur de grammaire.

*
**

A quarante ans, le P. Bourdoulous vient aux missions bretonnes, dans le plein épanouissement des forces et des facultés. Il manie avec une maîtrise admirable la langue maternelle qu'il n'a cessé d'étudier. Il note les modalités des divers dialectes ; ce n'est pas pour faire étalage d'érudition, mais pour se conformer dans chaque région au parler usuel. Dans ses écrits, il n'emploiera que des termes universellement connus.

Dans les enseignements qu'il donna de la chaire sacrée, on retrouve le professeur : la doctrine est clairement exposée, illustrée de comparaisons, d'exemples, suivie d'applications pratiques. La voix est bien timbrée, la diction impeccable.

Sobre de sentiments et d'action, il convainc par l'exposé même de la vérité. Il a vu le P. Rot à



P. BOURDOULOUS

l'œuvre, et sans partager toutes ses vues il admire son talent. Vingt années entières il est le compagnon du P. L'Hévéder, donnant des missions, des adorations, des retraites.

*
**

Dès ses débuts de missionnaire, le P. Bourdoulous se fait un devoir de reprendre la tradition de l'ancienne Compagnie en introduisant dans les missions l'explication des tableaux.

Quoi qu'il en soit de leur origine (1), il est certain que les deux fondateurs des missions bretonnes, dom Michel Le Nobletz et le P. Maunoir, ont fait usage de cartes ou tableaux allégoriques, et le peuple n'a pas cessé de les leur attribuer. Comme, vers la fin de sa vie, le P. Maunoir donnait la mission sous forme de retraites, il adopta la collection des tableaux avec la méthode d'explication du P. Huby, tels qu'en usait la retraite de Vannes. Or, on voyait à Vannes deux sortes de tableaux : les tableaux moraux — *miroirs du cœur* — et les tableaux huilés (2) — *scènes de la Passion* — expliqués aux heures de récréation, les uns à midi, les autres le soir. Dans un mémoire (1754) Guillaume Nicolas, recteur de Landudec, signale, parmi les exercices de la mission, cette double explication des tableaux à l'église même, l'une au cours de la messe, l'autre dans l'après-

(1) Voir la collection de la bibliothèque des Exercices. (Enghien, Belgique, n° 33).

(2) Ainsi appelés parce que passés à l'huile pour les rendre transparents : c'étaient les projections de l'époque.

midi. De nos jours, on n'a gardé que les tableaux moraux. Cet exercice, distinct de la conférence sur les commandements, est considéré par le clergé séculier comme l'un des plus importants de la mission.

Le P. Rot, disions-nous, écartait d'emblée les tableaux. Quelques-uns de ses confrères les auraient acceptés, mais en les modifiant et les adaptant. C'est la méthode que le P. Bourdoulous choisit pour la sienne : elle ne tarderait pas à être sanctionnée par l'évêque de Quimper dans le règlement des missions bretonnes. S'inspirant du P. Vasseur, — dans son « chemin du ciel » — le P. Bourdoulous fit une plus grande place au dogme. Il ne se contenta pas de stigmatiser le vice : il voulut promouvoir la vertu. Pour éviter les redites, il condensa en un seul exercice l'explication des commandements et celle des tableaux. Grâce au concours d'artistes bénévoles, spécialement d'une religieuse Ursuline de Saint-Pol, il put réaliser une collection de tableaux non moins belle qu'instructive. Ce qu'a été sa manière comme « tableauteur », un article anonyme sur la mission de Callac (1911) le caractérise en ces termes : « M. l'abbé Bourdoulous, un maître de la langue bretonne, met dans l'explication des tableaux une si étonnante intensité de pensée théologique, sa parole a tant de relief et de vie que la fin de ses conférences arrivait toujours trop tôt au gré des fidèles ». Il convient d'ajouter qu'une mordante ironie traquait le vice en ses derniers retranchements.

*
**

Comme Michel Le Nobletz et le P. Maunoir, le P. Bourdoulous est partisan convaincu du chant populaire. Il voudrait que les cantiques de la mission entrent si bien dans l'oreille, l'esprit, le cœur, qu'on les entende retentir dans les champs ou sur les flots, pendant des mois et des années. Aussi prenait-il grand soin d'expliquer ces cantiques pour aider tout l'auditoire à se les bien assimiler. Lui-même en a composé plusieurs sur la messe, le salut, l'Eucharistie (traduction du cantique français: *O l'auguste Sacrement*); il a des recueils pour l'Adoration, Noël, la fête de Jeanne d'Arc. Nombre de paroisses reçoivent de lui leurs *Kantikou* spéciaux, œuvres du *Misioner Breizad* (1). Il vise plus à instruire qu'à faire œuvre poétique.

*
**

Une sainte mère avait exercé sur son âme la douce et profonde action dont rien n'efface le souvenir. En outre la persuasion que le rôle de la mère dans une famille est primordial hantait le P. Bourdoulous. Aussi prit-il à cœur de fonder des confréries de mères chrétiennes. Volontiers il leur prêchait des retraites. Joignant à ses autres qualités le sens pratique, et surtout un tact jamais en défaut, il a excellé dans ce ministère. Son *Leorik ar mammou Kristen* (Manuel des mères

(1) « Le missionnaire breton ». C'est sous ce nom qu'ont paru les publications du P. Bourdoulous.

chrétiennes) nous donne un résumé substantiel des instructions qu'il leur adressait.

*
**

Ce travailleur acharné, dès qu'il quittait la chaire ou le confessionnal, étudiait ou écrivait à son bureau. Se passionnant pour tout ce qui touche la Bretagne: histoire, traditions, langue, il entraînait en rapports avec les celtisants les plus en vue. En 1904, on lui proposa de succéder au P. Corentin, bénédictin de Kerbénéat, comme directeur de *Feiz ha Breiz*. Il refusa la direction, en acceptant de collaborer. C'est là qu'il a publié la première partie d'une étude sur les cantiques bretons (1). Bientôt il réservait sa plume pour des sujets d'édification. Collaborateur assidu de *Kannad ar Galoun zakr*, le *Messenger breton* du Cœur de Jésus dès 1903, il publiait de plus un opuscule: *Kenteliou Kristen d'ar Vugale* (leçons édifiantes pour les enfants) préluant ainsi à ses deux volumes de *Skoueriou Kristen* (2). C'est un catéchisme en exemples, écrit dans un breton savoureux, illustré avec goût, d'une impression fort soignée (3).

(1) La seconde partie est inédite.

(2) L'un paru en 1904, l'autre en 1911, chez J. Salatin, Quimper.

(3) Pour ses écrits, il s'était assuré la collaboration de l'artiste érudit breton qu'était M. Louis Le Guennec, et de l'imprimeur Arsène de Kérangal, son ami si parfaitement dévoué.

Un troisième volume était prêt quand la mort vint frapper l'auteur : il demeure inédit. Signalons pour être complet un *chemin de la croix* et l'*examen de conscience*.

Glorifier les fondateurs des missions bretonnes, leur héritier avait pris cette tâche à cœur ; il faisait prier les fidèles à cette intention et parlait fréquemment des deux Vénérables. Un projet de vie populaire pour l'un et pour l'autre comportait déjà neuf chapitres rédigés sur Dom Michel Le Nobletz. M^{lle} de Kerdanet lui cédait la relique du P. Maunoir : une lettre autographe à M. de Trémaria, que possède maintenant la résidence de Quimper.

Chemin faisant, avec le zèle patient d'un archiviste, le P. Bourdoulous montait une bibliothèque bretonne, qui se classe parmi les plus fournies. Il était à l'affût des occasions, au courant de tout ce qui se publiait, collectionnant livres, opuscules, articles épars.

Sympathies et dévouements

Grâce au P. Bourdoulous, les Pères de la Compagnie regagnaient du terrain dans le diocèse de Quimper. Pour les accréditer, la Providence s'était choisi un autre instrument, un prêtre particulièrement autorisé, le chanoine Grall, curé de Ploudalmézeau.

Mgr Duparc l'appelait le « modèle des curés ». De 1888 à 1917, il s'est dépensé corps et âme pour

le bien de ses ouailles (1). Il a mérité le titre d'apôtre du Cœur de Jésus, car de longues années, avec une rare compétence, il a dirigé *Kannad ar Galoun zakr*, portant ainsi dans tous les coins du diocèse le feu dont son cœur était embrasé pour le Cœur de Jésus.

L'abbé Grall avait désiré se donner à Dieu dans la Compagnie. A défaut de sa personne, il lui vouait du moins son estime affectueuse. Non content d'appeler les Pères dans sa paroisse, il conseillait à ses confrères de les inviter de même. Il n'hésitait pas à élever pour eux la voix, pas davantage à leur rendre service en leur signalant des améliorations jugées nécessaires dans leurs méthodes d'apostolat.

*
**

A Quimper même, les sympathies et les dévouements restaient acquis aux Pères comme avant la dispersion de 1901. Si l'exil des religieuses du Sacré-Cœur les privait d'un appui fort apprécié, les communautés hospitalières ne cessaient pas de recourir à leur zèle : Religieuses du Bon-Secours, Filles de Jésus de la Clinique Saint-Michel, et bientôt les Filles du Saint-Esprit de la clinique Saint-Yves (2). Parmi les personnes du monde les

(1) De sa plume alerte et humoristique M. le chanoine Cardaliaguet l'a immortalisé dans *Mon Curé chez lui* et *Mon Curé au vingtième siècle*.

(2) La résidence doit une grande reconnaissance à ces communautés pour les soins conférés à ses malades.

plus dévouées, signalons M^{me} Le Bras. C'est à elle que la résidence doit la belle statue de la Sainte Vierge que l'on voit aujourd'hui dans le parc de Roz-Avel. Elle aussi M^{lle} Hélène Le Berre, n'épargnant jamais une fragile santé, se trouvait partout où elle savait un enfant à catéchiser, un malade à soigner, une misère à soulager. Elle fit établir à Quimper l'œuvre du Cœur Agonisant de Jésus pour les mourants. La direction en fut confiée aux Pères. Erigée en confrérie, puis agrégée à l'archiconfrérie de Jérusalem (1909), présidée avec un zèle discret par M^{me} Sellier, l'œuvre débordant la ville se développa dans tout le diocèse. Nulle part, le Bulletin ne compta plus d'abonnés; nulle part, des messes ne furent célébrées en plus grand nombre pour les mourants.

Nouvelle menace de suppression

Si le travail reprenait, le nombre des ouvriers était en baisse continue.* Le 14 août 1908, à 91 ans, après 57 ans de labeur dans les missions, le P. Rot rendait à Dieu son âme vaillante; le 30 septembre 1910, âgé de 84 ans, le P. Kervennic s'endormait dans la paix du Seigneur, baisant avec effusion le Crucifix. Le 4 décembre, à 71 ans, succombait aussi le P. Le Moigne, victime d'un dernier acte de charité.

Déjà la maison de la rue du Palais avait à deux reprises changé de propriétaire: le séjour des Pères devenait aléatoire. D'autre part, en 1910 la crise du logement commençait à sévir en ville.

Dans ces conjonctures, on songea comme en 1855 à délaisser Quimper pour Brest. Le projet, approuvé par les autorités compétentes, était en voie d'exécution. Une fois encore, saint Joseph allait déjouer les calculs des hommes. Un vicaire général, en 1839, avait fait décider l'installation des Jésuites; en 1911, un vicaire général encore fit opposition à leur départ. Choisi en 1888 par Mgr Lamarche, M. Fleiter avait été maintenu en charge par les trois successeurs. Il venait d'être promu protonotaire apostolique *ad instar participantium* (15 mars 1911). Mis au courant des projets concernant la résidence, on l'entendit déclarer que la place des missionnaires n'était pas à Brest, mais à Quimper.

Un apôtre au cœur de feu : Le P. Gauthier

A défaut d'hospitalité, Brest accordait à Quimper une aide appréciable en lui cédant le P. Gauthier.

Né à Tressignaux, près de Lanvollon (C.-du-N.) le 9 octobre 1871, Yves-Marie Gauthier reçut ses premières leçons de M. Ollivier, recteur de la paroisse. Il poursuivit ses études au Petit Séminaire de Plouguernevel (1), puis malgré les supplications de son premier maître, entra au noviciat de la Compagnie. Le service militaire le conduisit

(1) L'établissement recevait comme Supérieur, en 1890, M. Ollivier, neveu du P. Rot et ami dévoué de tous les Pères bretons.

à Nancy; son régiment comptait dans la *Division de fer*. On lui découvrit tant d'aptitudes que l'un de ses chefs voulut le persuader de rester dans l'armée, faisant miroiter à ses yeux une carrière brillante. Cet officier ne se trompait pas complètement : un jour, sur les champs de bataille de l'Est, Yves Gauthier entraînerait les soldats par l'exemple des plus belles vertus militaires. Surveillant et professeur au collège de la Marine à Jersey, puis à Vannes, le P. Gauthier dans ces fonctions réussit au gré de tous. Vint le moment de se préparer au sacerdoce par l'étude de la théologie; malgré de pénibles maux de tête, il s'y livra en toute conscience.

*
**

C'est en 1906, qu'on l'envoyait à Brest, se dévouer pour le salut et la perfection des âmes. Son noble caractère, son dévouement, son esprit surnaturel faisaient de lui vraiment « l'homme de Dieu » que décrit saint Paul. Il y avait en sa parole de la flamme: elle touchait, elle convertissait. Directeur très apprécié, il exerçait un réel ascendant sur les âmes généreuses qu'il poussait par l'abnégation dans les voies de la sainteté. Nombreuses sont les personnes du monde et les religieuses reconnaissantes de l'élan surnaturel qu'il leur a imprimé. Des congrégations entières (Saint-Thomas de Villeneuve, Providence de Ruillé, Immaculée-Conception de Saint-Méen) lui témoignaient leur confiance.

Le P. Gauthier par ses origines était celtisant. A Brest, aucun autre ministère que de langue française. Six longues années de démarches l'obtenaient enfin aux Pères de Quimper pour leur équipe. Il sut dans toute l'ardeur de sa belle âme se donner aux missions et l'on entendit cet enfant du *Goëlo* parler le breton du Léon avec une correction rare. On se rappellera longtemps à Sibiril, à Plounévez-Lochrist, à Plouvorn les beaux sermons qui formaient comme le bouquet spirituel de chaque journée de mission.



P. GAUTHIER

*
**

La résidence reçut du P. Gauthier un autre service. Nous l'avons dit, au n° 27 de la rue du Palais les Pères étaient comme oiseaux sur la branche. Parmi ses pénitentes à Brest, le P. Gauthier comptait une de ces âmes qui ne vivent que pour le bien. Il lui fit entendre la précaire situation des missionnaires. Quelques semaines plus tard, le

n° 27 de la rue du Palais devenait la propriété de M^{lle} Marie Véron, et seize ans durant les Pères y pourront vivre en toute sécurité. C'est depuis lors qu'une statue, érigée dans la cour, proclamait la reconnaissance des Pères envers saint Joseph venu à leur aide, par l'intermédiaire de M^{lle} Véron et du P. Gauthier.

*
**

Nous voici en août 1914. Le P. Gauthier réclame, comme une faveur, le poste d'aumônier militaire. Toutes ses qualités d'homme et de religieux l'y disposaient. Affecté au 117^e régiment d'infanterie, il prend part à de multiples actions; 1914: bataille de l'Ourcq, Moulin-sous-Touvent, Roye, Andechy; 1915: Perthes, les Hurlus, offensive de Champagne, Bois de la Roquette; 1916: la main de Massiges, Verdun. Par son cran, par un dévouement de toutes les heures il conquiert l'affection, l'admiration même des soldats et des chefs. Ceux-ci, à quatre reprises, l'ont cité à l'ordre. Le 28 octobre 1915, il est promu Chevalier de la Légion d'honneur avec ce motif: « Aumônier volontaire, d'un allant et d'un courage au-dessus de tout éloge. Constamment en première ligne, se rit du danger, et par sa présence communique à tous un réconfort des plus précieux; blessé le 2 octobre 1914 ».

On voulut le nommer aumônier divisionnaire. Il refusa les avantages de ce poste, voulant être plus près du soldat, dans les secteurs dangereux. Au commencement de juillet 1916, le régiment

partait pour Verdun. « Le sort en est jeté, écrivait le Père à un ami. A la grâce de Dieu! Il nous arrivera ce qu'Il voudra. Comme en de tels moments on est heureux de croire en ce Père qui est au Ciel et de se confier à lui avec l'abandon d'un enfant! Il m'a fait la grâce de ne rien désirer que sa plus grande gloire. Le reste... cela Le regarde, Lui. »

*
**

A Thiaumont, le 16 juillet, à dix heures du soir le régiment attaquait pour la deuxième fois de la journée. Sur l'avis du Colonel, le médecin et l'aumônier se tenaient à l'arrière. Un soldat accourut les prévenir qu'il y avait des blessés. « Je me porte en avant », s'écria immédiatement le P. Gauthier. « C'est de la folie, observa le médecin, vous ne traverserez pas le tir de barrage ». — « J'en ai vu bien d'autres », répliqua le Père et il s'élance dans la fournaise. C'est là que, littéralement mis en pièces, le P. Gauthier donnait sa vie pour Dieu et pour les âmes.

Les missions bretonnes l'avaient gardé juste assez de temps pour l'apprécier: elles comptent sur lui pour susciter des vocations; le sang du missionnaire sera une semence de missionnaires.

Mort du P. Bourdoulous : le caveau des Pères

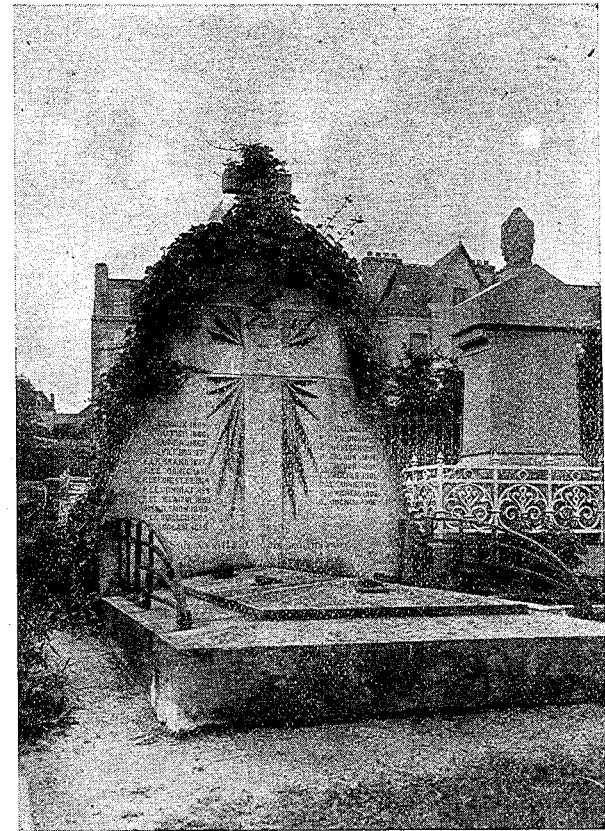
Depuis de longs mois, la santé du P. Bourdoulous laissait à désirer. Dès la mission de Plouvorn (1914) il devait s'arrêter. Le repos avec les soins

d'un ami, au presbytère de Kerlaz, l'avaient remonté. Il acceptait, en 1915, la station quadragésimale de Douarnenez, aux fatigues des prédications ordinaires ajoutant même celle d'une retraite pour les mères de famille à Sainte-Hélène. Le dernier jour de la retraite arrivait; terminant sa conférence de 2 heures, le Père tomba dans la chaire même, foudroyé par une congestion cérébrale. Le lendemain 4 mars, à 5 heures du matin, il rendait le dernier soupir. Il mourait sur la brèche dans cette ville de Douarnenez chère à Dom Michel Le Nobletz et au P. Maunoir, dans cette chapelle de Sainte-Hélène où les fondateurs des missions bretonnes avaient si souvent annoncé la parole de Dieu, en plein exercice enfin d'un ministère qu'il aimait particulièrement.

*
**

Avant même que disparût le P. Bourdoulous, c'étaient, entre 1865 et 1910, du P. Delvaux au P. Le Moigne, vingt-cinq religieux de la Compagnie qui, morts à Quimper, y avaient reçu la sépulture. Ils occupaient diverses tombes, avec des concessions de durée inégale. Un caveau unique était fort souhaitable: il fut érigé à côté de celui de l'amiral de Penfentenyo, d'après un plan dressé par M. Charles Chaussepied. Ce caveau en ciment est couvert de lourdes dalles en granit, et clos d'une bordure en fer forgé. Une large stèle domine; comme ornements une sobre croix, des rayons et le monogramme I.H.S. C'est le 11 février 1913

qu'on y déposait les ossements de seize religieux; le 27 septembre 1918 y descendaient à leur tour,



Caveau des Pères

avec le cercueil du P. Bourdoulous, les restes des autres défunts; le corps du P. de Saint-Alouarn demeurait toutefois dans son caveau de famille.

Entre temps, le monument se complétait, surmonté d'une croix rustique; le lierre autour de la stèle poussait des rejetons et lui formait une couronne de verdure. Vingt-sept noms (celui du P. Gauthier *in memoriam*) étaient gravés à même le granit, entourant la croix et précédant l'inscription bien expressive:

*Sub vexillo Crucis militarunt
In pace Christi requiescunt.*

Ils ont combattu sous l'étendard de la Croix.
Ils reposent dans la paix du Christ.



« Nous étions à lier des gerbes ».

Genèse, 37-7.

CHAPITRE XIV

MISSIONS ET ŒUVRES D'APRES-GUERRE

Travail intense : peu d'ouvriers

Dès la démobilisation, l'évêque de Quimper eut à cœur de réparer les brèches faites par la guerre dans la vie et les pratiques chrétiennes de ses diocésains. Il choisit le moyen qui avait réussi trois siècles plus tôt à Mgr du Louët et à Mgr de Coëtlogon, moyen dont lui-même avait dit hautement l'excellence, à Rome, le jour où furent proclamées héroïques les vertus de Dom Michel Le Nobletz. En effet Mgr Duparc, dans son adresse de remerciements au Pape Pie X, le 14 décembre 1913, prononçait solennellement : « Si les

Bretons sont restés, en majorité, fidèles au Christ et à l'Eglise, ils le doivent aux missions paroissiales dont le Vénérable fut l'initiateur. A Dom Michel, ils associent son collaborateur Pierre Quintin, Dominicain, et son disciple incomparable, le P. Maunoir, de la Compagnie de Jésus ». L'évêque recommandait en conséquence de donner partout des missions, ou à défaut, de sérieuses retraites paroissiales. Les Ordinaires de Saint-Brieuc et de Vannes suivaient la même ligne de conduite. Mais où trouver des ouvriers apostoliques pour un pareil labeur ? Décimés par la guerre, les prêtres séculiers suffisaient à peine au ministère habituel des paroisses.

Sans doute nombre de religieux — Maristes de Saint-Brieuc, Capucins de Lorient — se prodiguaient déjà dans le champ du Seigneur ; puis de nouvelles équipes ne tarderaient pas à se former : Oblats de Marie-Immaculée à Saint-Brieuc, Pères de la Compagnie de Marie à Guipavas, Franciscains à Quimper, Capucins à Roscoff.

Entre temps, les demandes de ministères affluaient aussi au n° 27 de la rue du Palais.

*
**

Depuis de longs mois, les intéressés recouraient chaque jour au Pourvoyeur de la Sainte Famille ; ils lui réclamaient du travail et des collaborateurs. Le travail donnait, la moisson s'annonçait abondante ; par contre les ouvriers, au moins les ouvriers valides demeuraient en nombre restreint, — en majorité, des vétérans.

Depuis 1896, la résidence comptait parmi ses membres le P. Allard, religieux bien surnaturel, embrasé d'amour divin. Une santé chétive, puis la surdité avaient de bonne heure enchaîné son activité. Bientôt il se consacrait presque exclusivement à sa collection d'images. Il l'avait commencée à Paris en 1880, puis développée d'année en année, élargissant le cadre envisagé d'abord. Le thème primitif était la Sainte Famille, puis ce fut bientôt le mystère entier du Christ, préparé dans l'Ancien Testament et vivant dans les Saints. Les images sont triées, classées avec des références aux notes, collées sur grand format. La collection comprend 20 volumes. Des artistes, le chanoine Bargilliat, le lieutenant Vaugarni venus consulter les albums félicitent l'auteur. Les Supérieurs l'encouragent : la collection est précieuse à conserver pour une maison de formation. En 1921, le P. Allard quittait Quimper pour la Capitale : ses gros volumes l'y suivaient.

*
**

Après la mort des PP. Kervennic et Le Moigne, la rue du Palais reçut le P. Liguori de Gouttepaignon, qui avait blanchi dans les collèges comme professeur de sciences physiques.

Ce Père avait le don de rendre paix et courage aux âmes timorées. C'est à lui que la résidence dut souvent les longs et féconds séjours du P. Fouqueray : dans la modeste demeure de la rue du Palais, l'historien de la Compagnie a corrigé

pour une large part les épreuves de son beau travail. En septembre 1920, les noces de diamant, comme religieux, du P. de Gouttepagnon valaient aux Pères une faveur inespérée. Le Cardinal Billot, un vieil ami de toujours, à cette occasion implorait du Pape Benoît XV une bénédiction spéciale pour le Jubilaire; mais laissons parler le cardinal: « J'avais apporté au Saint-Père une feuille à signer; quand il a vu qu'il s'agissait de la maison des missions bretonnes, il s'est levé, a été chercher une de ses photographies et a tenu à écrire lui-même, séance tenante, la formule que j'avais préparée ». Voici le texte autographe du Souverain Pontife: « Nous envoyons de grand cœur la bénédiction apostolique au cher Père Liguori de Gouttepagnon S. J. à l'occasion de ses noces de diamant et par lui à tous les bons ouvriers des missions bretonnes: PP. Dager, Le Jollec, Allard, Henry, L'Hévéder et Person, de la maison de Quimper ».

*
**

Comptant en août 1914 plus de soixante-dix ans, le P. L'Hévéder n'avait pas néanmoins manqué de s'offrir à l'administration diocésaine. Pendant trois longues années, on le vit remplir au Pensionnat des Ursulines à Morlaix, les fonctions d'aumônier, cumulées avec la sollicitude spirituelle d'un hôpital militaire et des Carmélites. Après la guerre, il s'était remis au travail des missions. Vint le jour où la fatigue, aggravée par une menace

de cécité, l'amena à se retirer dans une maison de repos à Paris. Malgré ses infirmités, il rendait encore bien des services, spécialement aux « Béquillards » de la rue Lecourbe (1). Il n'oubliait pas dans la capitale les missionnaires de *Breiz-Izel*: s'inspirant de Moïse sur la montagne, il les soutenait par ses prières. Bientôt les yeux de son corps fermés complètement à la lumière d'ici-bas, son âme n'avait plus de regard que pour les choses divines. Lettres, conversations ne parlaient que du beau Paradis vers lequel il avait dirigé tant d'âmes. Attendant d'y pénétrer lui-même, il répétait sans cesse le *fiat voluntas tua* du divin Modèle.

Le 14 octobre 1930, dans la 87^e année de son âge, le vaillant missionnaire vit enfin se réaliser le souhait du cantique qu'il aimait:

Jésus, qu'il sera doux
De vivre près de vous;
Au céleste séjour,
Dans votre saint amour! (2).

*
**

D'autres succombaient, hélas! bien avant d'être devenus octogénaires. En 1923, le P. Pallier assumait depuis 18 mois le gouvernement de la rési-

(1) Asile des jeunes incurables tenu par les Frères de Saint Jean de Dieu.

(2) Première strophe du célèbre cantique breton: *Jezuz, peger vraz ve* — traduit de main de maître par M. de la Villemarqué.

dence. A la cathédrale de Saint-Malo, il donnait le Carême, et avant de monter en chaire, le soir des Rameaux, revoyait son sermon quand il se vit terrassé par l'apoplexie. Il fut inhumé au cimetière de cette même ville. Apprenant cette mort, Mgr Duparc écrivait : « Le R. P. Pallier depuis le carême qu'il avait prêché à Quimper, m'avait inspiré autant d'estime que d'affection. J'admiraits son esprit de foi, sa valeur théologique, son influence et son zèle ». Ce témoignage de l'évêque traduit un sentiment unanime : aux yeux de tous, le P. Pallier passait pour l'homme du devoir. Originaire de la partie française du Morbihan, le Père entra dans la soixantième année de son âge.

Le 13 août 1931, le P. Yves-Marie Briand tombait lui aussi, sur la brèche à Lassay, dans la Mayenne. Rattaché après Brest à Vannes, il faisait équipe, depuis 1920, avec les missionnaires de Quimper. Ses belles qualités : un pieux entrain, un don oratoire incontestable, sa parole imagée, son chant, bref les apparences de la jeunesse et jusqu'à une certaine fraîcheur de l'enfance ne pouvaient faire qu'il n'eût, ses quarante ans à peine passés, les artères d'un vieillard. Né à Lannion le 11 décembre 1882, le P. Briand avait étudié au Petit Séminaire de Tréguier, puis au Grand Séminaire de Saint-Brieuc. Ses restes reposent au cimetière de Laval, à côté de ceux du saint Père Coince.

*
**

Ainsi quand il fallut, après la guerre, reprendre les missions, l'équipe bretonne ne comptait que trois ouvriers. Trois recrues, prêtres jeunes, actifs viendraient bientôt la fortifier. En revanche, nous l'avons vu, d'autres tombaient sur le sillon. Contrairement à ce que l'on aurait pu craindre, le mouvement des missions se maintint. Les trois jubilé accordés, en 1926 à tout l'univers — pour le centenaire de la Rédemption en 1934-1935 — enfin à la France sous le patronage Marial en 1937-1938, apportèrent par le fait un surcroît de travail.

S'il est exact que, de 1919 à 1939, les deux diocèses de Saint-Brieuc et de Vannes n'ont pas été négligés, cependant le diocèse de Quimper demeure le théâtre principal où se déploie le ministère des Pères. Dans le Bas-Léon les recommandations et les exemples du chanoine Grall ont porté leurs fruits : rares sont les paroisses qui n'ont pas fait appel aux Jésuites. Nous les voyons semblablement rayonner dans le Haut-Léon, demandés par des chefs comme M. Treussier, archiprêtre de Saint-Pol, M. Pengam, recteur de Plouvorn, M. Caër, recteur de Plounévez-Lochrist, pour ne citer que des défunts. Ils parcourent le Tréguier. Pas de canton dans la Cornouaille qui n'entende leur parole. Ils vont aux îles : Sein, Molène, Batz. Parce qu'ils se donnent à tous, ils évangélisent sans distinction cultivateurs, marins, ouvriers. Dans l'espace de 20 ans on les retrouve cinq ou six fois dans des localités comme Ploudal-

mézeau, Plouguin, Lampaul-Ploudalmézeau, Lampaul-Plouarzel, Gouesnou, Plougastel - Daoulas, Locmélard, Lothey, Plovan.

Organisation de la mission

En parlant du P. Rot et du P. Bourdoulous, nous avons déjà indiqué les grandes lignes de cette organisation. Signalons les quelques modifications que l'expérience a conseillées, et précisons certains détails (1).

La journée de mission comporte d'ordinaire cinq exercices: 7 h. 1/2: prière, messe, allocution du Père directeur; 9 h. 1/2: instruction; 10 h. 3/4: conférence; 1 h. 1/2: chapelet et explication des tableaux; 4 heures: sermon, prière, bénédiction du Saint-Sacrement.

Pour les personnes qui ne comprennent pas le breton on réserve une réunion le soir avec sermon français. Elle est fréquentée par des auditeurs qui ont déjà passé toute la journée à l'église.

Trois jours pleins, avec cinq exercices par jour, sont consacrés aux enfants d'âge scolaire, entre sept et quatorze ans. La mission des enfants est une excellente préparation à la mission des adultes.

*
**

(1) A qui voudrait connaître quelques particularités sur une mission bretonne, il serait loisible de parcourir la collection de la Semaine Religieuse de Quimper. Les Statuts enjoignent qu'un rapport sur chaque mission soit envoyé à l'évêché et un compte rendu adressé, à la *Semaine Religieuse*.

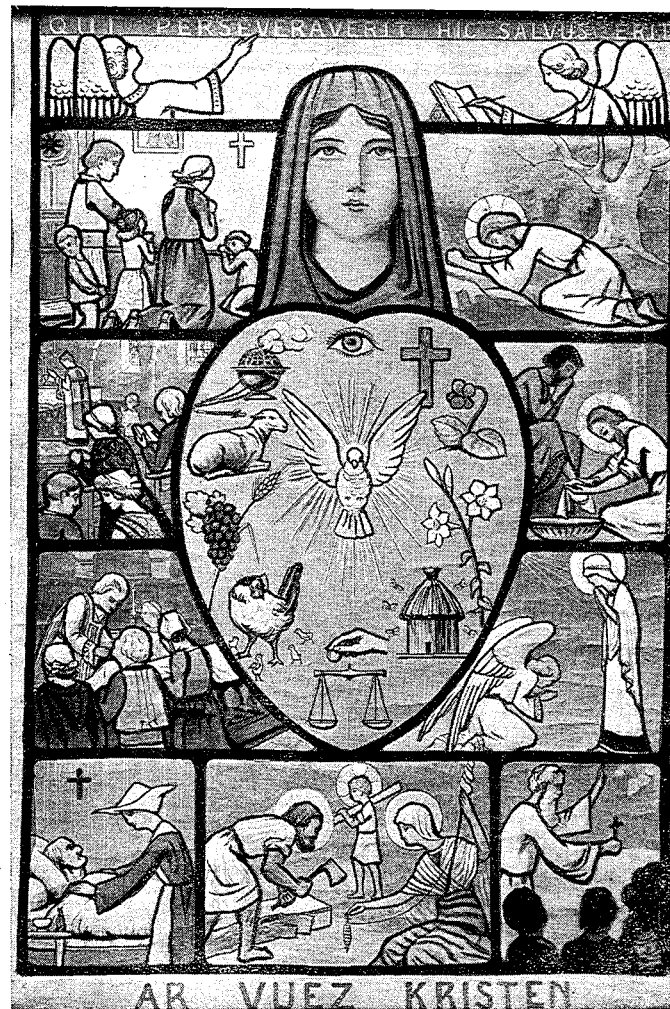


Tableau de Mission

Les sujets traités sont d'une part les grandes vérités; d'autre part, les principaux devoirs de la vie chrétienne. L'opuscule du T. R. P. Roothaan (autographié, Laval, 1852) semble avoir inspiré ce programme. Quoi qu'il en soit, on rejoint sur ce plan les Exercices Spirituels de saint Ignace: une mission bretonne, ce sont les Exercices adaptés au peuple. L'explication des tableaux par exemple se rattache à la *première manière de prier*, méditant sur les péchés capitaux et sur les vertus, tels que l'image les met sous les yeux de l'assistance.

Les missionnaires bretons s'efforcent d'être à la page: aussi traitent-ils volontiers de la famille et du mariage, de l'école, du cinéma, des questions sociales ou de la presse, de l'Eglise et de l'action catholique.

Conformément aux directions de l'évêque de Quimper, les instructions comme l'explication des tableaux font la part large au dogme. C'est dans cette vue qu'a été renouvelée et perfectionnée la collection des *Taolennou*. Des concours dévoués, d'habiles pinceaux y ont pourvu. C'est une religieuse de l'Immaculée-Conception de Saint-Méen — les Supérieurs et les anges seuls en connaissent le nom — qui n'a pas ménagé sa peine. C'est encore un professeur du collège Stanislas à Paris, Breton d'adoption et de cœur, M. Marc Choissnard, qui consacre à ce modeste travail son talent et se dit heureux de collaborer avec les missionnaires. Huit tableaux aux grandes dimensions (1 m. 80 sur 1 m. 20), aux couleurs vives, aux physionomies

pleines d'expression présentent une admirable synthèse dogmatique et morale (1).

Comme les tableaux qu'ils expliquent disent à tous la vérité sans fard et sans atténuation, les missionnaires font de même:

*Hag a lavar da bep hini
Ar virionnez heb damanti.*

S'ils ménagent les personnes, ils ne sauraient ménager le vice. Quand les droits de Dieu sont en cause, ses prêtres resteraient-ils « des chiens muets » que gourmande l'Ecriture?

*
**

Entremêlés de prières et de cantiques, les exercices vont ainsi se déroulant dans une atmosphère de piété recueillie. Un prêtre séculier assume la direction du chant; son rôle est important, car le chant met de la vie; sa tâche est pénible: il faut être à longueur de journée avec les fidèles pour les entraîner.

Le pasteur en convoquant les missionnaires a dû aussi choisir des prêtres séculiers, que l'Ordinaire approuve pour les aider aux confessions. Le nombre est fixé d'après l'importance de la paroisse. De fait, sans prolonger les temps libres, il faut

(1) Deux de ces tableaux figuraient à l'Exposition du Congrès des missionnaires diocésains, réuni à Paris en mai 1932.

assurer à chaque pénitent la facilité « de faire les choses en règle ».

Les ouvriers de la mission, qu'ils soient religieux ou du clergé séculier, mènent pareillement la vie commune : lever à heure fixe, prière et méditation faites ensemble, lecture à table. A midi, c'est en récitant à deux chœurs le *Miserere* qu'ils se rendent de l'église au presbytère.

Ce qui pourrait, au premier abord, donner aux missions bretonnes apparence de fête trop profane, ce sont les boutiques dressées sur la place ou tout contre l'église. Qu'on se rassure : il ne s'y débite que des objets de piété. Marchands et marchandes viennent en nombre et parfois de loin. A les en croire, il faudrait apprécier le succès de la mission sur la base de leurs recettes ; les paroissiens achètent-ils ? C'est qu'alors ils sont contents, et *la mission va*.

*
**

Les missionnaires organisent des fêtes de mission : ils n'en sont pas, il est vrai, prodiges, mais tout y respire la piété, pour vraiment tendre à l'édification. Nulle part peut-être la fête des enfants n'est mieux réussie. Quel ravissant spectacle que celui de centaines d'enfants, bien stylés, rencuvellant avec leur énergique conviction les promesses du baptême, ou encore offrant à la Sainte Vierge leur couronne de roses ! Dans le programme d'un dimanche figure sainte Thérèse

de l'Enfant-Jésus : c'est la journée des prières ferventes pour la France, l'Eglise, les missions. Les exercices, en fin de semaine, comportent une manifestation en l'honneur de Jésus-Hostie ou bien du Christ-Roi : des centaines et parfois des milliers de voix acclament alors le Christ Jésus. La clôture générale donne lieu à des démonstrations plus grandioses encore.

Préparant à l'envi ces belles fêtes, les fidèles offrent bougies, fleurs, et paient volontiers de leur personne. Jusque dans les moindres bourgades, de vrais talents chez les femmes du monde comme chez les religieuses réalisent des chefs-d'œuvre d'ornementation.

Difficultés et résultats

Organisation belle en soi, peut-on penser, mais est-elle compatible avec les exigences de la vie actuelle ?

En Bretagne comme ailleurs, constatons, pour être équitable, de profondes modifications depuis la guerre dans les esprits, les mœurs, les conditions de vie. Le service militaire avec son ambiance matérialisante, les idées laïques répandues par l'école et la presse, les théories sociales avancées que prônent des meneurs sans conscience, le besoin de se distraire, la soif de jouir, l'appât des gros salaires précipitant vers la ville l'exode des ouvriers agricoles et des fils de famille, par suite, le chef d'exploitation esclave de sa terre, la femme rivée au ménage, et cela sans aide, puisqu'on

exclut de chez soi parents et beaux-parents: l'influence indéniable de toutes ces causes est funeste au point de vue religieux.

Malgré tout, la mission reste populaire dès là que le terme *mission* n'a pas été galvaudé pour quelques exercices presque insignifiants, dès là surtout que la mission est bien représentée comme une grâce exceptionnelle, et donc rare en somme; autrement *assueta vilescent*.

Pour réussir, la mission demande que l'époque soit bien choisie, qu'une atmosphère favorable soit créée par de fréquentes exhortations à l'église et même des visites à domicile, que la prière et les sacrifices des enfants unis aux souffrances des malades aient provoqué la rosée des grâces. Plus que jamais dans chaque famille et même entre voisins il faudra s'entr'aider. Grâce à Dieu, ces conditions se réalisent.

Au reste, sur l'actualité vraiment durable des missions bretonnes, voici des faits — ils sont d'hier — qu'on peut reconnaître assez parlants. Du 21 avril au 8 mai 1938, une double mission se donnait à Kersaint-Plabennec et à Saint-Divy, dans la région de Brest, l'une et l'autre paroisses englobent de nombreux ouvriers d'usine: on n'eut à déplorer dans l'une ni dans l'autre aucune abstention. Or, cela n'est pas spécial au Léon; Tréméoc, en Cornouaille, à la porte de Pont-l'Abbé, n'a pas enregistré non plus une seule défection. Il arrive que le nombre des communiants dépasse le chiffre de la population. En 1937, ils sont comptés 335 pour Trézilidé qui a 315 habitants; c'est

qu'on revient de la ville faire la mission « chez soi », ou encore telles âmes des paroisses voisines sont avides de recueillir quelques miettes: *Klask an tanva aus ar mision*.

Voici le plus consolant: la régularité aux exercices digne souvent d'une communauté religieuse. Il a été vu par exemple, en des milieux qui ne sont pas des foyers de ferveur, qu'on se fit scrupule de manquer une seule instruction: s'en dispense seulement quiconque est dûment autorisé. Que de choses admirables s'inscriraient au livre d'or des missions bretonnes! Pour ne pas manquer un exercice, sans grever sa nombreuse et pauvre famille, une femme se contente, cinq jours consécutifs au repas de midi, d'un peu de pain sec mangé en cachette, tel du pain volé. C'est encore un cultivateur sacrifiant son marché avec une perspective de bénéfice. Ce sont enfin des ouvriers, après leur travail de nuit, à l'usine, consacrant la journée à la mission. Des patrons, des chefs d'exploitation, de simples fermiers y mettent du leur: ils favorisent de tout leur pouvoir l'assistance des employés aux exercices de la mission.

*
**

Le fruit des missions, le travail profond que la grâce opère dans les cœurs, tous sans tarder peuvent le lire sur les visages épanouis. Missionnaires et fidèles se sont compris mutuellement et l'on a cette preuve tangible aussi touchante que spontanée: les cadeaux de toute nature affluent au presbytère.

Au gré de tous, la mission finit trop tôt. On entend répéter : « Qu'il fait bon être ici ! On voudrait rester toujours en mission, la mission est l'avant-goût du ciel : *an tanva eus ar barados* ».

Mais qu'en reste-t-il ? La mission n'est-elle pas feu de paille ? Même pour ceux qui ne persévéraient pas, disons qu'elle a son utilité comme point de repère. Les pasteurs le constateront : les offices sont mieux suivis, les sacrements plus fréquentés. Les fidèles affermissent leur foi, progressent en vertu : dans le coude à coude de la mission, ils se sont armés contre le respect humain ; aux fêtes de la mission, l'enthousiasme envahit leur âme. Si tous les pécheurs n'en sortent pas convertis, reste que la mission a rendu meilleurs les bons : elle en a fait des chrétiens cent pour cent, *pen kil ha troad*, mûrs pour l'apostolat.

Adorations et retraites spécialisées

Le retour de mission, d'ailleurs, vient consolider et raviver ces résultats. Dans le diocèse de Quimper, ce retour ne se donne d'ordinaire qu'après quatre ans pour coïncider avec l'Adoration. Ce sera l'abrégé de la grande mission : huit à dix jours d'exercices, deux jours et demi pour chaque série. Sur quoi l'on a formulé des desiderata : le chanoine Alfred Le Roy (1) disait regretter que les Pères Jésuites transforment les Adorations

(1) Le chanoine Le Roy s'est éteint à Quimper, le 7 mars 1938, à l'âge de 88 ans. Il a composé une importante biographie de Mgr de Lézéleuc, évêque d'Autun.

en retraites paroissiales ; au Congrès Eucharistique de Plouguin, Mgr Lamérand s'était fait l'écho de ces plaintes. En réalité, les missionnaires agissent conformément aux désirs des pasteurs. Quand on fait appel à la Compagnie, c'est en vue de renouveler la vie chrétienne dans la paroisse, et l'on ne saurait blâmer les Jésuites de recourir pour cette fin aux Exercices Spirituels de leur Bienheureux Père. Nous avons vu du reste que, neuf fois sur dix, Adoration et retour de mission coïncident ; cela, d'autres circonstances encore inspirent les Pères de faire une place toujours fort large à l'Eucharistie : ses dogmes, son culte sont plusieurs fois le thème des instructions ; ils ont pour l'honorer des fêtes, ils poussent à la communion fréquente.

*
**

On s'est demandé s'il ne serait pas préférable, dans les circonstances actuelles, de convoquer, même pour la mission, les paroissiens par catégories : jeunes gens, jeunes filles, hommes, femmes. Les missionnaires se prêtent volontiers à de pareilles retraites, qui ont une utilité qu'on ne saurait contester : ils les considèrent, avec les adorations, comme un excellent moyen pour sauvegarder les fruits d'une mission. Ils ne sont pas d'avis que la mission en Basse-Bretagne se donne sous cette forme. L'assistance aux exercices n'y gagnerait pas ; l'entrain y perdrait ; la famille ne serait pas mieux évangélisée et la paroisse ne serait pas renouvelée dans ses profondeurs.

Quant à la langue, faut-il reprocher aux missionnaires de n'avoir pas un breton assez pur et de « céder facilement au français » ? On le sait du reste : ils aiment leur langue maternelle. Mais pour l'envoyé de Dieu la langue n'est pas *une fin*, c'est un *moyen* d'instruire le peuple. D'après la composition de son auditoire, le missionnaire parle breton ou français ; pour mieux fixer l'idée, si besoin en est, il passera d'une langue à l'autre.

Nous ne souscrivons pas sans réserve à l'adage : « *Ar brezonneg hag ar F'eiz, a zo breur ha c'hoar e Breiz* : le breton et la foi en Bretagne se tiennent comme frère et sœur ». D'autre part, il ne nous semble pas que le breton, comme langue usuelle, soit à la veille de disparaître de nos campagnes. Si jamais, dans la chaire, il est un jour dépossédé par le français, croyons bien que la mentalité bretonne n'en sera pas changée si vite et que les méthodes de mission du V. P. Maunoir garderont chez nous leur raison d'être.

Plougastel-Daoulas conservait comme une relique un lit-clos, sculpté en cœur de chêne et portant cette date : 1628. Le V. P. Maunoir y avait reposé au cours de sa mission (1644). Depuis de longues années, ce lit appartenait aux ascendants de François Le Gall à Tinduff. Et de père en fils, chaque membre de la famille avait la dévotion d'y passer au moins une nuit. Pour acquérir ce meuble, brocanteurs et touristes présentaient des propositions séduisantes. Finalement le propriétaire l'offrit, en 1923, à l'un des Pères de la résidence ; il orne maintenant le parloir de Roz-Avel.

Si donc les fidèles gardent précieusement les moindres souvenirs de leurs missionnaires, ceux-ci ne peuvent que s'attacher eux-mêmes aux méthodes des fondateurs : ces méthodes ont victorieusement subi l'épreuve du temps et montré leur efficacité.

Autres ministères

Enfin les missions ont bien elles aussi leur morte saison. Et c'est d'abord au fort du labeur



Lit Maunoir

rural. Pendant les trois mois d'été, les missions chôment ; en outre, au cœur de l'hiver il faut parfois suspendre le travail. C'est le moment pour

les missionnaires de vaquer à des ministères différents. La résidence au reste n'a pas seulement des missionnaires bretons : en général, elle se complète par un ou deux Pères français. De 1922 à 1938, ils furent douze Pères à s'être ainsi succédé dans la maison, les uns âgés déjà, les autres jeunes et actifs, simplement montrés à Quimper.

Sans compter les quelques carêmes que les Pères ont donnés, les missions françaises auxquelles ils ont participé (Brest, Rouen, Nantes, Quimper, Orléans) la résidence chaque année inscrit à son actif 75 à 80 retraites, les unes de trois, quatre jours, les autres (et c'est le grand nombre) de sept ou huit jours. Ces retraites s'adressent à des auditoires dont l'effectif et la composition sont des plus variés.

Il serait certes peu séant de faire comme un classement des maisons recourant à notre ministère. Qu'il soit permis en tout cas de citer le Grand Séminaire de Quimper. Déjà, MM. Ollivier et Gadon, deux Supérieurs dont tout le diocèse vénère la mémoire, aimaient à confier les retraites du Séminaire aux Pères de la Compagnie. Pendant les vingt-trois ans qu'il exerça la même charge, M. Messenger a voulu y appeler constamment la Compagnie et cela par l'intermédiaire de la résidence.

Faut-il en terminant énoncer le chiffre des confessions entendues, chaque année, par les Pères, aussi bien sur place que dans leurs missions ? La moyenne oscille entre 30 et 35.000. Cet apostolat silencieux a ses inconfusibles tenants. Et c'est

pourquoi la résidence ne pouvait manquer de fêter en 1934 les noces d'or sacerdotales, le jubilé de vie religieuse en 1936 ; elle espère enfin solenniser en 1940 les cinquante ans de séjour à Quimper du P. Goueznou Henry. Et cet hommage unanime célébrait celui qu'on put à juste titre nommer « le grand confesseur de la ville ».





« Joseph monta dans la cité de David appelée Bethléem ».

St Luc, 2-4.

CHAPITRE XV

ROZ-AVEL

A la recherche d'une maison

Depuis la guerre, les Pères ne constituaient que deux groupes: l'un au n° 27 de la rue du Palais, que nous connaissons; l'autre, au n° 27 de la rue Bourg - les - Bourgs, propriété du docteur Mével. Désireux cependant d'une vie commune plus parfaite, ils souhaitaient vivement habiter sous le même toit. Mais où trouver le logement approprié? Tout en s'adressant avec confiance au Pourvoyeur ordinaire de la résidence, au grand saint Joseph, on multipliait les recherches. En vain: à Quimper, plus qu'ailleurs, sévissait la crise du logement.

Le jeudi matin 19 juillet 1928, au n° 27 de la rue du Palais, deux des principaux intéressés échangeaient, à ce point de vue, leurs craintes et leurs espoirs. Entre M. René Bolloré, accompagné de M^{me} Bolloré et du P. de la Chevasnerie: « Roz-Avel est ma propriété, déclare M. Bolloré en souriant; dès le 1^{er} octobre, elle est à la disposition des Pères. Ils y seront mes locataires ».

M. Bolloré et Roz-Avel

M. René Bolloré était un familier de la rue du Palais. Au collège Saint-François-Xavier à Vannes il avait connu le bon P. Moussier; il lui était resté attaché, personnifiant en lui toute la Compagnie de Jésus. Dans ce même collège, il avait compté parmi ses condisciples René de la Chevasnerie: les deux René avaient contracté une amitié dont les liens ne se détendront pas. Or, on sait que le P. de la Chevasnerie aurait voulu se consacrer aux missions bretonnes. A défaut de sa personne, il leur voua sa sympathie, son dévouement, leur assurant du même coup la bienveillance de son ami.

M. Bolloré à 17 ans, à la mort de son père, avait dû prendre la direction des papeteries d'Odet et de Cascadec. La succession était lourde mais le jeune industriel trouvait au foyer une mère prodigue de tendresses comme de conseils avisés, à l'usine un personnel dévoué et compétent. Bientôt, il épousait la fille d'un armateur nantais aussi remarquable par l'ardeur de sa foi que pour son génie des affaires. Marie Thubé sera

pour M. Bolloré la compagne qui partagera les soucis, veillera à l'éducation des enfants, s'associera aux œuvres, consolera aux heures d'épreuves.



M. René BOLLORE

En moins de vingt ans, M. Bolloré avait complètement transformé l'industrie paternelle. Les usines agrandies avaient été dotées d'un outillage ultra-moderne. Plus de 1.000 ouvriers y travaillaient à la confection du papier à cigarettes. Achetés et mis en œuvres par de grosses firmes, les produits des papeteries Bolloré se répandaient dans toutes les parties du monde.

Cependant le côté moral n'était pas oublié. Au sein des cités ouvrières, se dressaient des chapelles, des écoles, des patronages. Les missionnaires bre-

tons venaient sur place distribuer la parole de Dieu : les retraites de 1928, par exemple, ont laissé dans les deux usines une impression que le temps n'a pu effacer.

Les générosités de M. Bolloré débordaient le cadre de sa grande famille ouvrière. Comme les minces feuilles de papier à cigarettes qui les alimentaient, ses aumônes se répandaient partout, jusqu'aux missions les plus éloignées. On n'ignorait pas qu'il avait le geste princier.

*
**

Mais revenons à Roz-Avel, à la propriété que M. Bolloré proposait aux Pères.

Le 30 avril 1900, à la demande des consorts Caugant, avait eu lieu, en l'étude de M^e Manière, notaire à Quimper, la vente par adjudication volontaire, d'un champ porté au plan cadastral de la ville sous les numéros 359 et 360 P de la section dite de la Terre-Noire — mesurant un hectare quatre-vingts ares vingt-cinq centiares — limité au Nord par la vieille route de Douarnenez, à l'Est par la propriété des Religieuses du Sacré-Cœur (1), à l'Ouest par l'école normale des garçons, au Sud par les propriétés de Cherruau, Pernez et Kerveilant. Au Sud-Est un passage commun avec d'autres propriétés descend rejoindre la rue Bourg-les-Bourgs.

(1) Après le départ des religieuses du Sacré-Cœur, leur établissement deviendra collège municipal, puis lycée de filles.

La mise à prix était de huit mille francs. Au troisième feu, M. Charles de Baudre, avocat à Quimper, restait adjudicataire pour la somme de quatorze mille cinq cents francs.

Le champ en question était donc situé à l'Ouest de la ville, à 300 mètres au-delà de Saint-Joseph, longeant à gauche l'ancienne route de Douarnenez, sur cette colline que les gisements de houille ont fait appeler la Terre Noire. L'acte de vente ne dénomme pas le champ. Quel qu'en soit l'auteur, l'appellation *Roz-Avel*, *colline des vents*, est justifiée. C'est bien un *ros* ou *roz* (alias *reun* ou *run*) une colline (1) : le terrain descend en pente douce, du Nord au Sud vers l'Odét. La propriété est exposée aux vents : dans toute son étendue, elle est battue par les tempêtes du Sud-Ouest ; la partie Nord n'est pas ménagée par les rafales du Nord-Ouest.

Le nouveau propriétaire ne tardait pas à organiser son domaine. Il construisait maison de maître et annexes ; il dessinait un parc et le plantait d'essences rares ; il aménageait potager et verger. Roz-Avel était devenu une gentilhommière, jouissant d'un beau panorama.

Vingt-cinq ans se sont passés. M. de Baudre, président du Tribunal de Quimper, a quitté la magistrature. Il a résolu de s'éloigner de Quimper et de vendre sa propriété. A défaut d'acquéreur, il s'appropriait à lotir Roz-Avel, quand M. Bolloré

(1) Dans son *Lexico-grammatical*, M. l'abbé Moal fait le rapprochement avec le grec *oros*, colline.

entama des pourparlers. Ces pourparlers eurent leur conclusion le 19 juillet 1928, dans l'étude de M^e Jehannin, notaire.

*
**

Sans tenir compte de la situation excentrique de la propriété ou de l'exiguïté relative de l'habitation, la seule importance de Roz-Avel n'était-elle pas un obstacle à ce que les modestes successeurs du P. Maunoir en fassent leur résidence?... L'objection, sérieuse, recevait une solution pratique. Un projet fut soumis à l'évêque et pleinement approuvé : à la résidence serait annexée une maison de retraites. A des retraitants il faut la solitude et un séjour agréable ; et pour recevoir Pères et retraitants les murs devront se dilater.

C'est dans ces conditions que fut acceptée l'offre de M. Bolloré, conclu un bail en bonne et due forme, avec jouissance à partir du 1^{er} octobre 1928.

Prise de possession et constructions

Le 10 octobre, fête de saint François de Borgia, les Pères étaient installés à Roz-Avel. Le salon, transformé en oratoire, abritait l'hôte divin. Cuisine et salle à manger avaient conservé leur destination. Le bureau servait de parloir. Toutes les chambres disponibles du premier et du second étaient occupées. Le n° 27 de la rue Bourg-les-Bourgs avait été abandonné. La maison de la rue du Palais était conservée, à titre provisoire, comme annexe de Roz-Avel.

Mais il fallait donc bâtir. A qui confier la direction des travaux ? Le P. Dezair en assumait la charge. Né à Sablé en 1871, le P. Joseph Dezair avait été missionnaire en Chine. Il s'y était fait remarquer par ses dons de bâtisseur. Revenu en France pour cause de santé, sans négliger les ministères apostoliques il s'adonnait volontiers aux travaux d'ordre temporel. Quand furent décidés les agrandissements de Roz-Avel, il était à Brest. Il quitta Brest pour Quimper. Pendant dix-huit mois il cumulera à Roz-Avel les fonctions d'architecte, d'entrepreneur général, de surveillant des travaux, de comptable, voire de manœuvre.

Le plan adopté pour Roz-Avel est simple. Pour ne pas défigurer l'œuvre de M. de Baudre, la nouvelle bâtisse sera la réplique de l'ancienne, la prolongeant vers l'Est : un raccord de deux mètres assurera l'équilibre des deux parties. Elle comportera en plus un sous-sol, et un pavillon à l'extrémité Nord-Est. Une annexe à l'Ouest permettra d'avoir aux étages les installations sanitaires, et au grenier un réservoir. Pour loger le personnel domestique ainsi que les jeunes gens qui voudraient faire dans la maison un séjour plus prolongé en vue d'étudier leur avenir, on décida de prolonger les communs et de les surmonter d'un étage, avec cinq chambrettes.

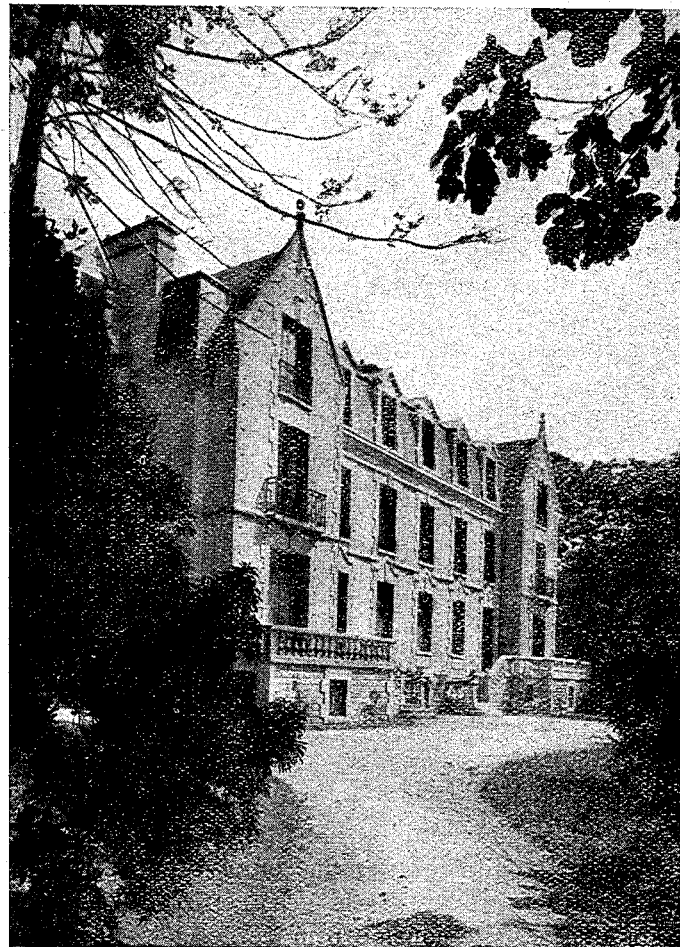
Et voici sortis de terre les murs de la bâtisse principale. Les maçons sont à l'œuvre : les autres corps de métiers ont reçu leurs consignes. Le P. Dezair traite, en effet, directement avec chaque équipe ouvrière. Il a eu la bonne fortune de

trouver un maçon d'Esquibien, Guillaume Le Berre, apte à tout, doué d'une valeur professionnelle peu ordinaire, modèle de probité dans le travail comme dans le reste. Il est le bras droit, le contre-maître de l'architecte-entrepreneur. Il fabrique en particulier le granit artificiel, et si bien, que l'on s'y méprendrait.

On connaît le dicton : « Qui bâtit, pâtit ». Outre les mille tracas — pain quotidien assuré aux bâtisseurs — le démon, jaloux du bien qui devait s'accomplir à Roz-Avel, suscita des tempêtes violentes d'ordre physique comme d'ordre moral ; elles faillirent ébranler ancienne et nouvelle bâtisses. Les plus optimistes désespéraient. Celui qu'on invoquait chaque jour, en l'honneur de qui, chaque mercredi, une messe était célébrée et une lampe allumée, saint Joseph veillait. « Hommes de peu de foi, dit-il, pourquoi craignez-vous ? Vous ai-je jamais fait défaut ? »

Bénédiction de Roz-Avel

Le jeudi 31 juillet 1930, Roz-Avel était dans l'allégresse. Assisté de ses deux vicaires généraux, entouré de nombreux prêtres, en présence d'un groupe important de bienfaiteurs et d'amis, Mgr Duparc procédait à la bénédiction des nouveaux bâtiments. Tous appréciaient, se dressant dans un cadre approprié, le nouvel édifice. Tous en louaient, avec la solidité, la sobriété et l'harmonie des lignes. Pénétrant à l'intérieur, on remarquait l'heureuse disposition des pièces : le rez-de-chaussée avec ses parloirs, sa cuisine, ses réfectoires, sa



Roz-Avel : Maison

bibliothèque, la sacristie, la chapelle; un premier et second étage, l'un ayant onze, l'autre douze chambres, toutes confortables. Au nom de la communauté, le Supérieur adressait à Son Excellence Mgr l'évêque de Quimper les hommages d'une respectueuse soumission jointe à la très vive reconnaissance pour tant de bontés et spécialement pour l'honneur fait aux missionnaires en bénissant leur nouvelle demeure. A M. René Bolloré qui avait jugé bon de ne pas conserver la propriété de Roz-Avel, il redisait toute la gratitude des Pères, de leur avoir si généreusement ouvert les portes de cette maison (1). Il était heureux de pouvoir nommer à haute voix et remercier en public le nouveau propriétaire. Si le capitaine de corvette Ricard renonçait à une carrière brillamment commencée, c'est qu'il avait résolu de se distinguer, sous l'Etendard de la Croix, au service du Roi des cieux Lui-même. A l'ingénieur, à l'infatigable P. Dezaire, il offrait ses félicitations et tout le gré qu'on lui a pour la réalisation de Roz-Avel. Il n'oubliait pas les absents : le R. P. Mollat, si dévoué à Quimper; le R. P. de la Chevasnerie, ami des missions bretonnes; M^e Glotin, le jurisconsulte éminent doublé d'un liturgiste. Ses remerciements s'étendaient à tous ceux — personnes et communautés — qui, en ces conjonctures non moins que dans le cours ordinaire de la vie, avaient prodigué aux Pères les témoignages de bienveillance.

(1) Après de longues et terribles souffrances, vaillamment supportées, M. René Bolloré, assisté du P. de la Chevasnerie, décédait pieusement à Paris le 16 janvier 1935.

Les derniers travaux

Désormais tous les Pères ont leur cellule à Roz-Avel : la résidence, dispersée depuis 1901, a repris la vie commune.

D'autre part, on poursuit avec ardeur les derniers aménagements. La pièce principale de la maison — la partie Est du rez-de-chaussée — devient chapelle; comme ornements : des boiseries, un plafond en caissons; au chœur, des peintures évoquant les symboles de nos catacombes.



F. ROSTREN

Un rez-de-chaussée se prête mal au vitrail. Nonobstant, M. Choignard tente l'entreprise et la réussit. Les ateliers Champigneulle ont exécuté ses plans. Au-dessus de l'autel, on voit les Cœurs de Jésus et de Marie; aux trois fenêtres du côté Est, saint Pierre et saint Paul, saint Ignace et saint François-Xavier, les Vénérables Le Nobletz et Maunoir; au Sud, le couronnement de la Vierge. Mgr Duparc daigna monter à Roz-Avel contempler l'œuvre : « Félicitez M. Choignard, disait Son Excellence, il a trouvé le juste milieu entre l'ancien et le moderne ». Dans ces vitraux, on

admire, avec le coloris, la pureté des lignes, l'expression des physionomies.

Chaque étage a son oratoire; le parc avait déjà le sien. A Roz-Avel — pour reprendre le mot de Pie X « on prie sur de la beauté ».

La bibliothèque avait beaucoup souffert de la dispersion de 1901, comme des déménagements qui suivirent. Entassés, ici et là, dans des caves humides ou des greniers surchauffés, bon nombre de livres furent détériorés. Un premier effort a été fait, en vue de remonter, d'enrichir, de classer la bibliothèque, et ainsi de l'adapter à son but. Dans l'atelier de reliure, livres et revues passent et sortent transformés par une main habile, prêts à prendre place sur les rayons.

Un ami de la maison, le P. Camenen, attaché à sa Bretagne par une ferveur toujours jeune, faisait don à Roz-Avel d'une collection de revues et de livres celtiques, précieux apports à la bibliothèque bretonne du P. Bourdoulous.

*
**

S'il ne vit pas seulement de pain, l'homme, même l'homme apostolique, a pourtant besoin de pain. Voilà pourquoi le F. Rostren et ses collaborateurs ont défriché, labouré, planté, semé la partie Sud de la propriété : déjà la récolte est abondante.

Retraites et recollections

Nous l'avons dit: Roz-Avel doit être un centre de retraites en même temps qu'une résidence de

missionnaires. Certes, Roz-Avel n'a pas la prétention de rivaliser avec des centres comme Mours, Clamart, Sainte-Anne d'Angers, moins encore de supplanter des maisons de retraites fonctionnant déjà dans le diocèse: Quimper, Quimperlé, Lesneven, Morlaix. Dans une sphère plus modeste, on contribue à l'œuvre tant recommandée par Pie XI. La maison a une douzaine de chambres à la disposition des hommes et jeunes gens qui voudraient, soit isolément soit en groupe, retremper leur âme dans les Exercices Spirituels. Elle organise chaque année un certain nombre de retraites. Bien que les débuts d'une œuvre soient laborieux, d'août 1932 à août 1933, on a donné à Roz-Avel quatre retraites de fin d'études, deux retraites de Jocistes ou Scouts, une retraite de jeunes cultivateurs, une retraite sacerdotale. En tenant compte des retraites individuelles, la maison avait compté 113 hôtes qui avaient pris part à des exercices d'au moins trois jours. La même année, vingt-quatre laïques avaient fait une journée de recollection. Depuis, les retraites sacerdotales ont été multipliées; des retraites spéciales organisées pour les médecins, les hommes de loi, etc... Des ingénieurs catholiques (U. S. I. C.), des soldats même y ont leur journée de recollection (1).

Tous les retraitants quittent Roz-Avel en gardant le meilleur souvenir: leur âme n'est-elle pas renouvelée? En 1932, M. le chanoine Kerbaol, curé-

(1) D'ordinaire Roz-Avel abrite quelques jeunes gens qui préparent leur vocation dans le silence, la prière et le travail.

doyen de Plouescat, s'exprimait en ces termes : « Nos églises de France, au témoignage de Barrès, ont besoin d'argent, d'artistes, de réparations. Elles ont surtout besoin de bons et saints prêtres. Nous sommes convaincus que l'un des moyens les plus efficaces pour procurer ces prêtres à nos paroisses, ce sont les retraites fermées que recommande le Saint Père ».

Pour la sanctification du clergé, le Pape recommande non moins instamment les recollections. Les Pères furent heureux d'y contribuer. Quand M. l'archiprêtre de Saint-Corentin, le chanoine Mesguen — futur évêque de Poitiers — organisa l'œuvre dans son doyenné, Roz-Avel lui procura prédicateur et hospitalité. Puis l'évêque de Quimper en étendit l'usage à tout le diocèse ; Roz-Avel fournit un prédicateur aux divers centres et ouvrit ses portes aux prêtres de la région quimpéroise : ils y viennent nombreux se recueillir sous la présidence de leurs Excellences Mgr Duparc et Mgr Cogneau.

Le P. Maunoir : le cœur, la cause

En 1922, d'aucuns escomptèrent une faveur pour les missions bretonnes. On se rappelle que, lors de l'ouverture du tombeau du *Tad mad* à Plévin, en 1847, les reliques recueillies étaient peu nombreuses. De là déception chez les dévots. L'historien du Vénérable, le P. Séjourné en était venu à se demander si les fouilles avaient été assez poussées ou même faites au bon endroit. Sur la prière du P. Méen Questel, aumônier des Bretons de Paris,

le 26 août 1922, Mgr Morelle, évêque de Saint-Brieuc et Tréguier nommait une commission en vue d'une nouvelle enquête. Après avoir fait explorer le caveau en tous sens, le 2 septembre 1922,



Loculus où repose le Cœur du Vénérable Julien Maunoir

la commission confirmait purement et simplement le résultat des recherches de 1847. Les paroissiens de Plévin ne s'étaient pas trompés sur l'emplacement des reliques de leur *Bon Père*.

Pour des motifs que nous n'avons pas à rappeler, la chapelle du Lycée de Quimper avait été désaffectée. Le cœur du P. Maunoir n'y était plus l'objet de la « pieuse vénération » dont parle l'épithaphe de 1847. Aussi en août 1930, le commandant Vannier, président de l'Action Catholique, entreprit des démarches pour obtenir la précieuse relique. Ces démarches faites par Mgr Duparc,

appuyées par Son Excellence Mgr Maglione, nonce apostolique, aboutirent. Le cœur du P. Maunoir était confié (31 août 1931) à ses successeurs dans l'œuvre des missions bretonnes. Enfermée dans un cœur en cuivre doré, la relique repose maintenant à Roz-Avel. Le loculus érigé pour la recevoir comporte un cadre en bois aux lignes très simples; en haut trois émaux représentent des scènes de la vie du Vénérable; à droite et à gauche du Cœur, des inscriptions rappellent, l'une les faits que nous venons de narrer, l'autre la devise du serviteur de Dieu: « Le plus grand contentement de Dieu et son plus grand amour ».

*
**

Cependant le zèle du vice-Postulateur ne négligeait rien pour faire avancer la cause du Vénérable. A son instigation, parurent coup sur coup divers ouvrages destinés soit à débayer le terrain, soit à mieux faire connaître le grand missionnaire.

Dans son étude si fouillée: « *Les Missions Bretonnes* », M. le Chanoine L. Kerbirou projette sur « leurs origines mystiques » la double lumière de sa science historique et de sa pénétrante psychologie. Toujours à l'affût de ce qui peut attacher les Bretons à leur patrie et à leur foi, la plume féconde de M^{lle} Marthe Le Berre ne pouvait laisser sous le boisseau le V. P. Maunoir. Suivant les expressions de M. Charles Le Goffic, l'ouvrage: *Un grand missionnaire breton* est « un livre armé à la légère, un livre alerte et nerveux », fait « pour

aller au public, s'emparer de lui ». La plaquette illustrée « *Le V. P. Maunoir* » pénétrera encore plus facilement dans tous les foyers. En 1932 parut « *Le Vincent Ferrier du XVII^e siècle* »: le P. d'Hérouville y trace avec compétence, *con amore*, dans un style académique, le portrait du V. Julien Maunoir. Une typographie soignée et les jolies illustrations de R. R. de Coniac font encore valoir cette biographie, que l'Académie a d'ailleurs couronnée. Le chanoine Uguen, le regretté curé de Plougastel - Daoulas, ne tarderait pas à faire paraître « *Buhez an Tad Julian Maner* », La vie du P. Julien Maunoir, illustrée par L. Le Guennec. Grâce à M. Uguen, les Bretons peuvent lire, dans la pureté de leur idiome, les faits et gestes de leurs Pères dans la foi: Dom Michel Le Nobletz et le P. Maunoir.

*
**

Au courant de l'été 1932, deux personnages faisaient route de Rome à Quimper: le R. P. Miccinelli, Postulateur général des Causes de la Compagnie de Jésus, et le D^r Sympa, professeur à la Faculté de Médecine. Ils venaient faire une enquête privée sur trois cas de guérison attribués au Vén. Maunoir, et s'assurer si ces faits pouvaient être présentés comme vraiment miraculeux. Après un an, en juillet 1933 ils revenaient ayant l'autorisation de la Congrégation des Rites, en vue du Procès apostolique. Son Excellence Mgr Duparc constitua un tribunal. Les sessions ordinaires eurent lieu à Roz-Avel sous la présidence effective

de M. Bars, doyen du Chapitre; M. Pérennès était promoteur de la Foi, le chanoine R. Guéguen, notaire; le docteur Sympa avait été désigné comme médecin expert. Nous n'avons pas à parler de ces séances. Qu'il nous suffise de dire que la compétence, le dévouement, l'ardeur au travail chez tous les membres du Tribunal furent tels qu'en neuf jours le Procès était clos, alors que nos Romains croyaient en avoir pour trois semaines. Le R. P. Miccinelli et le docteur Sympa quittaient Quimper, animés d'une respectueuse reconnaissance envers Son Excellence qui leur avait fait une réception si digne, si paternelle, témoignant la meilleure impression des personnes et des choses, sans en excepter Roz-Avel. En décembre 1933, le vice-Postulateur de la Cause du V. P. Maunoir portait à Rome et déposait à la Congrégation des Rites la minute du Procès Apostolique de Quimper. Que les Saints et les Anges de Bretagne fassent aboutir la Cause du *Tad Mad!*



« Joseph, l'Epoux de Marie, de laquelle est né Jésus, le Christ ».

St Mathieu, 1-15.

EPILOGUE

Installés dans l'ancienne propriété de M. de Baudre, les Pères sont désormais « *les Pères de Roz-Avel* ». Il ne convient pas qu'ils mettent leur nouvelle résidence sous le vocable du grand Patriarche Joseph. A Quimper, saint Joseph n'a qu'une maison : le monastère des Urbanistes, devenu résidence de la Compagnie, aujourd'hui demeure épiscopale; son culte y est trois fois séculaire. Il n'a qu'un sanctuaire: la belle chapelle, érigée sur ce domaine par la dévotion filiale des Pères et la piété généreuse des fidèles, consacrée

en 1869, par Mgr Sargent « en l'honneur de saint Joseph, époux de la B. V. Marie ».

Est-ce à dire que les missionnaires de Roz-Avel renient leur Patron et Père? Non, certes. A l'entrée même de la propriété, ils ont placé une statue de saint Joseph: « *Posuerunt me custodem* ». Il demeure leur gardien et défenseur. A l'occasion du centenaire, ils ont fait ériger, dans leur chapelle, une nouvelle statue, bien expressive de leurs sentiments à l'égard du grand Saint. C'est un hymne de reconnaissance, un chant d'espoir, œuvre originale de M. Marc Choissnard. La statue est en bois de chêne. Saint Joseph, debout, a la tête légèrement inclinée. Il est vêtu de la tunique relevée du travailleur; son manteau, drapé sur l'épaule laisse dégagé le bras droit; vers la terre se tendent les mains, toutes deux ouvertes; la physionomie respire la bonté; l'attitude dit à la fois simplicité et grandeur. Il est parlant: « Venez donc à moi; je suis ici pour donner. Demandez et vous recevrez ».

*
**

En introduisant les Pères à Roz-Avel, Joseph les a recommandés à sa sainte Epouse; puis, sans se retirer, il s'est effacé. Roz-Avel est donc la résidence de Notre-Dame. Consacrée à Notre-Dame, elle verra la Reine du Ciel réaliser pour elle la parole inspirée: « Là sont mes yeux, là mon cœur pour toujours ».

A Roz-Avel, Marie est la Mère. Dans le sanctuaire, où maintenant elle a comme pendant celle



de saint Joseph, se dresse une statue en chêne, elle aussi, de la Sainte Vierge (1). C'est une réplique ravissante de Notre-Dame de la Paix, au noviciat de Laval. On pourrait aussi bien l'appeler la Mère du Bel Amour. Debout, la Vierge Marie tient entre les bras son divin Enfant; avec une indicible tendresse, elle le contemple reposant la tête sur le cœur de sa Mère. Dans ce même regard d'amour — on ne saurait en douter — Marie embrasse les Compagnons de Jésus.

— Marie embrasse les Compagnons de Jésus.

A Roz-Avel, Marie est la Reine. Le plus important des vitraux est celui du couronnement de Notre-Dame. Vêtue d'un manteau bleu azur, la Vierge, aux traits si fins, dans une extase, contemple son Fils; le Roi de Gloire ceint le front de sa Mère d'un diadème: Il la sacre Souveraine du ciel et de la terre. Tresser une couronne à cette divine Mère en l'aimant et en la faisant aimer, telle est la noble ambition des Missionnaires bretons.

Roz-Avel a son calvaire : non pas un de ces calvaires imposants, où la foi de nos aïeux gravait avec tant d'amour les faits et gestes du Christ et groupait des centaines de personnages, — non pas même un de ces monuments de second ordre, comportant encore cinq ou six personnages, qui

(1) Les deux statues sont l'œuvre d'un jeune sculpteur de Saint-Thégonnec, Yves Floc'h. Il s'est formé seul et se révèle un maître en reproduisant de belles œuvres d'art. — L'une et l'autre, don de Mlles Jaffry, de Pont-l'Abbé, évoquent des libéralités aussi discrètes que généreuses.



Couronnement de la Sainte Vierge
Vitrail de Roz-Avel

dominent nos cimetières ou nos vieux arcs de triomphe, mais une de ces modestes croix, que les chefs de paroisse font ériger, à l'occasion d'une mission, pour en rappeler le souvenir afin d'en perpétuer les fruits.

Le calvaire se dresse au bas du parc, face à la maison. En kersanton, œuvre de Santelli, sculpteur à Landerneau, il constitue une belle réussite. La tête du Christ est très expressive, l'ensemble d'une élégance sobre, qui charme le regard. C'est une nouvelle preuve de la foi généreuse de nos populations bretonnes; on aurait pu lui donner pour épigraphe « dû aux offrandes des fidèles », et même y joindre cette mention: Bénit par Mgr Duparc, évêque de Quimper et de Léon, le 31 juillet 1930. Sur le socle se lisent du moins, gravées en lettres d'or, les paroles de l'Apôtre :

Oportet illum regnare
« Il faut que le Christ règne. »

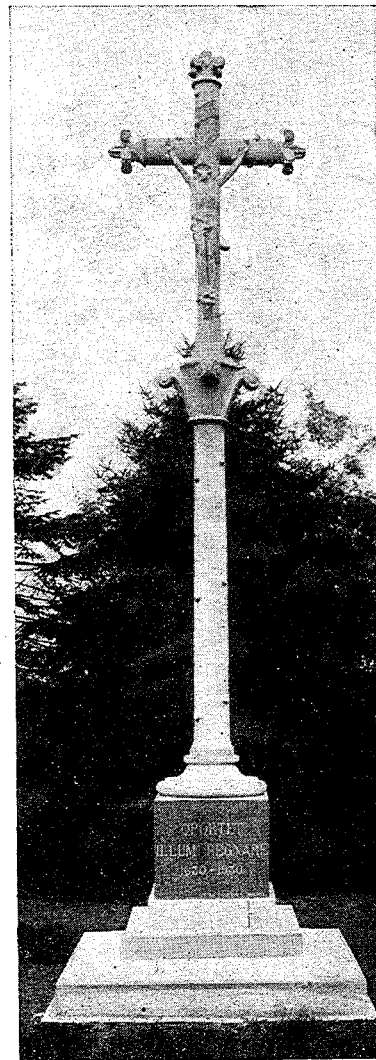
*
**

*Faire régner le Christ dans les âmes
par la foi et par l'amour;*

*Faire régner un jour les âmes
avec le Christ.*

*Tel fut l'objectif des missionnaires
de Saint-Joseph;*

*Tel demeure l'objectif
des Missionnaires de Roz-Avel.*



Calvaire de Roz-Avel

ILLUSTRATIONS PHOTOGRAPHIES ET PLANS

Son Excellence Monseigneur DUPARC, évêque de
Quimper et de Léon.

PAGES

LETTRE-PRÉFACE

Armoiries de Mgr Duparc.

INTRODUCTION

A la gloire de Saint Joseph.

SOURCES

Plan de Quimper.....	16
Saint-Joseph en 1856, en 1869.....	17

CHAPITRE PREMIER

<i>Va dans la terre d'Israël.....</i>	19
Chapelle du Lycée, ancienne église de la Compagnie.	21
Mgr de Poulpiquet.....	23
<i>Château de Saint-Alouarn en 1891, dessin de L. Vau-</i> <i>garni</i>	31

CHAPITRE II

PAGES

<i>Il vint habiter une ville nommée Nazareth.....</i>	37
Père de Saint-Alouarn	41
Fontaine Saint-Joseph	45
Crucifix Maunoir	49

CHAPITRE III

<i>Joseph, rejeton d'un arbre fertile.....</i>	51
Flèches de la cathédrale.....	53
Mgr Le Mée.....	63
Bréviaire du Vén. Père Maunoir.....	65

CHAPITRE IV

<i>Je cherche mes frères.....</i>	71
Bretagne bretonnante	73
P. Le Délaizir	85

CHAPITRE V

<i>Comme il était angoissé, l'ange du Seigneur lui apparut</i>	91
Mgr Sergent	93
F. René Audouin.....	101

CHAPITRE VI

<i>Dieu m'a fait fructifier dans le pays de mon affliction</i>	105
Les PP. Casimir et Pierre Kervennic.....	107
P. Le Forestier	115

CHAPITRE VII

PAGES

<i>Je t'établis sur le pays d'Egypte.....</i>	123
Vénérables Michel Le Nobletz et Julien Maunoir (vitrail de Roz-Avel)	127
P. Rot	137

CHAPITRE VIII

<i>Ils le trouvèrent au temple.....</i>	145
P. Tournesac	151
Chapelle Saint-Joseph (vue extérieure).....	155
— (vue intérieure).....	159

CHAPITRE IX

<i>N'est-ce pas le fils du charpentier?.....</i>	163
P. Le Gall	165
Pleyben : l'Eglise et le Calvaire.....	171
P. Le Moigne	173

CHAPITRE X

<i>Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, fuis en Egypte.</i>	181
Mgr Nouvel	187
M. Rossi	201

CHAPITRE XI

<i>Voici pour vous de la semence, ensemencez les terres</i>	207
M. Jégou	209
P. L'Hévéder	217

CHAPITRE XII

PAGES

<i>Il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.</i>	223
27, rue du Palais.....	227
Mgr Dubillard	229

CHAPITRE XIII

<i>Votre père et moi, nous vous cherchions tout affligés</i>	239
P. Bourdoulous	241
P. Gauthier	251
Caveau des Pères	255

CHAPITRE XIV

<i>Nous étions à lier des gerbes.</i>	257
<i>Tableau de Mission</i>	265
Lit Maunoir	275

CHAPITRE XV

<i>Joseph monta dans la cité de David appelée Bethléem</i>	279
M. René Bolloré.....	281
Roz-Avel : Maison	287
F. Rostren	289
Loculus où repose le Cœur du Vénérable Julien Maunoir	293

EPILOGUE

<i>Joseph, l'Epoux de Marie, de laquelle est né Jésus, le Christ</i>	297
<i>Saint Joseph</i>	299
Couronnement de la Sainte Vierge (vitrail de Roz-Avel)	301
Calvaire de Roz-Avel	303



PRINCIPAUX NOMS PROPRES CITÉS

	PAGES
ABGRALL (Chanoine)	197
ADIGARD (Père)	175
ADORATION (Religieuses de l')	46, 174
ALLARD (Père)	259
ARZUR (Père)	103, 195
BARRUEL (Père)	56
BARS (Chanoine)	296
<i>Barzag Kerdevot</i>	203
BAUDRE (Président de)	283, 295
BAZIN (Père)	33
BECKX (T. R. Père)	101, 152
BEIGNER (Père)	96, 103
BENGUY (Père de)	161
BENOIT XV	260
<i>Biel ar Pors</i>	136
BIGOT (Père)	58, 103
BILLOT (Cardinal)	260
BLANCHARD (Père)	180
BLEUZEN (Père)	175, 197, 208
BOHEC (Abbé)	214
BOISFLEURY (L ^r C ⁱ , M ^{me} de)	201
BOUCHER (Mgr)	123
BOUCHER (Famille, P. Louis)	208
BOURDOULOUS (Père)	228, 239, 253 à 264, 290
BRIAND (Père)	262
BROSSAIS SAINT-MARC (Mgr)	66
CAËR (Abbé)	263
CALAN (Chanoine de)	200
CARMELITES, Morlaix	260
CARMELITES, rue Denfert	143
CAUGANT	203
CHAMAILLARD (M. de, père)	189 à 205
CHAMAILLARD (M. de, fils)	224 à 233

PAGES

CHANCERELLE (Famille)	189, 196
CHATTON (Chanoine)	119, 144
CHAUSSEPIED (M. Charles)	254
CHAUVEL (Docteur)	119
CHAUVEL (Père)	59 à 62
CHOISNARD (M. Marc)	12, 266, 289 à 298
CISSEY (Général de)	84
<i>Cito coz</i>	88
CLINIQUES (Sœurs des)	247
COADOU (Chanoine)	200
COGNEAU (Mgr)	12, 292
CORENTIN (Père, O.S.B.)	245
CORRET (Père Th. Olivier)	48
CROPP (M.)	189, 204
DELAPOSTE (Maître)	204
DELVAUX (Père)	145 à 147, 254
DOMBIDEAU (Mgr)	23, 73
<i>Dru-Rollin</i>	118
DUBILLARD (Cardinal)	228, 231 à 234
DUBOURG (Cardinal)	218, 219
DUPARC (Mgr) 5, 12, 234 à 238, 246, 256 à 262, 286 à 295,	302
DUFFEIGNA (Abbé, Famille)	79, 200
DUMARNAY (Famille)	200, 225
<i>Eskob Guen</i>	51
FAVÉ (Abbé)	214
FILLE DE LA CROIX	74
FILLES DU SAINT-ESPRIT (la Charité)	226
FLEITER (Mgr, vicaire général)	249
FOUQUERAY (Père)	259
FRÈRES DE ST-J.-B. DE LA SALLE	208
GADON (Chanoine, vicaire général)	276
GALINAND (Père)	169 à 172
GAUTHIER (Père Y.-M.)	249 à 256
GAUTIER (Père)	116
GENOUILLAC (M. de)	226 à 232
GIBBON (Maître)	230 à 232
GLORIOT (Père)	77
GODINOT (Père)	87
GOESBRIANT (M. de)	189 à 200
GOIJON (Chanoine)	42, 106
GOURAUD (Mgr)	236
GOURVENNEC (Père)	211
GOUTTEPAGNON (Père de)	259
GRALL (Chanoine)	246, 253
GRAVERAN (Mgr)	51 à 54, 64 à 74, 90 à 92
GUENNEGAN (Père)	212

PAGES

GUÉNON (Famille)	200
GUIDÉE (Père)	48
GURY (Père)	86
HALLÉS (Dames des)	202
HERVIAN (Père)	59 à 62, 103, 113
IMMACULÉE (Religieuses de l', de St-Méen).....	250, 266
JAFFRÉ (Père)	47, 59
JÉGOU (Chanoine, vicaire général)	25, 94, 209
KERANGAL (Arsène de, père)	187 à 204
KERANGAL (Fils)	245
KERANNA (Religieuses de)	178, 213
KERDANET (Mlle de)	246
KERNISY (Religieuses de)	102, 200
Keruzec (Père de)	176
KERVENNIC (Abbés)	106, 108
KERVENNIC (Père Casimir), 105 à 112, 156 à 159, 226 à 229	248, 259
KERVENNIC (Père Jean)	105, 112
KERVENNIC (Père Pierre)	107, 112
KERVIRAN (Agent)	196
LACORDAIRE	108
LA FRUGLAYE (Mlle de)	27 à 29, 57
LAIME (Famille)	200
LALLOUR (Docteur)	197
LANARCHE (Mgr)	210, 249
LA MENNAIS (Félicité de)	55
LA MENNAIS (Jean-Marie de)	54
LANGREZ (Chanoine)	46, 69
LA SABLIERE (Mme de)	225
LE BAIL (Abbé)	214, 216
LE BERRE (Mlle Hélène)	248
LEBLANC (Père)	35, 47, 54
LE BRAS (Mme)	248
LE CAIN (Père)	211 à 219
LE CONIAT (Père)	120, 195, 210 à 214
LE DELAIZIER (Père)	35, 71, 82 à 89, 188 à 197, 210 à 214
LE FORESTIER (Père)	74, 118 à 120, 157, 210, 214
LE GALL (Père Marc),	161 à 166, 175
LE GALL (Famille, de <i>Tindule</i>)	294
LE GRAND (Père)	176
LE GUENNEC (Louis)	245, 295
LE GUINIO (Père)	177, 189 à 211
LEHEN (Père de)	80
LE MEE (Mgr)	62 à 66
LE MOIGNE (Père)	172, 195 à 211, 226 à 229, 248 à 259
LE NIR (Mlle)	225

	PAGES
LEON XIII	183
LÉPINE (Baron de)	147
LE ROUSSEAU (Bx Vincent)	22
LE ROY (Chanoine Alfred)	272
LE SAUCE (Père)	96 à 99
LEVÉ (Père)	145 à 153
LEZELEUC (Mgr de)	69, 144, 161
L'HÉVEDER (Père)	217 à 220, 242, 260
LIKES (Frères du)	200
LIOT (Père)	54, 66
MAC CARTHY (Père de)	56, 86
MAGLIONE (Cardinal)	294
MAUDUIT (Abbé A.)	164
MAUMIGNY (Père de)	218
MÈRE EMMANUEL	226
MÈRE MARIE-ANNE (V. de la Fruglaye)	27
MÈRE THERÈSE RONDEAU	102
MESGUEN (Mgr)	292
MILLIN (Abbé)	65
MIOLLIS (M. de)	75
<i>Misioner bras</i>	132
<i>Misioner Breizad</i>	244
MONJARET (Père)	211
MOREL (Maître)	232
MORELLE (Mgr)	293
MUN (Comte de)	236
NÉDELEC (Père)	212
NOUVEL (Mgr)	25, 167, 186 à 199, 208, 209
OLIVAIN (Père)	33, 80
OLLIVIER (Chanoine, vicaire général)	249, 276
ORY (Père)	220
PALLIER (Père)	261
PENGAM (Abbé)	253
PIE (Cardinal)	150
PIE IX	93, 152, 168
PIE X	233, 256, 290
PIE XI	291
POMPERY (Henri de)	197
PONLEVOY (Père de)	152, 161
POSTEL (Père)	96 à 103
POULPIQUET (Mgr de)	23 à 26, 32 à 35, 40 à 50
POULIQUEN (Père)	212
QUEINNEC (Michel)	203
QUESTEL (Père)	292
RENAULT (Père)	54 à 59, 87, 108
RETRAITE D'ANGERS et QUIMPER (Religieuses de la)	47, 213

	PAGES
RICHARD (Cardinal)	113
RIVOALEN (Abbé)	109
ROGER (Père)	86
ROHAN (Cardinal de)	87
ROHAN (Mlle)	226
ROOTHAAN (T. R. Père)	65, 146
ROSSI (Chanoine)	172, 175, 178, 189 à 193
ROT (Père), 54, 71, 78 à 82, 90 à 109, 123 à 144, 153, 198 à 227, 243	248
ROZAVEN (Père)	24 à 26, 65
RUBILLON (Père)	149
SACRÉ-CŒUR (Religieuses du)	25, 43, 186, 226, 282
SAINT-ALOUARN (Mme de)	29, 43
SAINT-ALOUARN (Père de) 29 à 35, 40 à 47, 70, 117, 153 à 164, 197	210 à 255
SAINT-THOMAS DE VILLENEUVE (Sœurs de)	48, 250
SALAUN (M.)	189 à 193
SALAUN (Père)	220
SÉJOURNÉ (Père)	220, 292
SELLIER (Mme)	248
SERGEANT (Mgr)	92 à 105, 142 à 167, 298
SERRAND (Mgr)	12, 258
SŒUR SAINT-JEAN	102
SŒUR MARIS-STANISLAS	174
STUDER (Père)	75 à 78, 88, 95 à 101, 161, 169
<i>Tad dir</i>	134
<i>Tad Mad</i>	64, 292, 296
<i>Tadou Sant Joseph</i>	35, 184
THOMAS (Père Guillaume)	212
THOMAS (Père Julien)	121
TOULEMONT (Père)	212
TOURNESAC (Père)	149 à 162
TRÉHIOU (Mgr)	12
TREUSSIER (Chanoine)	253
TRÉVIDY (Président)	205
UGUEN (Chanoine)	295
URSULINES DE MORLAIX	260
URSULINES DE SAINT-POL	243
VALLEAU (Mgr)	210, 220
VARIN (Père)	48



TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
LETTRE-PRÉFACE DE SON EXCELLENCE MGR DUPARC.....	5
A LA GLOIRE DE SAINT JOSEPH. — INTRODUCTION.....	9
SOURCES	15

Chapitre I

RETOUR DES JÉSUITES A QUIMPER

L'ancienne Compagnie. — La Chalotais et la suppression. — Le retour se prépare : Mgr de Poulpiquet et le P. Rozaven. — Les difficultés et les interventions. — Maria de La Fruglaye, « l'ange de Keranroux ». — Le pionnier : le P. de Saint-Alouarn. — Les missionnaires de Saint-Joseph..	19
---	----

Chapitre II

L'INSTALLATION DES JÉSUITES A SAINT-JOSEPH

Les Cordelières Urbanistes. — La propriété Saint-Joseph. — La maison et les dépendances sont aménagées. — Pentecôte de la résidence. — Un glorieux trophée. — Premiers travaux apostoliques. — Mort de Mgr de Poulpiquet.....	37
---	----

Chapitre III

LA CROISSANCE

PAGES

Un évêque légendaire : Monseigneur Graveran. — Le P. Renault : l'homme apostolique. — Ministères français. Tentatives de missions bretonnes. — Mgr Le Mée et le diocèse de Saint-Brieuc. — Les reliques du P. Maunoir. — Des visiteurs de marque. — Le P. Liot. Les conférences et les travaux de Saint-Joseph	51
--	----

Chapitre IV

REPRISE DES MISSIONS BRETONNES

La Bretagne bretonnante. — Le P. Studer : Alsacien et Breton. — Le P. Rot : le missionnaire breton de Saint-Joseph. — Le P. Le Délaizir : le bon compagnon. — Les réunions bretonnes de Saint-Joseph	71
--	----

Chapitre V

L'ÉPREUVE

Mgr Sergent. — Le P. Le Sauce : la fondation de Brest. — La résidence de Quimper menacée de suppression. — Saint-Joseph propriété de la Compagnie. — Nouvelle alerte. — Le P. Postel, apôtre de la Miséricorde et des forçats de Cayenne	91
--	----

Chapitre VI

NOUVEAUX OUVRIERS APOSTOLIQUES

Le P. Casimir Kervennic. — Les PP. Pierre et Jean Kervennic. — Le P. Herviant et l'abbé Le Forestier. — Le P. Le Forestier, missionnaire breton. — Les PP. Pierre Le Coniat et Julien Thomas..	105
--	-----

Chapitre VII

LE GRAND MISSIONNAIRE

PAGES

Le restaurateur des missions. — Mission des défunts et des enfants. — Fête de clôture. — <i>An tad dir</i> : l'homme d'acier. — Résultats des missions. — Le P. Rot fait école : ses conférences. — Les retraites de Saint-Joseph. — Le P. Rot tout à tous : dévotion à saint Joseph.....	123
---	-----

Chapitre VIII

LES CONSTRUCTIONS

Les PP. Delvaux et Levé : les projets. — Le P. Tournesac : les travaux. — Les ressources : le petit sou des pauvres. — L'œuvre du P. Tournesac. — Consécration de la chapelle.....	145
--	-----

Chapitre IX

TRISTESSES ET CONSOLATIONS

Deuils : Patrie, P. Le Gall, Mgr Sergent. — Nouvel évêque et nouveaux supérieurs. — Le P. Le Moigne : administrateur et homme apostolique. — Les PP. Bleuzen, de Keruzec, Le Grand. — Le P. Le Guinio et l'abbé Rossi. — Travaux apostoliques	163
---	-----

Chapitre X

LES EXPULSIONS

L'article VII et les décrets. — Etat des esprits à Quimper : adversaires et partisans. — Défense et attaque s'organisent à la chapelle. — Les expulsions. — Dispersés ou prisonniers. — Les référés ; fin du Préfet	181
---	-----

Chapitre XI

ENTRE DEUX PERSÉCUTIONS

	PAGES
Saint-Joseph : maison et chapelle. — Série de décès. — Nouvelles figures. — Œuvres : déclin des mis- sions. — Pénurie de sujets bretons. — Missions sauvegardées : le P. Louis L'Hévéder. — Les PP. Séjourné et Ory.....	207

Chapitre XII

LA DISPERSION DE 1901

La loi Waldeck-Rousseau. — Les Pères de Saint- Joseph se dispersent. — Mgr Dubillard, évêque de Quimper. — Saint-Joseph sous séquestre : chapelle et Saint-Sacrement sous les scellés. — Saint-Joseph propriété de l'évêque. — Mgr Du- parc, évêque de Quimper. — Saint-Joseph, rési- dence épiscopale	223
--	-----

Chapitre XIII

LA RÉSIDENCE SURVIT

Un missionnaire celtisant : le P. Jean Bourdoulous. — Sympathies et dévouements. — Nouvelle me- nace de suppression. — Un apôtre au cœur de feu : le P. Gauthier. — Mort du P. Bourdoulous : le caveau des Pères.....	239
---	-----

Chapitre XIV

MISSIONS ET ŒUVRES D'APRÈS-GUERRE

Travail intense ; peu d'ouvriers. — Organisation de la mission. — Difficultés et résultats. — Adora- tions et retraites spécialisées. — Autres minis- tères	257
--	-----

Chapitre XV

ROZ-AVEL

	PAGES
A la recherche d'une maison. — M. Bolloré et Roz-Avel. — Prise de possession et constructions. Bénédiction de Roz-Avel. — Retraites et récollec- tions. — Le P. Maunoir : le Cœur, la cause.....	279
EPILOGUE	297
Illustrations, photographies, plans	305
Principaux noms propres cités.....	309
Table des matières	315



IMP. NOUVELLISTE
31, Avenue Janvier
— RENNES —
